



**HAL**  
open science

## Critique de l'habitabilité

Mathias Rollot

► **To cite this version:**

| Mathias Rollot. Critique de l'habitabilité. Libre et Solidaire, 2017, 2372630393. hal-01756188

**HAL Id: hal-01756188**

**<https://hal.science/hal-01756188>**

Submitted on 4 Jun 2020

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

MATHIAS ROLLOT

# CRITIQUE DE L'HABITABILITÉ

ILLUSTRATIONS EMMANUEL CONSTANT



# Critique de l'habitabilité



Le code de la propriété intellectuelle du 1<sup>er</sup> juillet 1992 interdit expressément la photocopie à usage collectif sans autorisation des ayants droit. Cette pratique s'est généralisée au point que la possibilité pour les auteurs de créer des œuvres nouvelles est aujourd'hui menacée. En application de la loi du 11 mars 1957, il est interdit de reproduire intégralement ou partiellement le présent ouvrage, sur quelque support que ce soit, sans l'autorisation de l'éditeur ou du Centre français d'exploitation du droit de copie, 20 rue des Grands-Augustins, 75006 Paris.

© **Éditions Libre & Solidaire (M.E.C.)**, quatrième trimestre 2017  
9782372630399  
Éditions Libre & Solidaire  
19, rue Ballu, 75009 Paris  
[www.libre-solidaire.fr](http://www.libre-solidaire.fr)

Mathias Rollot

# Critique de l'habitabilité

*Illustration Emmanuel Constant*

## DU MÊME AUTEUR

*La Conception architecturale. Méthodes, réflexions, techniques*, Montpellier, Éditions de l'Espérou, 2017.

*L'Obsolescence. Ouvrir l'impossible*, Préface Chris Younès, Genève, MétisPresses, 2016.

*Ressources urbaines latentes. Pour un renouveau écologique des territoires* (codir., avec R. D'Arienzo, C. Younès, A. Lapenna), préface Dominique Bourg, Genève, MétisPresses, 2016.

*Du bon sens. En faire preuve, tout simplement* (avec Florian Guérant), préface Paul Ariès, Paris, Libre & Solidaire, 2016.

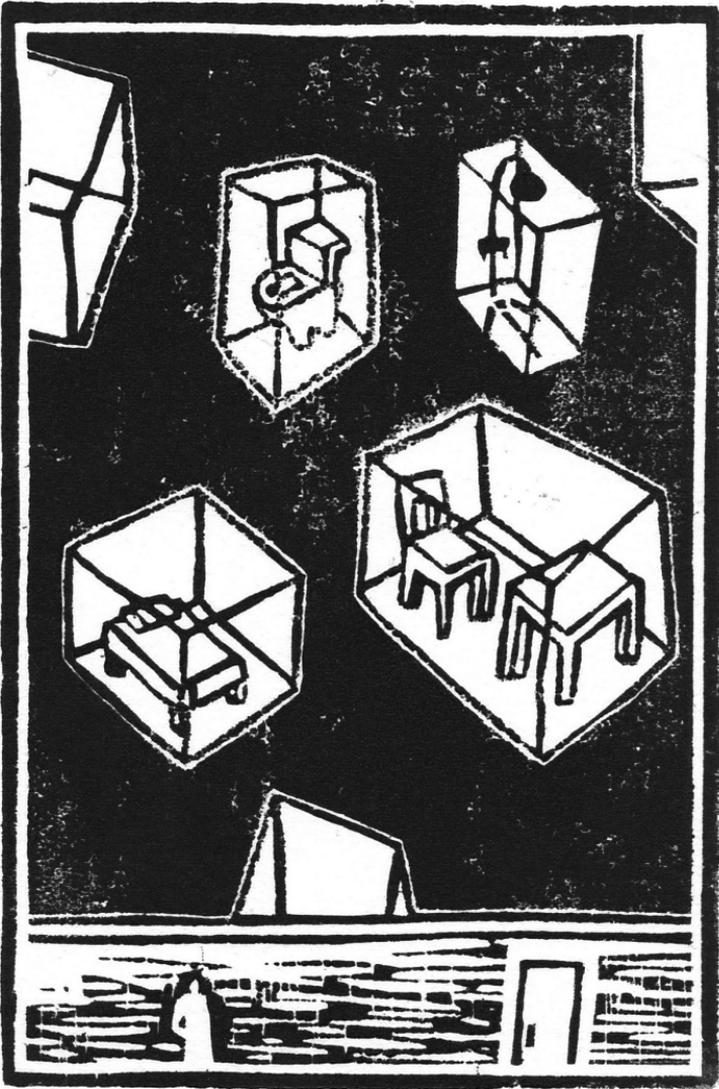
*Saint-Dizier 2020. Projet de ville*, Cirey-sur-Blaise, Châtelet-Voltaire, 2014.

*à Chris.*



# **INTRODUCTION**

## **L'ENJEU D'UNE EXPLICITATION**



Emmanuel Constant, *Maisons coréennes*, linogravure.

On ne sait plus ce que c'est qu'habiter, on ne sait même plus ce que c'est qu'un espace habitable. Quand je veux expliquer cette faillite de l'urbanisme, j'avoue que j'hésite encore. Je ne sais pas quelles sont les causes essentielles.

Je crois qu'elles sont tellement multiples qu'on a une certaine peine à les analyser. Et cette perte de l'idée, ou de la représentation, de l'espace habitable, de l'espace habité, de l'espace qui est l'œuvre d'une activité humaine aussi importante que le jeu, le rire, l'amour, le travail, et qui est l'habiter... et bien la disparition de cette perception à mon avis, fait partie des symptômes qui à la fois paralysent la connaissance, et l'imagination.

Henri Lefebvre, 1972

Entre défis techniques et défis cognitifs, l'après-pétrole est aujourd'hui encore de l'ordre de l'utopie. Or, parce qu'il nous appartient de faire advenir cette ère, de la faire entrer dans l'ordre du réel habité, l'heure est venue de faire le point sur la longue histoire de l'*habitabilité*, ses registres et ses productions, ses potentialités et ses limites. Il était une fois donc, une

## Critique de l'habitabilité

pensée de l'habitabilité des lieux. Ce récit n'est présent ni dans les manuels scolaires, ni dans les thèses de doctorats en sociologie, ni dans les ouvrages de recherche en histoire des sciences et techniques. Discrète, et pourtant réelle, l'habitabilité a été convoquée comme artefact moral, capable de réduire la distance entre utopie fantasmée et espace concret. Rarement nommée pour ce qu'elle était, à savoir une forme de science politique de gestion sociétale – elle a été scientifiquement pensée politiquement revendiquée et moralement assumée pour conduire des changements massifs en l'espace urbain partagé. Horizon civilisateur, fruit mûr de la compétence d'experts au service de l'idéologie moderne, l'idée d'*habitabilité* guida les codes moraux et l'urbanisme hygiéniste, le renouveau moderne et ses architectures radicales, les temps de la consommation et leurs myriades d'objets industrialisés. Des décennies durant, on l'avança comme argument discret du contrôle étatique, de la centralisation capitaliste et institutionnelle. Puis – bouleversements climatiques aidant peut-être – les temps ont changé, et l'idée d'un occident conquérant, capable de maîtriser l'entièreté du monde humain et non humain commença à vaciller. Lentement mais sûrement, furent remis en cause la suprématie de l'humain sur l'environnement, du civilisé sur le colonisé, du sachant sur le non-sachant, de l'industriel sur l'artisanal, du globalisé sur le local... Depuis bien longtemps déjà,

## Introduction

les fondements qui avaient fait la richesse du capitalisme moderne ont été l'objet d'attaques critiques de la part d'une certaine pensée savante, de publications théoriques, de débats politiques et d'actions militantes variées. Il fallut suite à cela pourtant, bien trop de temps encore pour que tout cela réussisse, alimente l'imaginaire populaire. Après de nombreuses décennies de diffusion et de vulgarisation, après tant de tentatives de déconstruction des axiomes techno-industriels, la critique enfin pénétra le sentiment général. Et c'est avec un plaisir que nous sommes témoins aujourd'hui du passage – certes conflictuel, incertain, protéiforme et complexe – d'un paradigme à un autre. C'est plein d'espoirs que nous pouvons enfin apercevoir à l'horizon des lendemains moins destructeurs pour les écosystèmes et leurs habitants humains et non humains.

C'est précisément au sein de cette transition qu'il importe aujourd'hui de penser l'actualité et le devenir de cette pensée de l'*habitabilité* des lieux. Qu'entendre encore par là ? À s'intéresser de plus près aux diverses utilisations de la notion, on est pris de vertige. Partout, partout, il est question d'habiter. *Habiter demain, habiter le futur, habitons ensemble, habitez écologique*. D'une manière ou d'une autre, tout dans l'activité culturelle contemporaine est prétexte à afficher le logo « habiter ». Garante d'une préoccupation pragmatique, sociale et

## Critique de l'habitabilité

humaniste à la fois, la notion est à l'architecture de ce que le label « éco-équitable » est au paquet de café : un faire-valoir subliminal, flou et désincarné, une mythologie contemporaine sans résonances, un modèle hyperréel codifié à l'attention de ces classes sociales justement devenues incertaines d'habiter la Terre. Si de fait l'idée bien-pensante d'habitabilité est invoquée dans les discours et les politiques – publiques ou privées –, c'est uniquement pour susciter l'adhésion de l'électorat ; ou pour faire consommer « le cœur de cible du produit ». Bien qu'on ne sache plus vraiment ce que c'est qu'un espace habitable, on entend encore parler de la façon dont les banlieues sont inhabitables<sup>1</sup> ; on voit s'organiser des expositions sur la manière dont on peut « habiter un camp ou un campement<sup>2</sup> », ou paraître à n'en plus finir des ouvrages sur l'habiter, l'habitation, l'inhabitable. Certainement l'idée même qu'il soit possible d'habiter les lieux est fascinante ; et il n'y a rien de surprenant à constater que l'habitation humaine passionne aujourd'hui tant le philosophe que l'architecte, tant les politiciens que les habitants eux-mêmes. Mais tout de même, dans les colloques scientifiques, dans les pratiques d'agences et dans les stratégies de communication des politiques du territoire, dans les projets

---

1. « On démolit des tours en banlieue parce qu'elles sont inhabitables », Claude Goasguen, *L'Express*, le 26 janvier 2004.

2. « Habiter le campement. Nomades, exilés, contestataires, voyageurs, conquérants, infortunés », exposition à la Cité de l'architecture et du patrimoine de Chaillot sous la direction de Fiona Meadows, 13 avril-19 août 2016.

## Introduction

pédagogiques des écoles autant que dans les ouvrages de tous bords : partout, un trop-plein de la notion d'habiter. Véritable mode, le concept est devenu formule magique, incantation chamanique. L'omniprésence de la notion est telle que l'idée finit par apparaître comme un signifiant sans signifié, devenu simple signal parmi d'autres. En effet, on l'affiche comme un faire-valoir, mais de quoi au juste ? Jamais n'est prise la peine de préciser ce qui voudrait précisément être entendu. De sorte que pour un étudiant en architecture, travailler sur « l'habiter » est une quasi-injonction bien qu'on en reste, avec le terme, à de la signalétique pure. De même, parler de modes d'habiter et de luttes contre les « territoires inhabitables » devient incontournable alors même que les critères de ce jugement d'inhabitabilité ne sont que très rarement explicités. Et pour cause : c'est que la pédagogie est orientée en ce sens parce que les politiques urbaines débordent d'envies d'habiter. Ainsi on ne compte plus le nombre d'ateliers de projet, d'enseignements voire de Master eux-mêmes estampillé « habiter ». Si l'on veut espérer savoir construire, met en garde Benoît Goetz, il faut d'abord se mettre en quête de ce que signifie habiter<sup>1</sup>. La bonne volonté du propos est entendue ; mais « habiter », qu'est-ce que cela peut bien vouloir dire au juste ? Trop peu prennent le temps de considérer ce que voudrait justement montrer le

---

1. Goetz, Benoît, *Théorie des maisons, l'habitation, la surprise*, Paris, Verdier, 2011, p. 13.

## Critique de l'habitabilité

philosophe, à savoir que « l'habitation » ne désigne pas uniquement un objet, physique ou non physique, qui serait fini ou réalisé une fois pour toutes (logement) ; mais qu'elle induit aussi un processus actif de la part d'un habitant, une énergie, une action infinie, voire même un état, une manière d'être, une condition. Car que faire, en tant qu'architecte, de cette deuxième acception ? C'est tout l'enjeu. Selon Thierry Paquot, « les rares architectes qui évoquent l'habiter [...] pensent que l'architecture contribue à l'habitabilité du monde<sup>1</sup> ». Qu'en est-il en réalité ? La question mérite d'être posée, et ce bien qu'il ne soit pas certain que nous puissions prétendre aboutir à une réponse, et encore moins à une réponse « utile » à l'architecte. La philosophie n'étant pas matière physique, elle ne peut être maçonnée pour bâtir les villes humaines. Composée de mutations intellectuelles incessantes, elle est une permanente remise en question, et nul ne saurait s'y « adosser » tel un solide mur pour penser ou bâtir l'architecture. Dynamique d'étonnements, de questionnements et d'incertitude, la pensée est énergie créatrice, certes, mais nulle fondation bétonnée d'où construire murs et planchers. Comment d'ailleurs prétendre travailler scientifiquement cette notion d'habitation ? Parce que l'habitation est non-mesurable, et souvent inconsciente, il est vain de réaliser des entretiens ou d'enquêter sur des chiffres statistiques

---

1. Paquot, Thierry, *Demeure terrestre, enquête vagabonde sur l'habiter*, Besançon, Éditions de L'Imprimeur, 2005, p. 154.

## Introduction

à la manière d'un sociologue. Et parce qu'elle est invisible, et presque indicible, il n'est pas pertinent de réaliser des observations anthropologiques, ou d'enquêter sur un terrain ou un objet d'étude à la manière des géographes et des historiens. Enfin, parce qu'elle est aussi extraspatiale, fantasmée, mouvante et non nécessairement rapportée à des lieux physiques, l'habitation ne peut non plus être pleinement saisie par les disciplines de la conception spatiale ou objectuelle seules. Ainsi cet ouvrage oscille-t-il entre pensée analytique, propositions philosophiques, voire politiques, et mise en histoire de la théorie – ou mise en théorie de l'histoire. Et vise à formuler une critique de l'habitabilité pour déconstruire peut-être quelques *a priori* et raccourcis de la pensée à son sujet. En cela, il ne cherche pas tant à être un manuel pour l'architecture, bien au contraire : c'est à combattre les préjugés et prétentions diverses de cette dernière discipline que le texte s'emploiera plutôt, en tentant de répondre à la question *qu'est-ce qu'habiter ?* et cherchant ses formes de limites. Que la pensée de l'habitabilité soit tout sauf opératoire, cela signifie-t-il qu'elle ne soit pas intéressante à approfondir ? Heureusement, dans une optique philosophique, éthique, politique, générale, elle reste un savoir fondamental qu'il importe de bien cerner, quels que soient les processus de légitimation du savoir « utilitaire » à l'œuvre<sup>1</sup>.

---

1. Cf. Lyotard, Jean-François, *La Condition postmoderne. Rapport sur le savoir*, Paris, Éditions de Minuit, coll. « Critique », 1979.

## Critique de l'habitabilité

Ainsi proposée par dialogue entre cas concrets et abstractions théoriques, cette modeste critique vise donc moins à démontrer une unique hypothèse scientifique qu'à ouvrir des pistes critiques référencées, capables de mettre en mouvement et dans le meilleur des cas, bousculer un peu le préconçu et le vague qui caractérisent la grande majorité des discours ambiants. Il s'agit, dans le meilleur des cas, de réussir à faire voir les enjeux politiques et sociaux mobilisés par des questionnements prétendument ontologiques et métaphysiques qui sont en réalité des démonstrations partielles et partiales, venant le plus souvent, et à leur propre insu, justifier les cultures et modes de vie déjà en place. Dans une première partie, je tenterai donc pour ce faire une étude synthétique sur les différentes acceptions historiques et philosophiques courantes de la notion d'habiter : *loger, vivre, exister*. Avant de déployer quelques propositions et hypothèses plus personnelles et inédites : *habiter, c'est insister, c'est être corps, c'est faire centre, c'est faire et être fait*. Par l'étude de ces différents sens, j'espère expliquer le caractère parfois insolvable des conflits théoriques sur le sujet. Logique – quand on ne sait pas précisément de quoi on parle, on ne peut vraiment s'entendre. L'hypothèse est donc la suivante : montrer en quoi nombre d'apories s'expliquent par l'explicitation sémantique. Ou autrement dit : montrer en quoi, suivant ce que

## Introduction

l'on entend par « habiter », tout et son contraire peut être affirmé sur un sujet avec raison. Quelques-uns de ces débats seront donc exposés en deuxième partie, sur les questions notamment de « l'inhabitable » et de « l'habitabilité ». Que peuvent bien signifier ces termes, par qui sont-ils convoqués, et dans quel but ? Pour mieux cerner les luttes éthiques et politiques que ces notions servent malgré elles, je m'emploierai à déconstruire leur caractère d'argument, en faisant apparaître notamment leur état tautologique (leur permettant d'être convoqués sans risque au gré des besoins d'un propos ou d'un autre). Une troisième partie donnera enfin à voir les difficultés qu'il y a à envisager une éthique de l'habitation à destination de l'architecture. S'interrogeant sur les notions de responsabilité et de directives, elle voudra d'une part remettre en cause les *raisons d'être* de l'architecture, et d'autre part montrer la difficulté navrante de fonder une pratique de conception sur ces *raisons d'être*. Et cherchera à montrer finalement en quoi l'architecture n'a finalement que peu à voir avec toute cette histoire. Les différents sens de la notion d'habiter nous permettront une fois de plus de faire la lumière sur les paradoxes apparents ; ils feront sentir en quoi tout est question, une fois de plus, d'acception philosophique.

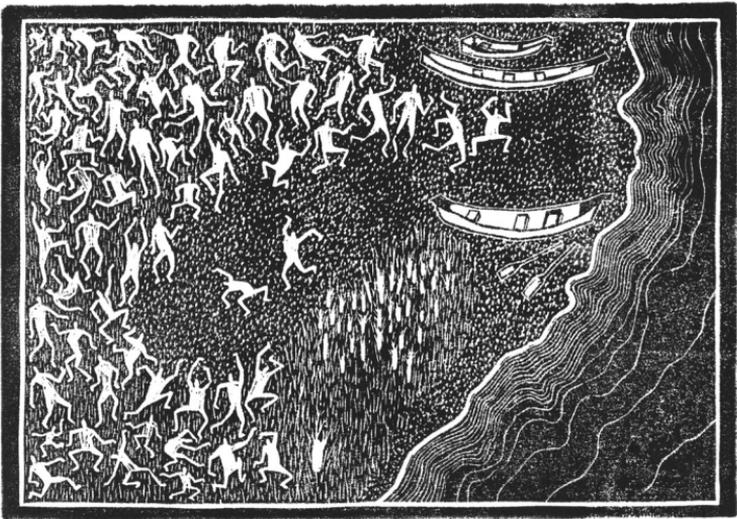
En tout cela, la démonstration voudra déstabiliser, pour faire réagir. Entre mise en valeur de l'idée

## Critique de l'habitabilité

d'habiter et constat des dérives auxquelles celle-ci a pu mener, elle tentera de ramener chaque débat aux significations de l'idée « habiter ». C'est, j'espère, à la suite de cet ensemble que pourra de la sorte s'ouvrir librement un ensemble de remises en question sur les idées encore trop profondément ancrées en nous de confort et de progrès ; en faisant voir notamment leur caractère ethnocentré, voire égocentré – et donc leur non-nécessité morale. Au-delà des différentes acceptations de la notion, en effet, la manipulation de l'idée d'habitabilité opère dans le cadre plus large qui la détermine, à savoir une vision culturelle polarisée de la vie humaine sur Terre et de sa valeur. La *décolonisation de l'imaginaire* (Serge Latouche) dont nous rêvons a besoin, pour advenir, d'un espace libre où s'ancrer. Puisse le déséquilibre planétaire l'aider à s'installer, et le doute global devenir créateur. Du fantasmé au perçu, il faudra peut-être inventer une science de l'habitabilité qui sache travailler avec le subjectif, l'irrationnel, l'invisible, le symbolique, l'émotionnel, le rêve, le désir – bref, l'habitation de la Terre sous toutes ses formes. Ou peut-être faudra-t-il abandonner l'idée même qu'une *science de l'habitable* puisse être trouvée. Quoi qu'il en soit, il faudra s'y atteler ensemble. Et vite.

## **PREMIÈRE PARTIE**

# **QU'EST-CE QU'HABITER ? UNE DIVERSITÉ D'ACCEPTIONS**



Emmanuel Constant, *Fête océane*, linogravure.

Si l'habiter est une mémoire propre à un individu  
ou plutôt à un groupe, peut-il y avoir une signification  
universelle de l'habiter ?

Alain Petit, *L'Habitude d'habiter*

Habiter : s'agit-il d'un acte ou d'une action, d'un état ou d'une manière d'être, d'une situation ou d'une condition ? Parmi les quelques emplois du verbe habiter<sup>1</sup>, je voudrais proposer ici pour introduire cette étude quelques acceptions majeures ; parfois communes, parfois spécialisées, et parfois je le crois inédites. Chacune sera, dans la mesure du possible, située dans le champ disciplinaire et le registre dans lesquels elle est manipulée. Ces univers de sens sont-ils capables de s'accorder ? C'est tout l'enjeu de l'explicitation présente que de chercher à l'affirmer : impossible de s'entendre sans au préalable envisager nos différences culturelles ; impossible de penser fonder

---

1. Cf. « De quelques emplois du verbe habiter », in Perec, Georges, *Penser/Classer*, Paris, Seuil, coll. « Points », 2015, p. 13-15.

## **Critique de l'habitabilité**

débats publics ou recherches interdisciplinaires sur la question de l'habitat et de l'habitabilité des lieux sans accepter, au préalable, que derrière l'idée même d'« habiter » puisse se cacher une variété de registres de sens différents, témoignant d'une pluralité de visions du monde singulières. Ce sont chacun de ces sens qui nous permettront de résoudre les débats et apories proposés en deuxième et troisième partie.

## HABITER, SE LOGER, VIVRE

Depuis la préhistoire, les hommes sont des bâtisseurs. Maintes formes d'art sont nées et ont disparu. La tragédie apparaît avec les Grecs pour mourir avec eux et ne voir renaître, de longs siècles plus tard, que ses « règles » de fabrication. Le poème épique, qui remonte à l'enfance des peuples, a disparu en Europe à la fin de la Renaissance.

Le tableau de chevalet est une création du Moyen Âge et rien ne garantit qu'il doive durer indéfiniment. En revanche, le besoin de l'humain de se loger est permanent.

L'architecture n'a jamais chômé.

Walter, *L'Œuvre d'art  
à l'ère de sa reproductibilité technique*

Relevons tout d'abord l'entente générale et première du terme, associant habiter et se loger tels deux synonymes. C'est un fait bien courant : j'habite là où est mon logement. J'habite ma maison, mon lit et cet ensemble d'espaces si particulièrement intimes que je suis en mesure d'appeler mon chez-soi. Je n'en suis pas simplement le possesseur légal, je suis surtout possédé par eux. Tout habitat possède une forte polarité,

## Critique de l'habitabilité

une centralité, un cœur plus particulièrement habité, investi, approprié par l'habitant. Il importe de parler et d'insister sur ce foyer, ce quelque part cher à l'existence qu'est le lieu impartagé. Cette intimité formée en un lieu fait qu'il n'est plus alors question uniquement de *house* (logement, maison), mais de *home* (chez-soi, foyer). Cette centralité est le nid d'où l'on part pour mieux s'envoler, le refuge où se régénèrent les êtres par l'énergie positive qui y repose, l'espace qui rassure par sa familiarité. Il symbolise sécurité et confort, nourriture, maîtrise du milieu naturel, rencontre et partage humain. C'est à cette entente que renvoient les usages du mot « habiter » faits par la sociologie, l'anthropologie, les politiques du logement, et par les architectes eux-mêmes. Avec elle, les habitants deviennent *ceux qui logent quelque part* ; on peut mesurer leur espace d'habitation, réaliser des statistiques sur l'état de leur logement, produire des chiffres objectifs. On parle alors d'habitabilité pour signifier la façon dont l'espace peut être converti en logement, et donc d'inhabitabilité pour parler de l'insalubrité du logement. Avec cette acception est dite la manière dont les logements sont de qualité ou non, et les façons dont les villes sont « dortoirs » parce qu'il n'y a que de « l'habitation ». Chez les anthropologues, et parfois quelques politiques, existe une tendance à insister alors simultanément sur les « différences culturelles », sur les « modes d'habiter », sur

les « manières d’habiter » : on dira qu’on n’habite pas pareil à Paris intra-muros, à Marrakech et à Shanghai, parce que les logements de chacune de ces villes sont composés différemment. Suivant cette conception, si le logement est différent, c’est que l’habitant est différent – et vice versa. Ainsi l’architecte japonais Riken Yamamoto affirme avec raison que *la standardisation des logements conduit à une standardisation des familles qui y vivent*. Cela est entendu. Mais une façade aléatoirement composée conduirait-elle à de l’habitat moins uniforme ? Suffit-il de concevoir et construire des immeubles aux parois irrégulières ou tordues pour diversifier véritablement les manières d’habiter l’espace ? On sent bien que la « dé-standardisation » dont il doit être question ici dépasse très largement la pure composition sur rue, ou la symbolique générale du bâti ; et c’est d’ailleurs le modèle « une famille = un habitat » que Yamamoto cherche à remettre en question dans ses expérimentations sur l’habitat. Il est fréquent en école d’architecture d’entendre étudiants et enseignants travailler le plus naturellement du monde sur les « nouveaux modes de vie » qu’ils pourraient concevoir depuis leurs logiciels, les « nouvelles manières d’habiter<sup>1</sup> » qu’ils élaboreraient simplement

---

1. À mi-chemin entre l’idée géographique de « genre de vie » et la notion sociologique de « mode de vie », le « mode d’habiter » est un concept inventé par Nicole Mathieu au début des années 1990 pour permettre « d’appréhender l’ensemble des relations (évolutives) qui s’établissent entre ces deux pôles généralement pensés séparément : les lieux et les milieux d’une part,

## Critique de l'habitabilité

en concepts, en diagrammes, en espaces. Comme si pouvait relever de la mission de l'architecte d'être non seulement un concepteur d'espace, mais aussi de style de vie. Confondre habiter, habitat et logement comme le font sciemment nombre d'architectes – dans leur propre intérêt – c'est déjà tendre vers une société des experts, une organisation sociale basée sur la dépossession des uns aux profits des autres. L'architecture ne doit rien avoir à faire avec le *lifestyle design*. Elle doit penser l'espace destiné à recevoir l'humain – et non pas les manières dont il convient que celui-ci s'y comporte, au risque sinon de devenir législation morale, conduction autoritaire des mœurs à destination des *non-sachants*.

Parce que l'habitat est « mille milieux<sup>1</sup> », naturels et artificiels, fonctionnels et symboliques qui s'entrelacent et se métamorphosent en permanence, il importe de rappeler la distinction entre habitat et logement. Selon nombre d'auteurs en effet, « la première confusion à éviter est celle qui consisterait à identifier “habiter” et “s'abriter” » (Radkowski), l'habitation n'étant ni le

---

les individus et “les gens” de l'autre » : Mathieu, Nicole, « Le mode d'habiter. À l'origine d'un concept », in Morel-Brochet, Annabelle et Ortat, Nathalie, *La Fabrique des modes d'habiter. Homme, lieux et milieux de vie*, préface de Martine Berger, Paris, L'Harmattan, coll. « Habitats et sociétés », 2012, p. 51.

1. Younès, Chris et Goetz, Benoît, « Mille milieux », *Le Portique* [en ligne], 25 | 2010, mis en ligne le 25 novembre 2010, consulté le 22 janvier 2017. URL : <http://leportique.revues.org/2471>.

## Habiter, se loger, vivre

logement (Madec, Norberg-Schulz Salignon, Paquot), ni la simplement résidence (Hussy)<sup>1</sup>. Un sans-domicile fixe habite un porche (il serait d'ailleurs inconcevable qu'il n'apparaisse pas dans le recensement du nombre d'habitants du pays), tout autant qu'un musicien habite la scène le temps d'une représentation. Il habite, et possède bien un « habitat », et ce bien qu'il n'ait pas de « logement ». En effet, en tant que milieu de vie, l'habitat est ce qui est habité par l'habitant et non uniquement là où il habite. Et ce n'est pas une métaphore que de dire qu'on habite aussi sa langue, son corps, sa ville, son pays, sa culture. La notion d'habiter recouvre bien plus que ce qui est désigné par le terme « logement » : c'est qu'habiter, entend-on ici et là, c'est aussi, plus largement, vivre. En géographie, on associe l'idée de « territoires habités » à l'étude des « lieux dans lesquels vit l'être humain » : là où celui-ci modifie le paysage, modèle la terre par l'agriculture, implante ses villes, etc. Par la pensée de l'*œkoumène* (de *oikos* : la maison – de là découle aussi l'écologie, la pensée de l'habitat), il est question de penser de

---

1. (de) Radkowski, Georges-Hubert, *Anthropologie de l'habiter, vers le nomadisme*, Paris, PUF, 2002, p. 24 ; Madec, Philippe, *Habitant, le texte*, préface de François Barré, Paris, ministère de la Culture et de la Communication, 2004, p. 12 et 17 ; Norberg-Schulz, Christian, *Habiter, vers une architecture figurative*, Milan-Paris, Electa Moniteur, 1985, p. 7 ; Salignon, Bernard, *Qu'est-ce qu'habiter ?*, préface de Chris Younès, Paris, Éditions de La Villette, coll. « Penser l'espace », 2010 ; Paquot, Thierry, *Demeure terrestre, enquête vagabonde sur l'habiter*, op. cit., p. 121 ; Hussy, Charles, « Habiter ou loger : l'exemple d'Onex », in *Habitation : revue trimestrielle de la section romande de l'Association suisse pour l'habitat*, n 47 (1974), p. 18.

## Critique de l'habitabilité

l'état et la forme du territoire – maison de l'humain, son milieu de vie. De fait tout comme le milieu de vie de la grenouille comprend mare, berge, roseau, vase, etc., l'animal humain n'a pas pour habitat un unique logement-terrier. Cette entente du mot « habiter » se retrouve hors du cercle de la science de la géographie, pour émerger dans l'architecture<sup>1</sup>, dans l'histoire de la pensée écologique (qu'il soit question de Jean-Baptiste de Monet, de Fairfield Osborn, de Jean Rostand ou de Paul R. Ehrlich, pour qui le terme d'*inhabitable* est utilisé comme un synonyme parfait d'*invoivable*<sup>2</sup>), ou encore dans les sciences astrales, pour qui l'*habitabilité* d'une planète qualifie sa proximité avec l'atmosphère terrestre<sup>3</sup>. Aujourd'hui enfin, certaines recherches en géographie ont également fait de la notion d'*habitabilité* un synonyme de la *durabilité*<sup>4</sup> : un nouveau rapprochement qui renvoie une fois de plus à l'idée du

---

1. Cf. Madec, Philippe, *L'Architecture et la Paix. Éventuellement, une consolation*, Paris, Jean-Michel Place, coll. « 4 passage vérité », 2012, p. 21.

2. Exemples tirés de l'ouvrage Bourg, Dominique et Fragnière, Augustin, *La Pensée écologique. Une anthologie*, Paris, PUF, 2014, p. 50, 176, 225 et 277.

3. Cf. Mercier, Louis-Sébastien, *Néologie ou Vocabulaire des mots nouveaux* (1801) ; Verne, Jules, *De la Terre à la Lune* (1865) ; Flammarion, Camille, *La Pluralité des mondes habités. Étude où l'on expose les conditions d'habitabilité des terres célestes au point de vue de l'astronomie, de la physiologie et de la philosophie naturelle*, Paris, Didier et Cie, 1868.

4. Cf. Hucy, Wandrille, Mathieu, Nicole, Mazellier, Thierry et Raynaud, Henri, « L'habitabilité des milieux urbains : un objet au croisement des disciplines », p. 237-260, in Mathieu, Nicole et Guermont, Yves, *La Ville durable, du politique au scientifique*, Éditions Inra-Quae, 2005 ; Blanc, Nathalie, « L'habitabilité urbaine », in Coutard, Olivier et Lévy, Jean-Pierre (dir.), *Écologies urbaines*, Paris, Economica/Anthropos, coll. « Villes », 2010, p. 176.

## Habiter, se loger, vivre

vivable, qui dit qu'on s'interroge sur la manière dont les milieux sont rendus « habitables » (vivables) sur un long terme. C'est que l'habitabilité est aujourd'hui, selon le *Dictionnaire historique de la langue française* la « qualité de ce qui offre plus ou moins de place à occuper<sup>1</sup> ». Définition réductrice qui laisse penser qu'à partir de l'instant où un espace est suffisant pour être occupé il en devient nécessairement habitable. Ainsi la législation française donne-t-elle les conditions minimales pour qu'un espace soit considéré comme habitable, en termes de taille et de nombre de pièces, d'état et de raccordement aux réseaux. Possède une bonne habitabilité ce qui est de condition et de taille suffisantes. L'anthropologie, la sociologie et l'ethnologie parlent elles aussi d'habitabilité pour traiter de conditions d'habitat et de décence, des conditions minimales de salubrité, d'hygiène et d'espace, bref de ce dont a besoin un individu moyen pour vivre dignement<sup>2</sup>. Un retournement simpliste en découle : *puisqu'on ne peut y vivre dignement, c'est inhabitable* : l'habitabilité est jugée en fonction du niveau de vie auquel il est possible de prétendre dans ce lieu. Alors,

---

1. Rey, Alain, *Dictionnaire historique de la langue française*, Paris, Le Robert, 2010, p. 1672.

2. Edward T. Hall par exemple l'utilise en ce sens lorsqu'il note en conclusion de ses analyses qu'un « appartement à la limite de l'habitabilité se révélera inhabitable au moment précis où une tour à appartements viendra priver ses habitants de toute vue ». Cf. Hall, Edward T., *La Dimension cachée*, trad. d'Amélie Petita et Anne Fabre-Luce, Paris, Seuil, coll. « Points », 2014, p. 210.

## Critique de l'habitabilité

plus l'espace est digne, plus il est habitable, et mieux on habite ? La confusion est ridicule ; habiter n'étant ni une mesure du confort ni une tentative d'élévation sociale. Le petit-bourgeois n'habite ni « plus » ni « mieux » dans son pavillon que le smicard dans son petit studio d'Aubervilliers. Voilà bien la première chose à voir pour ne pas confondre niveau de vie, classe sociale, architecture et art d'habiter. Envisageons plus profondément alors en quoi par « habitation » peut être entendu bien d'autres choses que loger et vivre. Car, comme le remarque à juste titre Alain Petit, « l'habiter » « se distingue fortement de l'occupation de l'espace : on peut très bien être absent d'un lieu tout en l'habitant, alors qu'un corps ne saurait sans contradiction être absent d'un espace et l'occuper<sup>1</sup> ». À ces deux premières ententes du terme doit donc être adjointe une troisième association : celle de l'habiter à l'exister. C'est elle qui nous permettra d'entrevoir pleinement ce fait fondamental que nous ne sommes pas simplement « quelque part », mais qu'en tant qu'êtres humains nous transformons l'espace en lieu, la Terre en *ækoumène*, l'étendue en territoire, la nature en paysage.

---

1. Petit, Alain, « L'habitude d'habiter, pour une archéologie de l'architecture », in Younès, Chris et Mangematin, Michel (dir.), *Donner l'habiter : Architecture - Œuvre d'Art - Existence*, Clermont-Ferrand, EACF, 1992, p. 5.

## HABITER, EXISTER

Ce qu'Heidegger nomme l'être-dans-le-monde ne signifie rien d'autre qu'« habiter » le monde [...]. L'être-là est toujours un acte d'habitation déjà accompli.

Peter Sloterdijk, *Bulles, Sphères 1*

*La véritable crise de l'habitation* ne consiste pas dans le manque de logements.

Martin Heidegger, *Bâtir, habiter, penser*

Par-delà l'acception faible du terme « j'habite ici » au sens du « je dors ici », « je loge ici » ou « je vis ici », je voudrais faire entendre le caractère existentiel de l'idée d'habiter, celui qui a trait à notre humanité elle-même et au *ménagement* de l'espace qu'elle institue. Cette proposition a été formulée par Martin Heidegger, implicitement peut-être dans son *Être et Temps*<sup>1</sup>,

---

1. Assez explicitement se trouvent dans *L'Opus magnum* les premières esquisses de *l'être-à comme habitant* typiquement heideggerien. Notamment : « "in" provient de "innan-", habiter, avoir séjour ; "an" signifie : je suis habitué à, familier de, j'ai coutume de... ; le mot a le sens de *colo*, c'est-à-dire *habito* et *diligo*. [...] "ich bin" (je suis) signifie derechef j'habite, je séjourne auprès de

## Critique de l'habitabilité

et beaucoup plus explicitement durant la communication qu'il donna au colloque *L'Homme et l'espace* de Darmstadt de 1951. Cherchons à entendre ce qu'il y propose. Son article « Bâtir, habiter, penser » l'affirme : « être homme veut dire : être sur terre comme mortel, c'est-à-dire : habiter » ; « habiter est le trait fondamental de la condition humaine » ; « la condition humaine réside dans l'habitation, au sens du séjour sur terre des mortels<sup>1</sup> ». Parler de l'habitation humaine comme d'une « condition », qu'est-ce à dire ? Remarquons déjà que si comme Sartre et Malraux par ailleurs, Heidegger utilisa ce terme développé par Montaigne<sup>2</sup> de « condition humaine » en place et lieu de l'expression de « nature humaine », il ne semble pas que ce soit pour abandonner cette « quête métaphysique de l'Être » propre à sa philosophie<sup>3</sup>, bien au contraire. Puis, voyons en quoi s'éclaire cette proposition si l'on prend la liberté de choisir l'entente du terme « condition » proposé par Hannah Arendt. Chez elle en effet, parler de condition humaine est signifier à quel point « tout ce qui touche la vie humaine, tout ce qui se

---

– du monde tel qu'il m'est familier. *Sein* (être) en tant qu'infinifit du "ich bin" (je suis), c'est-à-dire compris comme existentiel, veut dire habiter auprès de », Heidegger, Martin, *Être et Temps*, 10<sup>e</sup> édition, trad. Emmanuel Martineau, 1985, chapitre II, §12, p. 63.

1. « Bâtir, habiter, penser », in Heidegger, Martin, *Essais et Conférence*, Paris, Gallimard, 1980, p. 173, 176 et 226.

2. « Chaque homme porte la forme entière de l'humaine condition » Montaigne, Michel, *Essais*, Livre III, chap. 2.

3. Cf. Godin, Christian, *Dictionnaire philosophique*, Paris, Fayard, 2004.

## Habiter, exister

maintient en relation avec elle, assume immédiatement le caractère de condition de l'existence humaine<sup>1</sup> ». En ce sens, parler de condition humaine, c'est parler du conditionnement qui régit nos existences, des modalités, influences et puissances de ce conditionnement culturel, matériel, psychique, ontique. Son ouvrage majeur *The Human Condition* l'affirme toutefois : parler de condition humaine n'est absolument pas chercher à définir une nature humaine, pas plus que l'explicitation de la condition humaine à laquelle se livre la philosophe n'est une tentative visant à cerner « des caractéristiques essentielles de l'existence humaine », sans lesquelles « l'existence ne serait plus humaine<sup>2</sup> ». Ainsi, ce n'est pas parce que condition humaine il y a, que celle-ci est nécessaire à l'humanité. En d'autres termes donc, si l'habitation est « condition humaine », elle reste non nécessaire à la tenue de l'humanité, et par conséquent une non-habitation humaine est envisageable. Concrètement écrit : on peut être humain et ne pas habiter. Mais, si habiter signifie bien « être sur terre comme mortel », comment l'humain pourrait-il ne pas habiter ? Heidegger restant flou sur la question, on pourrait alors penser envisager le contexte pour y voir plus clair. Avec « Bâtir, habiter, penser », il était question pour le philosophe de prendre place dans

---

1. Arendt, Hannah, *Condition de l'homme moderne*, trad. Georges Fradier, Paris, Calmann-Lévy, coll. « Pocket agora », 1983, p. 44.

2. *Ibid.*

## Critique de l'habitabilité

un colloque organisé par l'architecte Otto Bartning, en collaboration avec la ville de Darmstadt ravagée par la Seconde Guerre mondiale. Outre la présence d'autres philosophes de renom comme Ortega y Gasset, il faut noter la participation de nombreux architectes à cet événement. Rencontre scientifique novatrice entre architecture et philosophie, le colloque fut accompagné d'une exposition qui devait éviter que les discussions restent prisonnières de discours uniquement théoriques, et quelques-uns des projets présentés lors de l'exposition accompagnant les colloques furent même réalisés ensuite (dont un lycée de Max Taut, une clinique d'Otto Bartning et une résidence d'Ernst Neufert). Après le succès et l'écho international de la première rencontre *L'Homme de notre temps* (*Das Menschenbild unserer zeit*), le préambule d'Otto Bartning pour l'édition de *L'Homme et l'Espace* de 1951 le proposait donc : « Bâtir est une des activités fondamentales de l'homme – l'homme construit en ce qu'il dispose des objets dans l'espace et ainsi conçoit l'espace – Construisant, il ouvre l'être à son temps – Notre temps est le temps de la technique – La misère de notre temps est le déracinement<sup>1</sup>. » Par ces précisions déjà peut-être s'entendent plus justement dans la conférence d'Heidegger les références à la reconstruction ou au déracinement. On voit aussi la manière dont

---

1. Cf. Ortega y Gasset, José, *Le Mythe de l'homme derrière la technique*, Paris, Allia, 2016, note des traducteurs.

## Habiter, exister

le philosophe s'oppose alors, par *Bâtir, habiter, penser*, aux idées rationalistes de l'architecture moderne tentant de rebâtir l'Allemagne détruite. Ses propos sur le manque de logement et la crise de l'habitation<sup>1</sup> se trouvent éclairés par ce contexte intellectuel<sup>2</sup> : c'est en partie parce que Heidegger juge que l'habitation n'est plus si évidente que sa communication prend la tournure d'un appel à une reconsidération de l'idée d'habiter dans une entente plus vaste.

Le texte fera date, tant et si bien que dans la seconde moitié du xx<sup>e</sup> siècle toute une famille de penseurs s'y référera de manière quasi systématique : pensons, pour ne citer qu'eux, à l'architecte Christian Norberg-Schulz pour déployer son *Genius loci – génie des lieux*<sup>3</sup>, au sociologue Henri Lefebvre pour affirmer le *Droit à la ville*<sup>4</sup>, ou encore au philosophe Henri Maldiney tout du long de son esthétique phénoménologique

---

1. « *La véritable crise de l'habitation* ne consiste pas dans le manque de logements [...] la véritable crise de l'habitation réside en ceci que les mortels en sont toujours à chercher l'être de l'habitation et qu'il leur faut d'abord apprendre à habiter » « Bâtir, habiter, penser », in Heidegger, Martin, *Essais et Conférence*, op. cit., p. 193.

2. Peut-être est-ce aussi ce qu'écrit Benoît Goetz : « Le paradoxe, ou l'ironie du sort, est que le problème de l'habitation devient explicite [...] au moment où c'est la possibilité même de l'habiter qui se perd. » Goetz, Benoît, *Théorie des maisons, l'habitation, la surprise*, op. cit., p. 11.

3. Norberg-Schulz, Christian, *Genius loci : Paysage, ambiance, architecture*, Éditions Mardaga, coll. « Architecture urbanisme », Ixelles, 1997.

4. Lefebvre, Henri, *Le Droit à la ville* (1967), 3<sup>e</sup> édition, Paris, Economica, 2009.

## Critique de l'habitabilité

de l'art<sup>1</sup>. Je me permets de renvoyer à ce sujet le lecteur à l'ouvrage *Demeure terrestre*<sup>2</sup> de Thierry Paquot pour une étude très complète des lectures, interprétations et impacts qu'a eu la pensée heideggérienne de l'habitation sur les diverses études et disciplines françaises. Cela pour en venir directement à un fait que cet ouvrage de 2005 ne pouvait encore apercevoir clairement : la survenue d'une véritable « école française de l'habitation ». Un courant que l'on pourrait faire remonter au début des années 1990 avec les premiers travaux sur l'habitation de Bernard Salignon d'un côté<sup>3</sup>, les colloques et publications de Chris Younès d'autre part<sup>4</sup>, et l'émergence encore, parmi les penseurs influents à l'échelle internationale de la pensée des milieux d'Augustin Berque<sup>5</sup>. C'est sur ce terreau précurseur que s'installent les études fouillées de Thierry Paquot, la phénoménologie de l'urbain de Bruce Bégout, la philosophie de l'architecture de Benoît Goetz ou encore la géographie philosophique de Michel Lussault. Une « école française » que j'invente ici au moyen d'un rapprochement certes trop

---

1. Maldiney, Henri, *Regard, parole, espace*, Paris, Cerf, 1973 ; Maldiney, Henri, *Art et Existence*, Paris, Klincksieck, 2003.

2. Paquot, Thierry, *Demeure terrestre, enquête vagabonde sur l'habiter*, op. cit.

3. Salignon, Bernard, *Qu'est-ce qu'habiter ?*, op. cit.

4. Younès, Chris et Mangematin, Michel (dir.), *Donner l'habiter : Architecture - Œuvre d'Art - Existence*, op. cit.

5. Berque, Augustin, *Être humains sur la Terre, principes d'éthique de l'écoumène*, Paris, Gallimard, 1996.

## Habiter, exister

rapide, qui mériterait un développement plus long et des questionnements approfondis. Les occasions professionnelles qui ont rapproché ces penseurs ont-ils participé au développement de cette « école » ? Les références et réseaux communs, échanges entre des milieux universitaires similaires, confrontations aux mêmes écoles de pensées, ont-ils permis le renforcement de ce courant ? Le groupe pourrait-il être à l'origine (malgré lui) de la folie « habiter » aujourd'hui récupérée par les discours ? Je passerai outre ces enquêtes pour en venir à une proposition plus directe et concrète sur les propositions de ses membres. Il me semble en effet qu'il est possible d'affirmer qu'en substance le groupe, assez largement composé de philosophes, tenta notamment de faire voir aux milieux de l'architecture, de l'urbanisme, de la sociologie ou encore de l'anthropologie, en quoi habiter, justement, n'est pas uniquement « se loger » ou « vivre », mais aussi, comme l'a montré Heidegger disent-ils, « exister ». En son sein, les références au penseur allemand sont multiples et explicites, chacun cherchant à faire voir en quoi il importe de bien lire le philosophe pour entrevoir la profondeur de sa pensée sur le sujet. Henri Maldiney l'affirmait ainsi assez explicitement à sa suite : « habiter et exister sont un<sup>1</sup> ». Ce qui ne signifie pas toutefois que l'un est le synonyme de l'autre.

---

1. Maldiney, Henri, « La rencontre et le lieu », in Younès, Chris (dir.), *Henri Maldiney : Philosophie, art et existence*, Paris, Cerf, 2007, p. 168.

## Critique de l'habitabilité

Car, un point fondamental au moins doit permettre de préciser la spécificité des deux notions : celui de l'autonomie. « Exister, écrit Robert Neuburger, est un sentiment [...] qui tient au rapport que nous entretenons avec le monde extérieur. Le besoin d'autonomie et le besoin de dépendance sont liés. En effet, l'homme n'a pas la capacité de se faire auto-exister<sup>1</sup>. » L'homme « est existé », il est porté à son existence par une sortie hors de lui-même qu'il ne lui appartient de faire advenir ni seul, ni à loisir. C'est, en ce sens je crois, que l'art est considéré par Henri Maldiney comme capable de susciter un sentiment d'existence. Plus largement, il me semble toutefois que c'est toute forme de relation humaine qui nous fait exister, nous rend existant. Par l'autre, je suis existé<sup>2</sup>. C'est peut-être ainsi qu'il faut également lire Günther Anders écrivant que « chacun de nous ne s'éprouve comme indubitablement là que lorsque d'autres font appel à lui comme étant là. À la différence du *cogito ergo sum* cartésien, la preuve de l'existence qui, de fait, a cours dans la vie devrait s'énoncer comme suit : *cogitor ergo sum* – “On pense à moi, donc je suis”<sup>3</sup>. » Selon cette conception de

---

1. Neuburger, Robert, *Exister. Le plus fragile des sentiments*, Paris, Payot, 2012, p. 49.

2. Ainsi de Janine, la femme adultère de Camus, qui témoigne de cette capacité d'être existé : « À lui faire sentir si souvent qu'elle existait pour lui, il la faisait exister réellement. Non, elle n'était pas seule... » Camus, Albert, *L'Exil et Le Royaume*, Paris, Gallimard, 1957.

3. Anders, Günther, « Post Festum » (1962), in *Journaux de l'exil et du retour*, Lyon, Fage, 2012, p. 84.

## Habiter, exister

l'existence, un ermite vit, mais n'existe pas, dès lors qu'il n'est connu de personne, ne pouvant sortir de lui-même seul, faire l'expérience de l'autre. Prisonnier de lui-même plus encore que de son île, un Robinson Crusoé est condamné à vivre sans exister, jusqu'à la folie. Impossible toutefois d'être « mis-en-habitation » par quelque chose, quelqu'un. Impossible de rendre l'habitation *hétéronome* à la manière de l'existence : tout habiter est le fait de l'individu ou n'est pas. Pour le dire au moyen du vocabulaire précédent, si l'on ne peut « auto-exister », au contraire on « auto-habite » forcément. L'habitation est indéfectiblement une capacité propre et singulière de l'individu (quoique souvent exprimée en communauté), qui ne peut être ni enseignée ni mise en œuvre par d'autres que l'habitant lui-même. Si par l'autre « je suis existé », impossible d'affirmer par analogie que « l'on m'a logé, et donc j'habite ». Ainsi donc ne faut-il pas confondre entièrement habitation avec existence, ni les considérer comme des équivalents.

Enfin, parler de résonances existentielles de l'habitation, c'est mettre en avant que, par-delà vie et existence, par-delà disciplines et concepts, il existe effectivement, concrètement, une habitation humaine à l'œuvre – et que cette habitation passe par des processus physiques qui dépassent le cadre de la simple matérialité des environnements et l'unique corporéité

## Critique de l'habitabilité

des personnes. Dans l'habitation, l'existence se déploie par projection dans des spatialités représentées et donc fantasmées, abstraites, conceptualisées, et finalement soumises au filtre et au moule pathiques du sujet. Pour cette raison peut-être les lieux ne me sont chers que dans l'exacte mesure où ils se sont révélés accueillants pour les moments qui m'ont été chers. Et s'il est vrai que, comme l'affirme Jean-Marc Ghitti, « exister c'est être lié à<sup>1</sup> », alors j'existe bien dans une ville, si j'y suis lié à d'autres êtres – si je peux y habiter non seulement du bâti, mais aussi des relations sociales, émotionnelles, mémorielles. Je crois profondément que nous aimons les villes pour leur capacité à accueillir nos proches, et, si nous avons de surcroît un peu d'amour-propre, pour leur capacité à nous porter nous-mêmes au travers de l'épreuve qu'est l'existence.

---

1. Ghitti, Jean-Marc, « Les personnes existent », in Younès, Chris (dir.), *Henri Maldiney : Philosophie, art et existence*, op. cit., p. 117.

## HABITER, INSISTER ; INHABITER

Habiter un espace, c'est être présent à lui et y être  
présent à soi

Henri Maldiney, *Penser l'homme et la folie*

Si ces trois premières acceptions sont régulièrement convoquées dans la littérature spécialisée, elles ne me semblent toutefois pas recouvrir de façon entièrement satisfaisante la richesse de la notion d'habiter. Je voudrais donc proposer, au cours des quelques chapitres qui vont suivre, diverses ententes plus inhabituelles, que je tenterai de formuler de façon relativement inédite. J'espère tout d'abord pouvoir faire voir les relations de l'habitation à l'*insistence* humaine : littéralement, le fait de se tenir à l'intérieur, *in-sistere*. En effet, si l'habitation est également mémorielle ou fantasmée, comment penser que nous n'habitons que l'espace où nous sommes présentement ? Il semble plus raisonnable de penser que toute une série d'habitations vit en nous, à chaque instant ; habitations qui nous construisent en tant que ce que nous sommes

## Critique de l'habitabilité

influencent nos humeurs et nos subjectivités, notre manière d'être à l'espace, notre *ethos*. Il y a donc à penser, en parallèle de toute philosophie de l'*existence*, une philosophie de l'*insistence*. Ce faisant, je m'opposerai tout d'abord d'une certaine façon à Alain Petit affirmant « qu'on peut occuper successivement plusieurs espaces, mais non habiter plusieurs lieux<sup>1</sup> ». Je veux montrer tout au contraire qu'habiter est fondamentalement pluriel, et ce, de façon nécessaire et permanente ; que nous habitons toujours, nécessairement même, plusieurs lieux. Parce que nous sommes habités en permanence par l'entrelacs de notre mémoire habitante et de nos désirs habitants, nous insistons en permanence dans des spatio-temporalités différentes de celle où nous nous trouvons, et nous existons en permanence au travers de celles-ci. Après tout, comme l'écrit Alain Petit lui-même, « le lieu est l'objet d'une mémoire qui me le rend intime ; même absent, je l'habite<sup>2</sup> ». Ainsi ai-je à l'esprit de témoigner ici de cette possibilité déjà soulignée par d'autres qu'une *inhabitation* est possible – à savoir qu'il existe finalement « d'autres façons<sup>3</sup> » d'habiter. Car par *inhabitation* n'est

---

1. Petit, Alain, « L'habitude d'habiter, pour une archéologie de l'architecture », in Younès, Chris et Mangematin, Michel (dir.), *Donner l'habiter : Architecture - Œuvre d'Art - Existence*, op. cit., p. 5.

2. *Ibid.*, p. 8.

3. « Il existe des "contrefaçons" (qui ne sont pas des contrefaçons) d'habiter un monde devenu souvent inhabitable » Goetz, Benoît, *Théorie des maisons, l'habitation, la surprise*, op. cit., p. 11.

pas tant désignée la façon dont l'homme n'habiterait plus, mais la manière dont il peut habiter autrement le monde, et être habité par lui. Benoît Goetz nous le rappelle, *-in* signifie « ne pas être », mais aussi « être à l'intérieur », et ainsi « inhabiter, chez les théologiens, c'est la manière dont Dieu est dans notre âme, c'est-à-dire qu'il y est totalement, parfaitement, mais qu'en même temps qu'il n'y est pas<sup>1</sup> ». C'est qu'étymologiquement *l'inhabitatio* latine décrit la « présence de Dieu dans l'âme en état de grâce<sup>2</sup> ». Ce que raconte aussi, assez magnifiquement, l'ouvrage de Jean-Louis Chrétien *L'Espace intérieur*<sup>3</sup> : « *In interiore homine habitat Christus*<sup>4</sup> » : c'est dans l'homme intérieur qu'habite le Christ, tant et si bien qu'il faut nous interroger sur la présence et l'importance de cet « espace intérieur » habité par Dieu ou par l'âme –, et ce, bien que subsiste une controverse quant à la possibilité de poser l'âme ou la conscience comme des étendues spatiales...

En ceci, il est en permanence question d'existence (politique) et d'insistence (intime). Naviguant plutôt vers l'un ou plutôt vers l'autre, nous semblons être, à chaque instant, des êtres tant *existants* qu'*insistants*.

---

1. Goetz, Benoît, « Dans quels mondes vivons-nous ? », Conférence de Benoît Goetz, Jean-Luc Nancy et Aurélien Barrau, École nationale supérieure d'architecture de Paris-la-Villette, le 12 mai 2011.

2. Rey, Alain (dir.), *Dictionnaire historique de la langue française*, op. cit., p. 1673.

3. Chrétien, Jean-Louis, *L'Espace intérieur*, Paris, Éditions de Minuit, 2014.

4. *Ibid.*, p. 60.

## Critique de l'habitabilité

Tout comme l'idée d'*Unheimlichkeit* fait apparaître la simultanéité possible du familier et de l'étranger, nos tenues dans et hors de nous-mêmes sont deux formes entrelacées qui ne surviennent pas l'une après l'autre, mais dans le même temps. C'est peut-être ce que voulait déjà dire Chris Younès remarquant que « la maison représente un paradigme de l'articulation du recueil et du déploiement de l'existence »<sup>1</sup>, ou ailleurs encore, en soulignant l'importance de « penser des établissements humains propices, avec le souci des lieux d'être entre recueil et déploiement<sup>2</sup> ». Précurseur, la philosophe a travaillé durant de nombreuses années sur la possibilité que la géométrie des lieux soit dite existentielle<sup>3</sup>. En ce qu'elle renvoie à notre posture, notre stature, notre être-debout, en ce qu'elle signifie à la fois tenue en un lieu et éclosion simultanée de ce lieu, la géométrie est vécue en relation avec nos sens et sensations, sentiments et centralités existentielles. Cette hypothèse, je voudrais ici la poursuivre, au moyen de cette étrange idée d'*insistence*. En effet il me semble que les milieux – physiques, rêvés, fantasmés – que j'habite me renvoient tous à des formes de *stances* (de positions, d'attitudes) qui sont

---

1. Younès, Chris, « La maison de l'impossible », in *MEI*, « Habiter, communiquer », n°27, 2007, p. 43-51.

2. Younès, Chris, « Préface », in Younès, Chris (dir.), *Maison mégapole*, Paris, Passion Éditions, 1998, p. 10.

3. Cf. Younès, Chris et Paquot, Thierry (dir.), *Géométrie : Mesure du monde*, Paris, La Découverte, 2005.

plutôt de l'ordre de l'intimité et de l'intériorité que de la relation sociale et sociétale. En écho avec les tenues de mon corps, les éléments naturels par exemple me renvoient à mes atmosphères intérieures ; tant et si bien que parfois les *climatiques du dehors* (lumières changeantes, élévations géographiques ou nébuleuses, écoulements hydriques, émergences vivantes, dynamiques aériennes...) et les *climatiques du dedans* (états psychologiques changeants, élévations spirituelles ou nerveuses, écoulements musculaires, émergences émotionnelles, dynamiques perceptives...) semblent interagir en totale résonance. En chacune de ces interactions, comment mesurer la part du géométrique ? Ces gouttes qui perlent à la fenêtre n'ont-elles pas sur moi une influence différente selon que le train est à l'arrêt et qu'elles s'écoulent verticalement, ou selon qu'il file au travers des paysages, et qu'alors elles traversent plus rapidement l'écran de verre, s'échappant de gauche à droite telle une colonie de fourmis en partance ? Cela parce que, comme l'écrit encore Chris Younès, « le corps qui n'est pas replié sur soi, fermé à son entour, se trouve d'emblée pris dans un double mouvement de sortie de soi et de retour à soi, au niveau du regard, de la main, de la marche, de la parole<sup>1</sup> ». Dans l'*interact* incessant entre être et milieu, s'échangent véritablement des données

---

1. Younès, Chris, « Une philosophie spatiale existentielle », in *L'Esprit des villes*, n° 1, p. 80.

## Critique de l'habitabilité

climatiques au sens le plus fort et le plus complet du terme ; tout autant que des univers, ensembles symboliques entiers, qui ne sauraient concerner de façon distincte le corps ou l'esprit. Le corps est pensant : la main autant que l'intestin réfléchissent et donnent à réfléchir. Mon pied est prise au monde au même titre que mes connaissances philosophiques, en ce que l'un et l'autre sont des tentatives toujours renouvelées de reprises expérientielles sur le monde. Je vois en tout cela des dialogues incessants entre tenue « à l'intérieur de soi » (*in-sistere*) et déploiement « hors soi » (*ex-sistere*). Soit, par l'exemple : « Alors qu'il faut te mourir, c'est une partie de mon enfance qui s'effondre : existence ou insistance ? Et si je fuis loin de toi, mon ami, pour échapper à ton regard, est-ce mon insistance ou mon existence qui guide mes pas ? »

Partout, toujours, notre habitation se déploie par ces deux pôles. Et c'est, non pas entre, mais par ces parcours intimes que nous habitons, à chaque instant. Voire, plus précisément encore : c'est dans la relation et le dialogue de ces deux énergies simultanées que nous habitons. Par l'habitation, notre être dépasse ses propres frontières physiques, pour se déployer dans une subjectivité que nous serions bien en peine de tracer – et cette dernière en retour donne au réel de nouvelles consistances, plus incertaines, floues, ou rêvées – de nouveaux enjeux qui font le *là* de la vie sur Terre. Qui saurait distinguer, en pareils écosystèmes

## Habiter, insister ; inhabiter

atmosphériques, *l'existence de l'insistence* ? Ivan Illich affirme « qu'habiter, c'est tirer de la matrice de la ville une matière rêvée<sup>1</sup> ». J'ajouterai qu'habiter c'est tirer donc de la culture les moyens d'advenir à moi-même, les éléments qui me permettent de me tenir en moi pour devenir quelqu'un. D'insister pour exister, en quelque sorte. C'est en devenant quelqu'un que je peux me tenir en moi (ou peut-être est-ce le contraire). L'horizon de la mer m'apaise-t-il, ou est-ce la part apaisée de moi-même qui peut habiter cet horizon sublime, en rêvant à l'infini de son horizontalité ? Les vagues s'échouent dans un éternel mouvement immobile, et celui qui les contemple se regarde lui-même exister. Que voit-il ? On ne saurait dire si c'est l'intemporel de la vie incarnée, ou si c'est au contraire la singularité de l'existence qui fait l'abîme sous ses pieds. Paysages insistentiels, géographies existentielles : on aurait tort de sous-estimer la capacité géométrique de *l'ækou-mène*. C'est en ce sens qu'il faut prendre l'expression « climatique du soi » au sérieux, et savoir regarder quelles formes de dialogues se nouent entre écosystèmes intérieurs et atmosphères extérieures. Elle est bien pauvre la géométrie mathématique froide et rationnelle, respectivement à l'irréductible qu'a en lui l'espace vécu. L'irréductible – justement –, au rationnel, au calcul, au rentable, au déterminé et à l'absolu,

---

1. Ivan Illich, *H2O, les eaux de l'oubli*, in *Œuvres complètes tome II*, Paris, Fayard, 2005, p. 478.

## Critique de l'habitabilité

voilà ce qui importe. C'est pourquoi l'enjeu est de travailler au contraire à mettre en mots l'élévation spirituelle en jeu dans l'encens qui s'échappe vers le ciel, ou la nostalgie silencieuse qui naît avec le flocon de neige qui dégringole d'on ne sait où ; construire une imagerie philosophique qui fasse apparaître la capacité qu'a l'être à faire dialoguer *insistence* et *dynamiques des milieux*. Une capacité certes universelle, même banale par essence, et pourtant parfaitement insaisissable en pratique. Qu'est-ce qui plus encore que cette expérience presque sym-pathique du corps habitant à son monde, pourrait bien relever de l'insistence de l'être ? C'est dans l'ouverture pathique du corps à son environnement émotionnel que l'âme se construit et s'affirme, tant et si bien qu'on peut avoir du mal à différencier encore ce qui relève de l'un ou de l'autre<sup>1</sup>. Dans la maladie, est-ce mon corps ou mon âme qui souffre ? Dans la parole, est-ce mon corps ou mon âme qui s'exprime ? Seule la mort permet en définitive de différencier ce qui tenait de l'existence – qui se poursuit en autrui –, de l'insistence – elle, qui s'échappe avec le dernier souffle. Entre-temps, il s'agit de poursuivre au mieux ce dialogue sympathiquement engagé avec l'environnement vécu. S'imprégner de la légèreté des

---

1. Tout cela permettant de s'accorder en un sens bien précis avec Emmanuel Lévinas sur ce fait que « la conscience ne tombe pas dans un corps – ne s'incarne pas ; elle est une désincarnation – ou, plus exactement un ajournement de la corporéité du corps », Lévinas, Emmanuel, *Totalité et infini, essai sur l'extériorité*, Paris, Biblio Essais, 1998, p. 179.

## **Habiter, insister ; inhabiter**

flammes dans l'âtre pour s'ouvrir à des rêveries bachelardiennes qui n'auront rien à envier à l'évanescence du foyer. S'immerger dans un bain chaleureux pour retrouver l'espace d'un instant, le cocon imaginaire de la première demeure, la douceur parentale. Ou regarder, derrière les gouttes qui s'échappent sur la fenêtre, le paysage défiler ; pour se sentir soi-même s'échapper un peu aussi, au travers des vallons et des villages, et dans les forêts qu'il faut réapprendre à voir.



# HABITER, ÊTRE CORPS

Sommes-nous notre habitation ?

Hubert Tonka

Si rapport entre corps et esprit il y a donc dans l'habitation, c'est que chacun est nécessairement en articulation pathique avec un ensemble de milieux à la fois corporellement et cognitivement absorbés : ainsi peut-être, *suis-je corps*. Ce qui implique, comme le remarque Emmanuel Lévinas, « qu'*être corps* c'est d'une part *se tenir*, être maître de soi, et d'autre part, se tenir sur terre, être dans *l'autre* et par là, être encombré de son corps<sup>1</sup> ». Insister, exister, et se tenir là, avant même « d'être-le-là » : oui, n'en déplaise aux heideggériens. La femme enceinte le sait bien, tout mammifère est déjà situé quelque part avant de transformer l'espace en lieu ; il est corps avant d'être esprit. De sorte que nous sommes vivants avant de devenir des habitants de cette Terre. Le monde ne se

---

1. *Ibid.*, p. 177.

## Critique de l'habitabilité

déploie pas uniquement autour de nous, nous prenons aussi place en lui, avec notre encombrement, et l'engagement éthique, social et politique que cette masse inclut. C'est en cela que se tenir est un *ethos*, et vice versa ; en cela que l'esthétique est aussi éthique. Car, pour l'écrire avec Henri Maldiney, « *Ethos* en grec ne veut pas dire seulement manière d'être, mais séjour. L'art ménage à l'homme un séjour, c'est-à-dire un espace où nous avons lieu, un temps où nous sommes *présents* – et à partir desquels effectuant notre présence à tout, nous communiquons avec les choses, les êtres et nous-mêmes *dans un monde*, ce qui s'appelle habiter<sup>1</sup>. » L'espace habité est d'abord un espace incarné : notre corps est notre première maison. C'est pour cette raison notamment que les mécanismes et discours habitationnels sont indissociables de la vie elle-même, avec sa finitude et ses douleurs, ses espoirs et ses mises en échec. Dans les lignes que forment les relations entre le corps et les paysages, s'écrivent et se lisent des textes qui sont les véritables inscriptions de l'habitation humaine. Des textes ne sont pas des recueils de philosophie, ni des analyses sociologiques, mais les géo-graphies, les inscriptions du milieu sur le sujet et du corps dans l'espace et vice versa. Anthropologiquement parlant, « pratiquer des espaces permet de passer par l'histoire et de

---

1. Maldiney, Henri, « L'esthétique des rythmes » (1967), in *Regard, parole, espace, op. cit.*, p. 202.

## Habiter, être corps

l'écrire dans les corps<sup>1</sup> ». Le corps en mouvement lit et prononce les topologies citadines, « la ville est lue par le corps<sup>2</sup> ». Si toute ville est ainsi par définition habitée, c'est que toute ville est toujours vécue par le corps, traversée par lui, et même, bien plus puissamment donc : instaurée par lui. C'est une évidence de l'écrire : il n'y a de villes que là où il y a des corps. Incarnée, la ville est corps, un autre corps, en relation avec le premier ; méta-organisme, métabolisme, la ville est corps, et sa mesure est le corps de l'homme qui l'instaure en tant que tel. C'est précisément la ville qui manipule et saisit les corps comme des choses qui sont aujourd'hui problématiques. En effet, tout territoire pouvant être existentiellement ou insistentiellement habité quel que soit son état d'insalubrité, en quoi pose problème la mégalopole contemporaine, si ce n'est tout d'abord en son ardeur à digérer toute forme d'appropriation libre, toute corporéité sensible aux lieux ? Ce qui est en jeu dans l'entrelacs des dimensions existentielles et insistentielle de l'habitation n'est pas seulement la relation de notre corps à ses fréquentations spatiales, mais plus profondément l'ensemble de notre vécu dans les rapports qu'il a pu

---

1. Petiteau, Jean-Yves, « La méthode des itinéraires », in Berque, Augustin, Bonnin, Philippe et De Biase, Alessia (dir.), *L'Habiter dans sa poétique première*, Paris, Donner lieu, 2008, p. 108.

2. Berenstein-Jacques, Paola, « Éloge des errants », in Berque, Augustin, Bonnin, Philippe et De Biase, Alessia (dir.), *L'Habiter dans sa poétique première*, *ibid.*, p. 39.

## Critique de l'habitabilité

lier avec ses lieux historiques. C'est cette « corporéité historique » qui fait tout l'enjeu du milieu habité. Car qu'advient-il à l'heure où « l'ancrage corporel de l'existence perd de la puissance<sup>1</sup> », et où « l'humanité urbanisée devient une humanité assise<sup>2</sup> » ? C'est en ce sens que concevoir des établissements humains n'est pas autre chose que concevoir l'être de demain. Et en cela que l'architecte n'est pas tant un dessinateur de structure qu'un concepteur de cette *struction* partagée entre individu et monde. Fut-il, paradoxalement, incapable de la susciter lui-même, il l'influence malgré tout, et parfois peut-être malgré lui. « Au-delà des souvenirs, remarque Gaston Bachelard, la maison natale est physiquement inscrite en nous. Elle est un groupe d'habitudes organiques. À vingt ans d'intervalle, malgré tous les escaliers anonymes, nous retrouverions les réflexes du "premier escalier", nous ne buterions pas sur telle marche un peu haute. Tout l'être de la maison se déploierait, fidèle à notre être. Nous pousserions la porte qui grince du même geste, nous irions sans lumière dans le lointain grenier<sup>3</sup>. » Ainsi les clenches des lieux restent en nos mains autant que nos mains patinent leur porcelaine, et les marches façonnent nos muscles autant que nos chaussures en lissent les aspérités. De la sorte,

---

1. Le Breton, David, *L'Adieu au corps*, Paris, Métailié, 2013, p. 21.

2. Virilio, Paul, in Le Breton David, *L'Adieu au corps*, *ibid.*, p. 21.

3. Bachelard, Gaston, *La Poétique de l'espace*, Paris, PUF, 2012, p. 32.

## Habiter, être corps

emportons-nous avec nos existences des parts de ces architectures, et de ce fait le « là » du corps n'est pas qu'un *là*, mais constitue tout autant un *là-bas*, un *ayant-été*, un *là-à-venir*, un *là* fantasmé ou imaginé. Nous sommes, autant que *celui-qui-est-le-là*, *celui-qui-est-ailleurs*... Notre corporéité est existentielle, notre insistance est corporelle.

L'habitation qu'habite le corps n'est pas unique, pas plus que le corps qu'habite l'habitation n'est uniquement mien. Car si notre corps reste indubitablement notre demeure première, il n'est pas dit que le corps d'autrui ne soit pas lui aussi un mécanisme constituant pour notre habitation, un lieu à habiter, une demeure où exister. Toi ma compagne, tu es mon chez-moi premier ; toi que j'aime et qui certes n'est pas architecture, mais qui est malgré tout espace et lieu, et en qui je peux habiter, me tenir : c'est de toi que je pars et vers toi que je reviens. Puisse nous déménager plusieurs dizaines de fois, tu resteras mon enracinement fixe, la solidité depuis laquelle j'ai plaisir à m'essayer à l'éloignement, à la découverte et à l'incertitude. Habiter, c'est aussi trouver sa demeure en des lieux psychiques, et inversement transcender les espaces que nous traversons pour les transformer en lieux, « faire lieu » est au moins autant une faculté éthérée qu'une capacité physique. Pourquoi dès lors ne pourrais-tu pas explicitement

## Critique de l'habitabilité

être ma maison<sup>1</sup> ? Cette mise en valeur de l'Autre comme habitation possible semblera peut-être rester une allégorie, une métaphore poétique. Il n'en est rien. Les cercles d'appartenances que je tisse pour exister ne sont pas que des fils sans épaisseur qui me connecteraient trop légèrement à mon entourage social. Ces cercles constituent la *périphéria* définissant et permettant l'établissement d'un cosmos habitable, ils sont une demeure fondamentale de ma condition humaine, la maison où mon humanité peut s'établir et habiter. Après tout, si du réel l'habitant ne possède que ses idées et représentations, ce n'est qu'avec ces textures sans matières qu'il voit et vit<sup>2</sup>, de sorte que Jacques Lévy et Michel Lussault peuvent affirmer que l'humain ne vit qu'au travers de la représentation qu'il se fait du monde<sup>3</sup>. C'est qu'en effet on ré-imaginer sans cesse sa réalité, et l'être, s'il habite quelque part, ne peut le faire qu'en imaginant : en imaginant l'espace et simultanément en s'imaginant y habiter. L'imagination transforme la mesure en foyer chaleureux, la toile tendue en abri de jeu, la porte ouverte en invitation à entrer, en

---

1. Voir Tejpal, Tarun J., *Loin de Chandigarh*, cité par Besse, Jean-Marc, *Habiter, un monde à mon image*, Paris, Flammarion, 2013, p. 190.

2. Cf. Ortega y Gasset, José, *La Déshumanisation de l'art*, Paris, Allia, 2014, p. 55.

3. « Les êtres humains ne vivent pas dans le monde tel qu'il est, mais dans le monde tel qu'ils le voient, et, en tant qu'acteurs, ils se comportent selon leur représentation de l'espace » Jacques Lévy et Michel Lussault, cités in Lussault, Michel, Younès, Chris et Paquot, Thierry (dir.), *Habiter, le propre de l'humain : villes, territoires et philosophie*, Paris, La Découverte, 2007, p. 160.

## Habiter, être corps

accueil, en hospitalité. Ainsi capable d'abstraction, de déformation, de répétition et d'invention sur le réel, l'humain est un être qui n'est pas que corps, mais également vie intérieure<sup>1</sup> – nous l'avons vu. Entre un percevoir partagé avec le monde animal – l'ordre naturel – et une faculté d'imagination qui serait spécifique à l'humain, faut-il donc établir une séparation nette et définitive ? Pour tout dire, je me sens personnellement, assez profondément même, mammifère. Mon chat me regarde. Qu'est-il, si ce n'est mon cousin, que je respecte en tant que tel ? Lui et moi partageons le petit monde de l'appartement dans lequel nous cohabitons, avec nos corps et nos perceptions respectives. Nous avons en commun, me semble-t-il, une forme de vie intérieure, des fantasmes et des traumatismes psychologiques qui nous sont propres. Ce serait vaine entreprise que de tenter d'entrevoir ce qui, de ma corporéité humaine, a à voir avec ta spiritualité animale. Et à quoi bon même essayer ? Refuser le duel opposant corps et esprit n'est pas arrêter de parler de « corps », ou arrêter de penser à ce qui, en l'animal, dépasse ce corps seul, lui reste autre. De la même façon que les écrits d'Emmanuel Lévinas articulent poétiquement corps et esprit pour les nouer, les faire voir comme deux faces d'une même pièce, c'est à recréer une

---

1. Ortega y Gasset, José, *Le Mythe de l'homme derrière la technique*, op. cit.

## Critique de l'habitabilité

dialogique qui n'oppose pas, mais qui souligne au contraire la radicale simultanéité qu'il convient de travailler. Du corps à l'esprit, du rapport à l'autre comme à nous-mêmes : dans toute énergie vitale se déploient un même mouvement, une même métamorphose qu'on ne peut assimiler ni au déplacement ni à la transformation. Et si ce mouvement peut certes conceptuellement être divisé en une somme d'éléments chimiques ou biologiques relevant du somatique et une somme de processus ou de déplacements psychiques, il s'agit là uniquement d'une figure de l'esprit, d'une représentation mentale visant à conceptualiser une vie humaine qui nous resterait sans cela inaccessible. Je voudrais donc, plutôt que d'opposer corps et esprit, souligner la symbiose complexe, le rapport fusionnel et protéiforme de ces deux termes en l'habitation, qui n'est autre qu'un être corps.

Il y a en tout cela de la *psychésomatique sociale* non seulement dans l'être humain, mais encore dans les milieux qu'il habite. Ces derniers sont des entrelacs complexes, situés par rapport auxquels je me construis en tant qu'habitant responsable (ou plutôt qui se situent par rapport à la façon dont j'établis singulièrement ma demeure terrestre). Tout habitant perçoit nécessairement l'espace de vie depuis son propre espace vécu, au travers de ses propres filtres conceptuels, pathiques, éducationnels. Nous percevons ce

## **Habiter, être corps**

qui fait notre demeure et ce qui lui reste étranger depuis notre corporéité. Nous sentons en quoi notre chez-soi est travail d'émotions, de sensations, de perceptions, de désirs et d'énergies en chairs. C'est cette complexité perceptive que nous habitons avant tout, qui constitue notre première demeure ; et c'est aussi par elle que nous habitons ce qui ne peut que nous rester extérieur.



## HABITER, FAIRE CENTRE

La demeure ne se situe pas dans le monde objectif, mais le monde objectif se situe par rapport à ma demeure.

Emmanuel Lévinas, *Totalité et infini*

*Habiter c'est configurer un monde, tout en étant particulièrement configuré par lui ; habiter c'est construire l'espace familial en relation étroite avec l'étrangeté qui nous entoure, avec l'étranger que nous sommes parfois à nous-mêmes ; habiter c'est être aux prises avec des libertés à saisir et des relations d'appartenance dont nous ne sommes pas entièrement libres de nous défaire.* En chacune de ces affirmations, n'est-il pas systématiquement question de la manière dont nous devons, habitant, gérer au mieux des relations plus ou moins conflictuelles à des « centralités d'habitations » sacrées ? De même encore, notre faculté d'insistance n'est-elle pas, avant tout, une forme de nombril de vie intime, *domus* première de l'être en lui-même ? *In-habitation*, l'insistance humaine est *domus*, demeure d'où je pars pour explorer le monde, où je reviens pour me retrouver et me reposer. Elle est donc une forme

## Critique de l'habitabilité

d'intériorité pure, un espace où j'habite en moi-même (avec ou sans divinité<sup>1</sup>). En tous ces sens déjà, habiter signifie « faire centre ». Quoiqu'il soit très rarement formulé explicitement dans la littérature savante sur le sujet, ce sens particulier n'est pas tout à fait inédit. Chris Younès pour sa part l'écrivait récemment en ces termes : « L'habitation a toujours orienté une centralisation, c'est-à-dire la valorisation d'un interstice dans un territoire de flux et de réseaux. Jean-Pierre Vernant a rappelé que, dans la mythologie grecque du foyer, une bipolarité lie comme complémentaires Hestia, principe de permanence, et Hermès, principe d'impulsion et de mouvement. [...] Cette bipolarisation de l'espace habité se fait parade aux écueils de l'errance ou du renfermement. Le chez-soi est le lieu d'où on part et auquel on retourne<sup>2</sup>. »

Pour poursuivre et développer cette proposition, je voudrais ici montrer l'intérêt de sa mise en relation avec la notion d'*omphalos* – telle que reprise et développée en tout cas par Bertrand Westphal. Dans *Le monde plausible*, ce dernier nous rappelle en quoi l'entendre comme un « nombril du monde<sup>3</sup> », l'*omphalos*

---

1. Chrétien, Jean-Louis, *L'Espace intérieur*, op. cit.

2. Younès, Chris, « Nomadisme urbain : entre épuisement et régénération », in Antonioli, Manola (dir.), *Machines de guerre urbaines*, Paris, LOCO, 2015, p. 178.

3. *Ibid.*, p. 21.

## Habiter, faire centre

étant le « centre d'une civilisation qui se présume dépositaire du centre du monde<sup>1</sup> ». D'une certaine manière, il est question cette idée de mettre en mot cette origine mythologique d'où nous sommes issus et ce vers quoi nous nous rapportons systématiquement en tant qu'individus culturels. Pour bien comprendre le rapport entre l'enquête sur l'habitation qui nous occupe et cette notion, je propose d'envisager en quoi pourraient exister des nombrils de natures différentes. Il y aurait, d'une part, des *omphalos culturels*, mais aussi des *omphalos communautaires* et des *omphalos intimes* – entièrement personnels et subjectifs, parfois même latents, inconscients, invisibles ou inaperçus. Prenons le temps d'envisager chacune de ces familles. Premièrement, l'*omphalos* tout d'abord peut-être si puissant dans un récit culturel qu'il en détermine la nomination, et fonde le mythe originel d'*ækoumènes* tant géographiques que politiques. Bertrand Westphal illustre sans mal cette idée en prenant un exemple tiré de l'Extrême-Orient. Le Japon s'appelle *Nippon* en chinois, soit donc *l'empire du Soleil-Levant* : pourquoi cela, si ce n'est parce qu'il est pris dans un univers sinocentré – centré sur la Chine –, et qu'il se trouve à l'est de celle-ci ? La Chine, sans surprise, est d'ailleurs encore aujourd'hui appelée en chinois *Zhongguo*, littéralement « le pays du Milieu ». Soit donc, dans le

---

1. Westphal, Bertrand, *Le Monde plausible. Espace, lieu, carte*, Paris, Minuit, 2011, p. 22.

## Critique de l'habitabilité

vocabulaire de notre aventure, le lieu où est le centre, là où l'omphalos se trouve. Ainsi Jérusalem fut-elle le nombril de toute une civilisation médiévale, de la même manière peut-être que Rome avant elle fut le centre d'un Monde particulier : centralité certes économique, militaire et politique, mais aussi et surtout origine et destination mythologique de la civilisation toute entière : si tous les chemins mènent à Rome, ce n'est pas tant matériellement que métaphoriquement – tout provient d'elle, et tout s'y rapporte. On pourrait alors décrire d'autres types d'*omphalos*, plus modestes et temporaires, voire parfois – étonnamment – plus mobiles. Parce que toute communauté naît, vit et finalement meurt en un quelque part qui est avant tout un ici<sup>1</sup> ; il est question d'une centralité si puissante qu'à l'occasion communautés et lieux sont presque indissociables. Deuxièmement, le chez-soi ne constitue-t-il pas lui aussi un genre tout particulier d'*omphalos familial* ? De sorte que par elle je suis configuré et polarisé à chaque instant de ma vie, comme étant en partance, sur le retour, enfin rentré ou expulsé. À creuser : on n'aurait, à la limite, pas même besoin de départements, de régions et de pays, s'il n'y avait à l'origine une forme de paysage-nombril d'où partent

---

1. « Habiter un espace, c'est [...] faire de cet espace notre "ici" et non un "quelque part" » Kimmel, Laurence, *Une poétique des repères : Propositions pour une architecture des repères comme mode d'habiter l'espace*, thèse de doctorat sous la direction de Maryvonne Saison, soutenue le 7 avril 2006 à l'université de Paris X -Nanterre, p. 1.

## Habiter, faire centre

nos cordons ombilicaux existentiels et insistentiels. Chacun pourrait aller comme le vent, libre de toute attache et de toute rancœur ; et s'inviterait en d'autres fourmilières humaines sans qu'aucune communauté morale ni aucune guerre de territoire ne puissent jamais émerger de sentiments d'appartenance trop présents. Car troisièmement enfin, d'autres *omphalos* encore, parfaitement personnels ceux-là, semblent survenir en l'existence. On s'étonnera peut-être qu'un *omphalos* puisse « survenir », alors même qu'il est censé être un fondement ; mais l'existence humaine n'est-elle pas jalonnée d'étapes qui parfois semblent devenir des fondations sur lesquelles se construit la suite ? Une rencontre au sens profond du terme peut par exemple bouleverser une vie, peut devenir un nombril d'où nous pouvons renaître comme personne nouvelle, régénérée, revitalisée. Ou encore, comme l'écrit encore Bertrand Westphal : « Friedrich Rückert [...] considérait que le centre du monde était l'Allemagne, le centre de l'Allemagne la Franconie, le centre de la Franconie Schweinfurt, le centre de Schweinfurt sa maison et le centre de sa maison le cœur de sa bien-aimée. Il arrive que l'*omphalos* soit privé<sup>1</sup> »...

Ces propositions nous permettent finalement de nuancer les affirmations de Mircea Eliade décrivant

---

1. Westphal, Bertrand, *Le Monde plausible*, op. cit., p. 39.

## Critique de l'habitabilité

notre civilisation comme un « Cosmos totalement désacralisé<sup>1</sup> » ; comme si nous pouvions vivre dans un espace entièrement désacralisé, libéré de toute *hiérophanie*. La vie humaine impliquant habitation, l'habitation sous-entendant un cosmos habité, et ce dernier incluant nécessairement des formes d'*omphalos* multiples, qui sont toujours des formes de l'irrationnel voire du sacré, quelle vie humaine pourrait se prétendre dégagée de toute sacralité si ce n'est celle ayant la prétention de ne jamais avoir rien habité ? Et quel genre de vie humaine serait-ce là ? L'être en sa vie mouvementée s'attache aux choses, aux lieux et à leurs symboliques respectives ; il s'ancre dans une culture et ses mythes fondateurs, fussent-ils politiques, sociaux ou philosophiques ; il se teinte de nombreux récits et constellations amicales et familiales qui transforment ses représentations du monde vécu. De sorte qu'en définitive on ne saurait affirmer qu'il perçoit le monde comme une entité purement rationnelle, fonctionnelle et matérielle, sans sacralité aucune<sup>2</sup>. Le sacré et le profane constituent sans doute deux « modalités d'être dans le monde », deux situations existentielles<sup>3</sup> qu'il

---

1. Eliade, Mircea, *Le Sacré et le Profane*, op. cit., p. 19.

2. Une réflexion en réponse aux écrits d'Eliade, mais qui ne cherche nullement à s'opposer à la pertinence de ses propos affirmant par ailleurs qu'il suffit « de se rappeler de ce que la cité ou la maison, la Nature, les outils ou le travail sont devenus pour l'homme moderne et a-religieux pour saisir sur le vif ce qui le distingue d'un homme appartenant aux sociétés archaïques ou même d'un paysan de l'Europe chrétienne » *ibid.*, p. 19.

3. *Ibid.*, p. 20.

## Habiter, faire centre

ne s'agit pas ici de chercher à confondre ; et pas plus n'ai-je pour intention de transformer la présente philosophie de l'habitation en une spiritualité quelconque. Je voudrais plutôt le montrer : c'est parce que l'habitation consiste à *faire centre* que les lieux prennent la trace du temps, et que les espaces qui ont hébergé l'habitation humaine sont emplis d'une *charge imaginaire*<sup>1</sup> partagée voire, mieux : d'une *charge habitationnelle*. Cette dernière est-elle présente aux lieux, ou bien n'est-elle qu'une projection mentale de l'être comme peuvent l'être le sens, la symbolique ou la familiarité ? Les habitats qui ont recueilli les traces du passage humain, des fonctions réalisées et des histoires incarnées, forment l'irremplaçable articulation de l'homme avec son milieu. Cette articulation, unique dans sa forme, est aussi perçue de manière singulière, elle est rêvée, imagée et imaginée, fantasmée. Car la *charge habitationnelle* des lieux n'est pas un produit sérialisé qu'il est possible de livrer à domicile ou d'installer *a priori* dans un appartement, un lieu public. Elle est une matière tant visible qu'impalpable, déposée ici et là dans les lieux et les mémoires des témoins qui ont façonné l'univers de leurs faire-monde. Elle est une forme poétique, créatrice et imprévisible, constructrice de l'être et ses habitats, toujours singulière et pourtant familière. Hautement paradoxale, essentiellement

---

1. Cf. Sansot, Pierre, *Poétique de la ville*, op. cit.

## Critique de l'habitabilité

humaine, c'est la *charge habitationnelle* qui fait que les lieux ne sont que partiellement reproductibles en tant que ce qu'ils sont<sup>1</sup>. Car il n'y a pas, en vérité, de « lieu » en soi. Il n'y a que des lieux où, des lieux dont ; des lieux vers lesquels nous tendons, et ceux dont nous venons ; ceux qui nous ont construit comme ce que nous sommes, et ceux par lesquels nous aspirons à être construits...

---

1. J'ai défendu auparavant cette hypothèse que l'architecture était *autographique*, quoi que puisse en dire Nelson Goodman. Voir Rollot, Mathias, « L'architecture devient manifeste dans l'habitation », in D'Arienzo, Roberto, Younès, Chris, Lapenna, Annarita et Rollot, Mathias (dir.), *Ressources urbaines latentes*, Genève, MétisPresses, 2016, p. 65-77.

# HABITER, L'ABANDON ET L'AMITIÉ AUX LIEUX

Habiter une terre, c'est d'abord se confier par le sommeil à ce qui est, pour ainsi dire, au-dessous de nous :  
base où se replie notre subjectivité.

Éric Dardel, *L'Homme et la Terre*

Dans *Du sens des sens*, Erwin Straus constate : « si on racontait la vie d'un homme de 70 ans, nous ne penserions pas qu'elle est composée de vingt-cinq mille jours, fragments séparés les uns des autres par le même nombre de nuits<sup>1</sup> ». Où sommes-nous lorsque nous dormons – durant ces 25 000 nuits ? Là est notre existence<sup>2</sup>, insiste Straus. Certes, mais notre présence, elle, où est-elle ? Dans quel espace-temps existons-nous lorsque nous rêvons – sommes-nous ici, ou tout à fait ailleurs ? L'être alité par la souffrance

---

1. Straus, Erwin, *Du sens des sens. Contribution à l'étude des fondements de la psychologie* (1935), Grenoble, Jérôme Millon, 1989, p. 326.

2. « Mon existence s'étend dans la zone du sommeil », *ibid.*, p. 327.

## Critique de l'habitabilité

connaît ce sentiment d'*estrangement* de l'espace que produisent ensemble douleur, fatigue et immobilité prolongée. L'espace par-là aliéné n'en reste pas moins habité, et cependant d'une façon différente, selon un mode à la fois désagréable et excitant : celui d'une pure *Umheimlichkeit*. Pris par la maladie qui nous occupe tout entier, on est alors bien poussé à s'abandonner aux lieux ; on n'a pas d'autre choix que de s'en remettre à eux, et leur faire confiance pour nous offrir, bon an mal an, l'hospitalité. Mais cette forme d'amitié parfois forcée avec des lieux inconnus et repoussants (quel corpus exemplaire à ce sujet que les hôpitaux du pays) se traduit finalement, et toujours, par une forme d'habitation. La communion avec l'espace a beau être symbolique, elle est également littérale en ce que c'est bien d'une mise en commun des enjeux respectifs qu'il est question. Dans l'entrelacs de demi-sommeils et dans les vertiges de l'en-dedans devenu abîme, le malade n'est certes pas tant tourné vers l'espace et l'ex-sistence que vers la conscience kinesthésique de son étendue corporelle. Habite-t-il, pour autant, moins ? Le processus d'habitation du souffrant peut bien ne laisser que peu de traces, il reste une puissante *inhabitation* des lieux (en ce sens théologique déjà souligné : habitation intérieure, habitation du soi par soi). Il faut imaginer la différence qu'il peut y avoir entre une pièce vide d'une part et une pièce hébergeant un malade souffrant, qu'il soit endormi ou même mort

## Habiter, l'abandon et l'amitié aux lieux

d'autre part : qui prétendrait qu'il s'agit là des mêmes climatiques habitationnelles ? De même que le sommeil ou la nuit, la mort n'est pas absence des lieux, mais présence d'un autre genre, présence insaisissable (ce que développent magistralement les textes lévinassiens<sup>1</sup>). Pour voir cela, il convient tout d'abord de noter avec le philosophe à quel point le « rien » de la nuit n'est jamais pur néant : « Lorsque les formes des choses sont dissoutes dans la nuit, l'obscurité de la nuit, qui n'est pas un objet ni la qualité d'un objet, envahit comme une présence. Dans la nuit où nous sommes rivés à elle, nous n'avons affaire à rien. Mais ce rien n'est pas celui d'un pur néant. Il n'y a plus *ceci* ni *cela* ; il n'y a pas "quelque chose". Mais cette universelle absence est, à son tour, une présence, une présence absolument inévitable. Elle n'est pas le pendant dialectique de l'absence et ce n'est pas par une pensée que nous la saisissons. Elle est immédiatement là<sup>2</sup>. »

Pour celui qui dort, le sommeil est donc *présence double* : présence d'une part à l'espace qui offre le cadre du sommeil, et présence d'autre part à autre chose qu'à ce qui est présent : le rêve. Voyons en quoi, symétriquement, le dormeur est d'une présence tout à fait absolue, inévitable, pour l'observateur – ne serait-ce que pour

---

1. Voir notamment : Lévinas, Emmanuel, *De l'existence à l'existant*, Paris, Vrin, 2013, p. 82.

2. *Ibid.*, p. 327.

## Critique de l'habitabilité

cette raison qu'il « fait présence ». Il se trouve face à nous, se tient même avec force dans cette posture et cette action du sommeil, et malgré son départ pour le rêve, reste ici. Il est là, et habite incontestablement le lieu – en tant que dormeur. Ainsi faut-il clarifier la thèse de Thierry Paquot selon laquelle l'habitant serait *celui-qui-est-présent-au-monde*<sup>1</sup> : être présent, ce n'est pas seulement « être attentif » (puisque nous habitons aussi en dormant), ni non plus uniquement « être là physiquement » (puisque nous habitons aussi, par *insistence*, ailleurs). Dans sa modalité d'habitation autre, le rêveur habite, plus que jamais. Comment le nier, lorsque, face à lui, nous nous sentons tenus – par exemple – de garder le silence ou préserver l'obscurité pour ne pas gêner le sommeil ? Celui qui est éveillé sent bien, au fond de lui, la puissante habitation du dormeur emplir l'espace de sa présence particulière. Emmanuel Lévinas sur le sujet, insiste : se coucher pour s'endormir n'est pas s'absenter du lieu. Bien au contraire, « se coucher, c'est précisément borner l'existence au lieu, à la position », parce que « le sommeil rétablit la relation avec le lieu comme base. En nous couchant, en nous blottissant dans un coin pour dormir, nous nous abandonnons à

---

1. Inlassablement, Thierry Paquot le répète : « être présent au monde et à autrui » serait une « autre manière de traduire le concept d'*habiter* ». On relève cette proposition, sur le seul ouvrage *Demeure terrestre, enquête vagabonde sur l'habiter* aux p. 20, 50, 121, 131, 154 et 162 ; mais aussi dans les ouvrages *Un philosophe en ville* p. 50 et dans *Habiter, le propre de l'humain*, p. 13 pour ne citer que ceux-là.

## Habiter, l'abandon et l'amitié aux lieux

un lieu – il devient notre refuge en tant que base<sup>1</sup>. » Demander « où habites-tu ? » c'est demander : « où est ton lit ? ». Et dire que l'on habite quelque part – même au sens le plus existentiel du terme –, ce n'est pas uniquement dire où on loge ni où l'on vit mais plus encore confier quel espace accueille notre sommeil. Philippe Madec l'a bien montré au travers de son essai *L'Architecture et la Paix* : nous sommes toujours attachés à notre lit, qu'il s'agisse de partir avec durant l'exode de 1940, de risquer le perdre dans les bombardements, ou de s'attacher à le protéger bien qu'il soit à même le trottoir. Les artefacts qui symbolisent cet espace où s'endormir (matelas, lit, etc.) sont des fondamentaux de l'habitation humaine, des objets par lesquels habiter les lieux. D'ailleurs, je peux passer quatorze heures par jour à Montpellier et ne revenir à Palavas-les-Flots que pour dormir, peu importe : je me considérerai toujours, avant tout, comme habitant à Palavas-les-Flots. À plusieurs égards, notre milieu habité est celui où se trouve notre lit, bien plus que celui où nous passons le plus de temps. Même pour celui qui passe sa vie à l'étranger, en voyage d'affaires, même quand le lit ne servirait qu'une fois par semaine, voire même quand ce ne serait pas un vrai lit, mais un simple matelas ou une couche sur le sol : en chaque cas, il semble que « chez-soi » désigne le là où s'allonger et s'endormir

---

1. Lévinas, Emmanuel, *De l'existence à l'existant*, op. cit., p. 83-102.

## Critique de l'habitabilité

en paix, en sécurité, en intimité et en repli (ou, ce qui revient au même, en ouverture totale sur soi, sur cet ailleurs fantasmagorique qui nous fait humains). Cela étant dit, il importe de préciser qu'il n'y a pourtant pas un mais des « chez-soi ». Et ce, d'autant plus que la question du chez-soi implique de surcroît autre chose que des demeures physiques, supposant des projections, des imaginaires, et des symbolicités. Comment expliquer alors que notre intimité semble toujours centrée sur le lit ? Et si ce n'était alors pas le « lit » comme objet qui était désigné, mais le sommeil comme acte ? Difficile d'imaginer le sommeil, ce « retrait du monde », comme un lieu d'habitation. Et pourtant ! Notre relation aux lieux est rarement aussi intense que quand nous y cherchons un recoin pour nous y reposer, un sous-espace assez accueillant pour nous endormir ; que lorsqu'ayant trouvé cet ami apaisant, nous pouvons finalement nous assoupir. Car chercher où s'endormir, c'est s'interroger : quel espace, quel lieu se révélera assez accueillant pour m'héberger dans cette fragilité extrême qu'est le sommeil ? Endormis, nous ne pouvons bien sûr être conscients du monde autour de nous, ou, en tout cas, pas de la même façon que lorsque nous sommes éveillés. Est-ce pour autant que « nous n'y prenons pas part » ? Rien n'est moins certain. En effet, « l'inconscient en tant que sommeil n'est pas une nouvelle vie qui se joue sous la vie : c'est une participation à la vie par la non-participation, par

## Habiter, l'abandon et l'amitié aux lieux

le fait élémentaire de se reposer<sup>1</sup> ». Dormir, c'est entrer en amitié avec le lieu, tant et si bien qu'il nous permet de nous reposer entièrement sur lui ; dans l'acte de dormir, l'habitant actualise la confiance qu'il accorde aux lieux amis et scelle leur prise de soin mutuelle : le lieu devient habitat, l'être devient habitant. « L'espace nocturne nous livre à l'être<sup>2</sup> », c'est un espace puissamment habité autant qu'un espace nous livrant à l'habitation. Et s'il est vrai que « nous souffrons par les rêves et nous guérissons par les rêves<sup>3</sup> », que « même quand je dors je frémis<sup>4</sup> », alors c'est bien d'habitation qu'il s'agit. Ainsi, écrit Sansot, « à la question assez embarrassante : “quelle est l'essence d'un lieu ?” il faudrait souvent substituer une autre question : “que peut-on en rêver ?” » ; de sorte que « pour distinguer sérieusement deux lieux réels, ne faut-il pas d'abord chercher ce qui les distingue imaginativement, se demander de quels prolongements oniriques ils sont capables<sup>5</sup> ? ». Dormir dans les couloirs d'un aéroport permet de faire l'expérience de ce que signifie « chercher un abri » pour quelques heures, et ouvre la réflexion en faisant sentir ce que kinesthésie, peur, énergie, intimité et habitation

---

1. *Ibid.*, p. 102.

2. *Ibid.*, p. 83.

3. Bachelard, Gaston, *L'Eau et les Rêves, essai sur l'imagination de la matière*, Paris, José Corti, 1942, p. 6.

4. Serres, Michel, *Habiter*, Paris, Le Pommier, 2011, p. 91.

5. Sansot, Pierre, *Poétique de la ville*, Paris, Klincksieck, 1973, p. 37-38.

## Critique de l'habitabilité

ont à se dire. Chercher le sommeil, c'est chercher le contact avec un lieu protecteur, une atmosphère hospitalière, c'est entrer en présence avec l'espace, pour pouvoir enfin s'y étendre temporairement. L'expérience raconte qu'au petit matin, après une première nuit passée dans un lieu jusque-là inconnu, nous nous sentons habiter un peu plus – et l'endroit nous semble déjà moins étranger qu'auparavant. Dans le risque encouru par le sommeil consommé, et le constat rassurant d'une nuit écoulée sans encombre, nous reconnaissons aux lieux la capacité de nous accompagner dans notre existence, nous nous percevons comme en harmonie avec eux, habitants de leur atmosphère habitée. On apprend par-là qu'habiter c'est prendre un risque en compagnie d'un lieu. Prendre le risque de s'endormir en compagnie d'un espace, d'un coin, d'une surface ombragée. Ce qu'expriment avec une belle force ces propos de Besse : « À la question : "Où habitez-vous ?" On me répond parfois : "J'habite là où je dors" [...] Je ne puis habiter dans le monde sans y trouver ce que j'appellerai ce genre de lieux de confiance. Ce sont des lieux où je peux me laisser être, dans une sorte de relâchement ou d'abandon à moi-même, au temps et au monde. Mais surtout, ce sont les lieux d'une expérience paradoxale : car dormir m'expose, me fragilise, m'ôte toute possibilité de résistance aux agressions extérieures éventuelles [...] Je ne peux trouver le sommeil si je ne fais pas confiance aux lieux où je me couche, et si je ne sens

## Habiter, l'abandon et l'amitié aux lieux

pas, simultanément, que les lieux m'accueillent, qu'ils m'acceptent.[...] je suis heureux, pour ma part, quand je peux trouver des lieux qui me manifestent suffisamment d'amitié pour me permettre de m'allonger auprès d'eux et dormir<sup>1</sup>. »

Parce que nous avons perçu la possibilité de faire confiance à cet espace, que nous avons pris le risque de cette confiance dans le sommeil, et que nous réussissons cet exercice, nous nous sentons habitants du lieu, en bonne amitié avec celui-ci. Ainsi habiter est entrer en amitié avec l'espace. Cette mise en sommeil de l'être constitue-t-elle alors une « mise en absence » ? Pas autant qu'elle n'est mise en présence d'un autre ordre. Consciente ou inconsciente, l'*habitation-inhabitation* est ce avec quoi nous vivons en permanence, là où vont nos rêves, le lieu dans lequel habite notre être. Dans l'habitation notre présence oscille entre des formes de présences au monde vécu, aux mondes fantasmés, aux lieux, aux autres, ou à soi. Noyé dans l'infini de l'espace nocturne<sup>2</sup>, le rêveur se représente le monde qui vient de s'éteindre, pour retourner y habiter, encore et

---

1. Besse, Jean-Marc, *Habiter, op. cit.*, p. 147-150.

2. « C'est aussi dans le repos de la nuit que le monde alors devient infini ; les étoiles du ciel entrent dans le creux du chez-moi. Proche et infini alors se rejoignent, donnant l'illusion véritable que l'habitation de l'homme est partie prenante du cosmos. Le fini du chez-moi est aussi ouvert à l'infini du monde, montrant par-là que le lieu où l'homme trouve sa demeure est en correspondance avec le temps de la finitude et l'espace de l'infinitude. » Salignon, Bernard, *Qu'est-ce qu'habiter ?*, *op. cit.*, p. 72.

## Critique de l'habitabilité

toujours. Dans les rêves se manifestent les représentations de notre rapport au monde, aux autres, aux lieux et à nous-mêmes, aux événements qui surviennent, les représentations de notre appréhension de l'existence et son déroulement : dans les rêves entre finalement en présence l'exact monde que nous habitons en tant que sujet. Finalement « imperturbée » par le réel et son imprévisibilité, ses surprises et les confrontations qu'il nous impose, notre habitation construit, à sa manière, l'être ensommeillé... Si l'homme habitant est toujours « là » et toujours « présent » quelque part, au sens où son corps est nécessairement situé géographiquement, il n'est pas pour autant toujours présent en tant qu'attentif aux autres, empathique, disponible et réceptif à son environnement. Et ces formes de « présences autres », réaffirmons-le, n'en constituent pas moins des mécanismes habitationnels puissants. Tout ailleurs nous transporte un peu avec lui, vers de nouveaux horizons ; le sommeil est ainsi un espace de reconstruction de l'*ipséité* du sujet, un espace de récupération existentielle, de stabilisation de la personne, consolidation de l'être. Shakespeare déjà le faisait dire à Macbeth : le sommeil lave le dur labeur, la mort de chaque jour de vie<sup>1</sup>. Par le sommeil, ou mieux : en lui,

---

1. « Le sommeil qui démêle les fils enchevêtrés du souci, Lui, le bain qui lave le dur labeur, la mort de chaque jour de vie, Baume des esprits blessés, seconde offrande de la grande Nature, Chef nourricier du festin de la vie... » Shakespeare, William, *Macbeth*, Acte II, Scène 2, in *Macbeth. Une tragédie*, trad. Ariane Mnouchkine, Paris, Théâtrales, 2014, p. 40.

## **Habiter, l'abandon et l'amitié aux lieux**

nous nous retrouvons autant que nous nous déplaçons vis-à-vis de nous-mêmes – bref, nous devenons. En cela, ce sommeil envisagé comme espace du devenir est un chemin habitationnel, un déplacement nous rapprochant paradoxalement de nous-mêmes.



# HABITER, FAIRE ET ÊTRE-FAIT

Nous habitons un lieu, un milieu quand notre manière  
d'être se forme à leur fréquentation.

Jean-François Lyotard, *Misère de la philosophie*

C'est en tout cela peut-être qu'il est finalement possible de penser encore une autre facette de l'idée d'habiter, ce fait qu'habiter est configurant pour l'individualité. En effet, si l'habitant est celui qui perturbe l'état originel des choses pour se les approprier, se les rendre adaptées, il est aussi celui qui fonde, littéralement et métaphoriquement, son habitat pour se constituer lui-même. Car, cela a été dit déjà, habiter est un processus de reconnaissance et de refondation perpétuelle de fondation d'un monde<sup>1</sup> : et habiter c'est, d'une certaine façon, briser le chaos de l'homogénéité extérieure, pour transformer la Terre en *œkoumène* – en

---

1. En effet, ainsi que l'écrit Eliade – à une époque où le concept « habiter » n'était pas encore devenu une obsession : « *Pour vivre dans le monde, il faut le fonder, et aucun monde ne peut naître dans le "chaos" de l'homogénéité et de la relativité de l'espace* » Eliade, Mircea, *Le Sacré et le Profane* (1957), Paris, Gallimard, 1965, p. 26.

## Critique de l'habitabilité

milieu habité. Perméable toutefois aux choses qu'il rencontre, l'être est aussi celui qui se forge à leur contact, se configure lui-même à la mesure de ces milieux en métamorphose qu'il habite ; ces éléments devenant dès lors, en retour, « conditions » de son humanité : ainsi l'existence humaine elle-même est une « existence conditionnée », qui « serait impossible sans les choses », autant que « les choses seraient une masse d'éléments disparates, un non-monde, si elles ne servaient à conditionner l'existence humaine<sup>1</sup> »...

Par sa forme et les fonctions qu'elle suppose, qu'elle propose, la ville influence et invite l'habitant en le guidant dans une direction plutôt qu'une autre. Dès lors, c'est dans la relation existentielle la plus profonde, la plus essentielle, de l'homme à son monde vécu qu'il faut lire cette relation habitant-architecture, la comprenant au filtre de la relation plus générale homme-monde. Et c'est finalement ce caractère nécessairement conditionné de l'existence et conditionnant de toute chose qui fonde la notion même d'habiter. Car s'il existe un lien indéfectible entre soi et chez soi, si le soi et le chez-soi interagissent, c'est que l'humain est ouvert aux milieux qu'il traverse : c'est parce que ces derniers le pénètrent et même le forment qu'une habitation est dicible. C'est dans ce sens que peuvent

---

1. Arendt, Hannah, *Condition de l'homme moderne*, Paris, Calmann-Levy, 1983, p. 44.

## Habiter, faire et être-fait

être entendues les deux propositions que *l'architecture fait monde* et que *l'architecture nous conditionne*, en ce sens peut-être aussi que l'une équivaut quasiment à l'autre. Jan Gehl l'écrit en toute simplicité : « les villes nous façonnent autant que nous les façonnons<sup>1</sup> ». Les dunes de sable sont individualisées par la vie du Bédouin qui s'y repère, autant que la mer est distinguée par la course du navigateur qui s'y dirige. Bien qu'aucun des deux n'ait d'impact physique sur ces environnements, ces deux milieux originellement uniformes, homogènes et désertiques, sont transformés (métaphoriquement surtout, et matériellement un peu) par l'habitation humaine et ses actions. Une pierre n'est plus une pierre, mais un indicateur, une ombre n'est plus une ombre, mais une boussole, un vent dominant n'est plus un vent dominant, mais une énergie vitale pour se déplacer. Repère rassurant, familier ou quotidien, surprenant ou nouveau, peu importe : chacune de ces choses constitue un signe qu'écoute le cœur de l'habitant. De fait, les immeubles modernistes sur lesquels ont pris l'habitude de s'attarder les critiques en manque d'objet d'étude ne forment pas l'uniformité industrielle que l'on voudrait. En ces bâtisses sont perçus par leurs habitants des éléments qui restent invisibles aux étrangers et aux visiteurs – a fortiori aux chercheurs. Ces myriades de détails sont

---

1. Gehl, Jan, *Pour des villes à échelle humaine*, Paris, Ecosociété, 2013, p. 20.

## Critique de l'habitabilité

le palimpseste accumulé des jours et des années, des structures sociales et des avis subjectifs de l'instant. Tandis que pour le chercheur et l'architecte, chaque balcon est absolument identique, pour l'habitant il est absolument singulier – pour la bonne raison qu'il appartient à une personne dont il connaît le nom et le visage, parfois l'histoire et l'intimité. Chaque fenêtre n'est pas simplement ornée de rideaux différents : elle est l'ouverture d'une famille sur le monde, et l'un des visages que prend cette famille pour le voisinage. C'est en ce sens que la mise en cosmos du monde n'est pas sa mise en confort ; et en ce sens encore que la ville, l'architecture ou l'objet ne sont pas à comprendre comme des entités différentes : chacun est un artefact par le moyen duquel l'être construit et se construit simultanément. Car « le "monde", résume Günther Anders, n'est pas la somme de toutes les choses : c'est bien plutôt le cadre au sein duquel toutes les choses, les expériences, les décisions et les attentes possibles prennent place et trouvent une orientation, donc un schéma<sup>1</sup> ». Le monde, cela même qu'il y a entre les êtres est tout ce qui arrive et qu'un entendement humain peut entrevoir et intégrer comme part conditionnante de son existence. C'est en ce sens que l'habitation ne renvoie jamais uniquement à la question de construire, faire, ou transformer physiquement

---

1. Anders, Günther, « Revoir et oublier » (1950-1951), in *Journaux de l'exil et du retour*, op. cit., p. 240.

## Habiter, faire et être-fait

l'état des choses. À l'individu au contraire incombe la nécessité de refaire perpétuellement le monde qu'il habite, de le réorganiser, le réordonner. Habiter est itératif ; jamais définitif. Ainsi l'habitant réinvestit systématiquement son foyer de charges avant tout affectives. Des lignes du passé qui subsistent ici et là, nous trouvons quelques éléments à partager, pour donner naissance à cette forme de *contemporanéité existentielle*<sup>1</sup> que nous cherchons en chaque instant. Tant et si bien que parfois, nous ne savons plus différencier ce qui est passé et ce qui a subsisté, ce qui s'est transformé en présent et en présence, ou ce qui resterait une poursuite surannée...

En quoi alors l'individu est-il transformé par cette internationalisation des façons de produire l'espace habité ? Vers quelle modalité d'être le nouvel état des choses nous emporte-t-il ? Telle est la question qu'il convient de poser à l'espace ; telle est peut-être l'interrogation critique qui doit façonner l'éthique du concepteur. Car David Harvey le rappelle, nous avons déjà été « refaçonnés plusieurs fois de fond en comble » par la ville et ses changements : « Au cours des cent dernières années, à cause du rythme effréné de l'urbanisation, à cause de l'échelle immense sur

---

1. Cf. Nancy, Jean-Luc, « Le temps partagé », in Revue *Traverses*, n° 1, Paris, Centre Georges Pompidou, Printemps 1992 ; Payot, Daniel, *Villes-refuges, témoignages et espacements*, La Tour d'Aigues, L'Aube, 1992.

## Critique de l'habitabilité

laquelle elle s'est développée, nous avons été refaçonnés plusieurs fois de fond en comble sans même savoir pourquoi, comment ni au nom de quoi. Cela a-t-il contribué au bien-être des hommes ? Cela a-t-il fait de nous des êtres meilleurs, ou au contraire, cela nous a-t-il laissés là, pantelants dans un monde d'anomie et d'aliénation, de colère et de frustration ? [...] le droit à la ville ne se réduit donc pas à un droit d'accès individuel aux ressources incarnées par la ville : c'est un droit à nous changer nous-mêmes [...] La liberté de nous faire et de nous refaire en façonnant nos villes est à mon sens l'un de nos droits humains les plus précieux, mais aussi les plus négligés<sup>1</sup>. » C'est en cela, peut-être, que pourraient être rêvées des formes d'éthique de l'habitation. Architecte, urbaniste, paysagiste, peu importe : le concepteur dessine donc les établissements qui nous façonnent en tant que ce que nous sommes. Ne doit-il pas, dès lors, réaliser ceux-ci à destination de ce conditionnement que des établissements bâtis constituent pour les individualités ? Plus simple à dire qu'à faire, hélas. Il faudrait pour cela, pouvoir déjà s'accorder sur ce qu'*habitabilité* signifie d'une part, et pouvoir préciser les termes de pareille morale d'autre part. Deux chantiers que tenteront d'ouvrir nos deux parties à venir.

---

1. Harvey, David, *Le Capitalisme contre le droit à la ville*, op. cit., p. 8-9.

## **DEUXIÈME PARTIE**

# **QUE SERAIT UNE « HABITABILITÉ » DES LIEUX ?**



Emmanuel Constant, *Océan Mer*, linogravure.

« “Habiter” est un verbe qui impressionne, qui dit plus qu’il ne contient, qui se prend pour une corne d’abondance, s’ouvre telle la boîte de Pandore, se charge de tous les désirs clandestins que le vaste monde adopte comme possibles. »

Thierry Paquot, *Demeure terrestre*

Notion polysémique complexe, omniprésente du point de vue de l’usage et pourtant objet de peu de réflexions poussées, l’habitation nous dépasse de tous côtés et demande de nombreuses précautions. Si j’ai tenu à préciser ici les nombreuses acceptions du terme, c’est pour faire valoir justement à quel point doit être prudent celui qui prétend manier l’idée. Cette prudence est-elle présente dans les écoles d’architecture où de nombreux studios de projet, domaines d’études et enseignements magistraux sont conduits, aujourd’hui, autour de ce thème ? Force est de constater qu’au contraire tout y reste (volontairement ?) flou. Le mot y apparaît bien souvent comme un simple faire-valoir,

## Critique de l'habitabilité

facilement employé parce qu'il a plus d'attrait que celui, usé, de « logement ». Et la « saveur fascinante » de l'idée d'habiter, alors ? Elle y a perdu ses bulles, son goût iodé et frais pour devenir matière molle et collante, nauséabonde colle sans âme. C'est bien triste, mais peu surprenant : l'injonction mystique de l'idée dans les discours et les écrits des acteurs de la fabrication urbaine n'a pas suffi à produire des espaces qui soient effectivement appropriés à une habitation saine, sensée, cohérente, respectueuse de l'être. C'est que pour penser l'habitabilité du réel, il faut au préalable s'entendre sur les axiomes, méthodes, objectifs, disciplines et références historiques au moyen desquels sont élaborés les critères d'évaluation du réel et son « habitabilité ». Or, c'est là que le bât blesse, la pensée de l'habitabilité n'ayant pas su jusqu'à aujourd'hui démontrer l'inhabitabilité de quoi que ce soit, n'ayant pas réussi à trouver le moindre objet en lequel il serait impossible d'habiter. Zygmunt Bauman rappelait récemment avec malice qu'on a tendance à « remarquer certains phénomènes et à s'y intéresser seulement après qu'ils ont disparu, qu'ils se sont effondrés, qu'ils ont pris une tournure étrange ou qu'ils nous ont fait défaut<sup>1</sup> ». S'intéresse-t-on tant à l'habitabilité des environnements parce qu'en dernière instance cette idée nous reste incertaine, voire incompréhensible ?

---

1. Bauman, Zygmunt, *Identité*, Paris, L'Herne, 2010, p. 27.

## Que serait une « habitabilité » des lieux ?

Parle-t-on tant d'habitation parce que précisément elle n'est plus si évidente ? Latent<sup>1</sup>, distrait ou inconscient, le trait habitational n'en trace pas moins au quotidien des lignes d'horizon, de fuite et de force existentielles pour l'être. Même en tant que symbole hyperréel, norme néo-libérale, simulacre libéral ou tautologie spectaculaire, l'habitation du monde forme et déforme nos vies et nos visions du monde, nos relations avec autrui et avec nous-mêmes. Même lorsqu'il est utilisé pour servir les intérêts de la machine hétéronomique à l'œuvre, le mot « habiter » dessine malgré nous la trame de nos vies. Que penser des usages et détournements dont il fait l'objet, sont-ils justifiés ? Pourquoi dit-on vouloir lutter pour nous contre l'inhabitable ? Qui a intérêt à parler de lutte contre l'inhabitable ? On ne retracera pas ici l'histoire des sciences et politiques de l'habitabilité. Quelques éléments seront cependant çà et là convoqués, et permettront je l'espère de faire apparaître quelques-unes des résonances culturelles et sociales des termes philosophiques ici manipulés : par exemple l'utilisation intéressée du terme « habiter » par la modernité architecturale du début du xx<sup>e</sup> siècle, ou encore la récupération contemporaine du terme par toute une école engagée dans la dénonciation des formes d'*inhabitabilité* du monde actuel.

---

1. Sur les rapports de l'habitation et de la latence, voir D'Arienzo, Roberto, Younès, Chris, Lapenna, Annarita et Rollot, Mathias (dir.), *Ressources urbaines latentes*, op. cit.

## Critique de l'habitabilité

Plus profondément, on pourra retrouver grâce au travail sobrement intitulé *Habitabilité*<sup>1</sup> d'Isabelle Daëron, quelques-uns des liens étroits à envisager entre histoire des utopies sociales et sciences de l'habitabilité. Avec elle, il conviendrait de s'attacher, des origines du terme *habitabilité* dans le *Vocabulaire des mots nouveaux* de Mercier (1801) jusqu'à aujourd'hui, à retracer son usage dans l'astronomie, la physiologie, la philosophie naturelle, la géographie, la fiction littéraire ou encore la médecine. Puis prendre, de la même façon, le temps d'envisager les relations entre habitat et habitacle (scaphandre, sous-marin, automobile, mais aussi serres et bulles géodésiques) et les questions de déconnexions au territoire visité, avant d'aborder la question hygiéniste des *xix<sup>e</sup>* et *xx<sup>e</sup>* siècles. Il faudrait signaler l'apparition historique de la notion d'habitabilité dans le journal *La Technique sanitaire et municipale* (il ne s'agit alors que d'un critère témoignant pour un bâtiment du « nombre des pièces, leurs dimensions, leurs dispositions, l'éclairage, l'aération des locaux, les commodités qu'ils présentent pour leur aménagement »). De même encore, on pourrait voir en quoi, au milieu du *xx<sup>e</sup>* siècle, l'hygiénisme s'étant tout à fait établi et le confort moderne entrant dans sa phase de développement illimité, les critères de l'habitabilité des espaces sont devenus progressivement plus

---

1. Daëron, Isabelle, *Habitabilité*, Paris, ENSCI, 2009.

## Que serait une « habitabilité » des lieux ?

ambiantiels (températures intérieures, hygrométrie, niveaux sonores, luminosité, etc.). Avant d'envisager enfin comment tout cela pourrait aujourd'hui être relu à la lumière des différentes normes écologiques en vigueur – dernières versions, peut-être, d'une forme d'application législative des résultats des sciences de l'habitabilité. À chaque fois, il conviendrait de vérifier la *capacité de différenciation* de l'idée « d'habitabilité » : sa faculté à dire ce qui serait plus habitable, ce qui le serait moins. Comment sans cela, prétendre analyser les détournements à l'œuvre, et la manière dont ils génèrent des paradigmes et discours politiques ? Polyphonie monotonale, les récents travaux de l'Atelier international du Grand Paris sont éloquents à ce sujet. Tout y semble prétexte à « habiter ». La juxtaposition de logements et de rails donne lieu à de gros titres *Habiter les voies ferrées*, la simple présence d'une autoroute débouche sur un *Habiter le périphérique*, des travaux classiques sur des typologies architecturales sont renommés *Nouvelles manières d'habiter*, les études sur les flux à l'ère de l'écologie sont appelées *Habitabilité des territoires* ou *Habiter durablement*, une pensée du territoire et des réseaux fera naître un *Habiter le Grand Paris du lointain...* Toute occasion est bonne pour afficher le label nouveau, comme s'il suffisait d'annoncer pour qu'advienne. À quelle *dramatique de l'oïkos* répond cette injonction permanente à « habiter » ? D'importantes finances publiques destinées

## Critique de l'habitabilité

à développer la recherche en architecture à l'échelle nationale ont certes pu favoriser le développement de cette idée au début des années 1990<sup>1</sup> – et l'on n'aurait pas tort de penser qu'une bonne part du succès de l'idée vient peut-être, très simplement, de la grande part de recherches menées sous financement par cette politique. Malgré toutefois la qualité de ces enquêtes anthropologiques et sociologiques, il convient de s'interroger sur le sens même de l'idée d'habitabilité. Au risque sinon de se retrouver dans l'impossibilité d'adopter le recul et l'objectivité nécessaires à toute enquête. Ou de cautionner, parfois sans s'en rendre compte, les politiques du logement que l'on prétend analyser « objectivement ».

---

1. Beger, Martine, « Préface », in Morel-Brochet, Annabelle et Ortar, Nathalie, *La Fabrique des modes d'habiter*, op. cit., p. 16.

## LA MYTHOLOGIE DU « FAIRE HABITER »

Dans la plupart des sociétés, être hébergé est un signe de dénuement : l'orphelin est recueilli, le pèlerin hébergé, le condamné emprisonné [...] La société industrielle est la seule qui s'efforce de faire de chaque citoyen un élément qu'il faut abriter et qui est donc dispensé du devoir de cette activité communautaire et sociale que j'appelle l'art d'habiter.

Ivan Illich, *L'Art d'habiter*

À la suite d'Ivan Illich<sup>1</sup> je voudrais montrer qu'il est impossible de mettre en situation d'habitation, impossible d'apprendre à habiter, et encore moins d'enseigner à habiter. Parce que l'habitation est singulière en tout point, en tout instant et en tout individu, qu'elle n'est ni visible ni explicitable, et reste souvent même

---

1. Je profite de cette référence aux travaux d'Illich pour souligner ma dette et mon respect immense envers ce penseur, et signaler une fois de plus le caractère précurseur et moralement fondamental de ses travaux d'une grande richesse. Sur le sujet qui nous occupe, la puissance de « L'art d'habiter » par exemple, discours prononcé en 1978 devant un parterre d'architectes, au sein d'une académie d'architecture, me semble constituer un des textes les plus engagé et pertinent à l'égard de la profession, ses paradoxes et limites.

## Critique de l'habitabilité

discrète, distraite, voire partiellement inconsciente, elle ne peut être soumise au filtre de l'hétéronomie sociale. Par *hétéronomie* tout d'abord, pensons avec Illich et Dupuy ce fait que pour toute valeur d'usage deux modes peuvent être distingués : l'un autonome, l'autre hétéronome. Ainsi « on peut apprendre en s'éveillant aux choses de la vie dans un milieu rempli de sens ; on peut aussi recevoir de l'éducation de la part d'un professeur payé pour cela. On peut se maintenir en bonne santé en menant une vie saine, hygiénique ; on peut aussi recevoir des soins de la part d'un thérapeute professionnel. [...] On peut rendre service à quelqu'un qui vous demande de l'aide ; on peut lui répondre : il y a des services pour cela<sup>1</sup>. » Les deux modes peuvent certes être choisis librement par l'individu dans une société qui les laisse tous deux possibles ; mais quelle différence cela fait-il de choisir l'un ou l'autre en termes de construction du soi comme individu éthique ? Je le crois, l'autonomie nous aide à « capaciter<sup>2</sup> » nos vies et à participer à la construction de milieux habités riches et stimulants. Et c'est surtout la seule façon que nous avons d'habiter. Impossible d'être mis en habitation de façon hétéronome par un professionnel du sujet.

---

1. Dupuy, Jean-Pierre, *Pour un catastrophisme éclairé. Quand l'impossible est certain*, Seuil, 2002, p. 25.

2. Cf. Guérant, Florian, Rollot, Mathias, *Du bon sens. En faire preuve, tout simplement*, Paris, Libre & Solidaire, 2016, p. 55-68.

## La mythologie du « faire habiter »

Quel besoin y'a-t-il à rappeler cela ? Il y a quelques années encore, on pouvait lire sur le site du Ministère de la Culture : « "Faire habiter les hommes" : c'est cette définition de l'architecture qui a servi de fil conducteur à Catherine Trautmann lors de l'ouverture des premiers *Rendez-vous de l'architecture*, qui se sont tenus à la Grande Halle de la Villette les 2 et 3 octobre derniers<sup>1</sup>. » Qu'une ministre de la culture et de la communication propose l'architecture comme un « faire habiter les hommes » ne démentira pas notre conviction que la confusion reste grande quant à la relation entre capacité des décideurs à créer le cadre de vie humain, et capacité des concepteurs à modeler la vie humaine elle-même<sup>2</sup>. Similairement, s'il est avant tout vital de ne considérer aucun *enseigner à habiter*, aucun *faire habiter*, ni aucun *rendre habitable*, c'est que les théories sur le sujet sont légions. Car ces dérives concernent non seulement le décideur politique d'aujourd'hui, mais aussi les penseurs les plus respectés d'hier. On retrouvera par exemple dans l'ouvrage très cité d'Edward T. Hall *La dimension cachée*

---

1. Trautmann, Catherine, « Faire habiter les hommes », 2 octobre 1997, Ministère de la culture et de la communication, Lettre n°16, 15 octobre 1997.

2. Dans ses éléments de méthode pour une investigation auprès des habitants, Florent Hérouard situait lui aussi sa démarche comme une réponse à ces a-priori trompeurs : « Ces face-à-face sont primordiaux à une époque où architectes, urbanistes et autres aménageurs pensent encore que leur savoir technique et théorique est un savoir "faire habiter" » Hérouard, Florent, « Habiter, être, bien-être : éléments de méthode pour une investigation auprès des habitants », Colloque *Peut-on prétendre à des espaces de qualité et de bien-être ?*, Angers – Septembre 2004 ; disponible en ligne à l'adresse : <http://geosan.pagesperso-orange.fr/actualites/comsensitive.pdf> (consulté le 20 février 2017).

## Critique de l'habitabilité

cette affirmation particulièrement étonnante qu'à l'instar « des Porto-Ricains ou des Blancs des Appalaches, la plupart des Noirs souffrent aussi d'une formation totalement inadéquate en ce qui concerne "l'habiter"<sup>1</sup> ». Passant outre la distinction généralisatrice ridicule entre « des Noirs » et « des Blancs » et leur culture propre, on peut s'interroger : de quel genre de formation est-il question en matière d'habitation ? C'est à refuser l'idée qu'il est possible de « faire apprendre » l'habitation – « d'éduquer » à une habitation exogène à l'individu, à son histoire propre et partagée – qu'il convient de s'attacher sans plus tarder. En effet, la maison nous apprend-elle, nous éduque-t-elle ? Ivan Illich le dit sans détour : l'art d'habiter « est beaucoup trop complexe pour être enseigné [...] c'est un art qui ne s'acquiert que progressivement. Chaque être devient un parleur vernaculaire et un constructeur vernaculaire en grandissant<sup>2</sup>. » En tout cela et avec Illich il s'agit donc pour moi de m'opposer à ceux qui défendent l'idée qu'on a « toujours besoin d'apprendre à habiter », qu'il est possible de « donner "l'habiter en poète"<sup>3</sup> », ou que « la poésie est le "faire habiter" originel<sup>4</sup> ». Nulle structure hétérono-

---

1. Hall, Edward T., *La Dimension cachée*, op. cit., p. 207.

2. Illich, Ivan, « L'art d'habiter », op. cit. ; dans les *Œuvres complètes tome II*, p. 756.

3. Martel, Philippe, « Théâtre – Architecture – Habiter », in Younès, Chris, Mangematin, Michel (dir.), *Donner l'habiter : Architecture - Œuvre d'Art - Existence*, op. cit., p. 132-134.

4. Heidegger, Martin, *Essais et Conférences*, op. cit., p. 242. Jean-Claude Pinson

## La mythologie du « faire habiter »

mique, fut-elle poétique, n'est en capacité de résoudre la tension contradictoire entre les termes associés dans l'expression « faire habiter ». L'habitation est autonome et toujours singulière, ou n'est pas. Si, pour reprendre une formule bien connue, nous « sommes existés » par d'autres existences que la nôtre, impossible pourtant d'être « mis en habitation » par autre chose que nous-mêmes (et c'est là encore qu'habiter et exister sont à distinguer). Impossible de « donner l'habiter<sup>1</sup> », autant qu'il est impossible de le recevoir. Parce que « l'habiter, comme la parole, ne s'apprend pas, si l'on entend par apprentissage une transmission soumise à des règles explicites. On apprend à habiter en habitant, comme on apprend à parler en parlant ; habiter est un habitus<sup>2</sup>. »

---

a beau spécifier, à la suite de sa référence à la pensée heideggerienne, que « ce pouvoir de "faire habiter" n'est pas à la portée de n'importe quelle poésie » (Pinson, Jean-Claude, *Habiter en poète : Essai sur la poésie contemporaine*, Paris, Champ Vallon, 1995, p. 68), je n'en démords pas : rien n'a le pouvoir de faire habiter.

1. De fait, la formulation « donner l'habiter » proposée par le colloque de 1990 est ambivalente et pourrait, à cet égard, porter à confusion. Mais Alain Petit le précise dès la première page de l'ouvrage : « l'habiter ne saurait être donné ». Car peut-on imaginer, en retour, *recevoir l'habitation* ? Il semble plus raisonnable d'affirmer que l'architecte (par exemple) est en mesure de donner à habiter, c'est-à-dire donner *ce qui pourra être habité*. Sa mission est dès lors à envisager dans les termes avec lesquels avec Chris Younès s'interroge : « comment, dans le monde contemporain, donner un lieu à habiter qui accueille et accompagne chacun dans la construction de son existence sans laisser l'individu en perdition, abandonné ? » Younès, Chris, « Phénoménologie et architecture des lieux de l'habiter », in Sauzet, Maurice, Younès, Chris et Larit, Christian, *Habiter l'architecture, entre transformation et création*, Paris, Massin, 2003, p. 138 (je souligne).

2. Petit, Alain, « L'habitude d'habiter, pour une archéologie de l'architecture », *Donner l'habiter : Architecture - Œuvre d'Art - Existence, op. cit.*, p. 5.

## Critique de l'habitabilité

C'est en ce sens qu'il ne peut être question, je le crois, d'inadéquation morale en terme d'habitation, à moins d'entrer dans un insupportable discours de comparaison, d'évaluation, voire de jugement des cultures elles-mêmes.

Je souhaite pour l'heure poursuivre l'examen de quelques-unes des raisons de réaffirmer l'indécence de ces *sciences de l'habitabilité* selon lesquelles « il appartient aux designers de rendre habitable<sup>1</sup> » le monde. Insoutenable est cette dépossession de l'autonomie habitante, de la liberté et de la spontanéité de l'individu à faire son monde. Insoutenable politiquement parlant, mais aussi philosophiquement : que serait en effet un monde habité par un être exclu de sa construction ? Habiter, cela a été souligné déjà, c'est avoir les moyens de faire et d'être fait par un monde... auquel il nous est possible de participer pleinement et librement<sup>2</sup> ! Certes, Heidegger semblait envisager cette possibilité d'une mise en habitation, lorsqu'il

---

1. Vial, Stéphane, *L'Être et L'Écran*, Paris, PUF, 2013.

2. Je pense ici à Günther Anders, qui comme le relève Christophe David, « a décrit tardivement ses premiers travaux comme l'exposé d'une "anthropologie négative" dont la liberté, précisait-il à l'époque, est la "catégorie fondamentale". De quelle liberté s'agissait-il ? Non pas du "libre arbitre" ou de "l'autonomie morale" mais d'une liberté ontologiquement antérieure et, au sens propre, acosmique. Cette liberté est celle dont dispose un homme sans monde de se choisir un monde puis de le construire » David, Christophe, « Günther Anders et la question de l'autonomie de la technique », in *Écologie & Politique*, Paris, Presses de Sciences Po, 2006/1, N°32, p. 180. Voir à ce sujet notamment Anders, Günther, *L'Homme sans monde*, Paris, Fario, 2015.

## La mythologie du « faire habiter »

proposait de penser que « le bâtir, ainsi entendu, est un “faire habiter” privilégié<sup>1</sup> », ou de façon similaire que : « bâtir est, dans son être, faire habiter<sup>2</sup> ». Toutefois, affirmons-le avec Thierry Paquot : « ni l’architecte ni l’urbaniste ne peuvent prétendre, malgré leur bonne volonté, *faire* habiter<sup>3</sup> » qui que ce soit. Au contraire, il me semble aujourd’hui que « faire habiter » doit être entendu de la même façon que « faire apprendre », en ce sens qu’on ne fait pas, littéralement, apprendre quelque chose à quelqu’un ; on peut, au mieux, le pousser à apprendre par lui-même, l’y inviter. De la même manière, nul ne peut être mis en situation d’habitation par un élément extérieur, fut-il artefact, rythmique communautaire ou toute autre climatique ; tout juste y est-on invité, dans le meilleur des cas – et ceci renvoie à la question d’hospitalité d’atmosphères déjà habitées. Comment d’ailleurs un lieu pourrait-il être hospitalier, si ce n’est parce que, d’une manière ou d’une autre, il est déjà habité avec force ? Certes, *on n’habite pas un lieu qui a déjà eu lieu*<sup>4</sup>. Mais, comme le souligne joliment Bernard Charbonneau, « des éléments fondamentaux un autre monde peut à

---

1. Heidegger, Martin, *Essais et Conférences*, op. cit., p. 190.

2. *Ibid.*, p. 191.

3. Paquot, Thierry, *Demeure terrestre, enquête vagabonde sur l’habiter*, op. cit., p. 162.

4. « Vous ne pouvez pas habiter, je dis bien habiter, en un lieu qui a déjà eu lieu », Maldiney, Henri, « Philosophie, art et existence », in Younès, Chris, *Henri Maldiney, philosophie, art et existence*, Paris, Cerf, 2007, p. 192.

## Critique de l'habitabilité

chaque instant renaître<sup>1</sup> ». Un autre monde, inconnu et impossible jusqu'à son apparition – et devenant dès son surgissement poétique incontournable et nécessaire, sans doute parce que d'ores et déjà configurateur d'existence.

Suite à ces raisonnements, il devient peut-être plus simple d'envisager ce qui rétrospectivement pourrait choquer dans la pensée des grands architectes et théoriciens modernes. En effet, l'une des caractéristiques de la modernité architecturale a été de confondre *vers une architecture (nouvelle)* et *vers une habitation (nouvelle)*. Le Corbusier<sup>2</sup> et Adolf Loos<sup>3</sup> pour ne citer qu'eux ont pensé et proclamé que le rôle de l'architecte est « d'apprendre à habiter ». Mais cela est-il même possible ? Difficile, à moins d'envisager comme ils l'ont fait l'architecture et le design comme de petits éléments d'une mission civilisatrice, éducatrice, de plus grande ampleur. Ce que rappellent Jean-Michel

---

1. Charbonneau, Bernard, *Le Jardin de Babylone*, Paris, L'encyclopédie des Nuisances, 2002, p. 54.

2. Ainsi l'idée de « logements transitoires » développée par Le Corbusier est-elle « très importante pour lui car il envisage de se servir de ces logis comme d'un outil pédagogique destiné à *apprendre à habiter*. [...] Il définit ces Unités d'habitation transitoires comme "une transition vers *une nouvelle conception de la notion de savoir habiter*" », Sbriglio, Jacques, *Le Corbusier, l'unité d'habitation de Marseille*, Marseille, Parenthèses, 1992, p. 26 (je souligne).

3. « Si nous voulons habiter à la campagne, nous devons nous mettre à l'école du paysan et voir comment il fait. Nous devons apprendre à habiter » Loos, Adolf, « Apprendre à habiter » (1921), in *Paroles dans le vide. Malgré tout*, Paris, Champ Libre, 1979.

## La mythologie du « faire habiter »

Léger et Benoîte Decup-Pannier : « Jusqu'à il n'y a pas si longtemps, "apprendre aux gens à habiter" était un mot d'ordre partagé par de nombreuses belles âmes, à commencer par les architectes les plus convaincus de la mission civilisatrice de l'architecture [...]. L'apprendre à habiter pouvant se décliner en une infinité de tâches ménagères à enseigner, on distingue mal le projet éducatif du mode d'emploi de la machine ou de la maison, de même que la frontière est introuvable entre l'apprentissage de l'hygiène et celui des bonnes manières<sup>1</sup>. » Historiquement parlant, le programme de cet apprentissage populaire de l'espace a bien sûr été tracé selon les principes et pré-supposés techniques et esthétiques de l'époque. Des principes conçus comme formes d'éducation populaire, des invitations strictes, par l'expertise et le pouvoir en place, à un renouvellement des mœurs. Le *Manuel de l'habitation*<sup>2</sup> corbuséen est éminemment clair à cet égard : son champ lexical injonctif (exigez, réclamez, enseignez, louez, ayez, etc.) va jusqu'à prescrire où se déshabiller, quoi mettre aux murs et même comment éduquer ses enfants. L'appel est franc et direct ; et il pourrait aujourd'hui être risible s'il n'était doublé d'un profond mépris pour ce non-sachant, pour l'être vernaculaire, celui

---

1. Léger, Jean-Michel et Décup-Pannier, Benoîte, « La famille et l'architecte : les coups de dés des concepteurs », *Espaces et Sociétés* 2/2005 (n°120-121), p. 15-44.

2. Cf. Le Corbusier, *Vers une architecture*, *op. cit.*

## Critique de l'habitabilité

qui n'a pour lui que « des yeux qui ne voient pas », celui dont il moque le rêve d'abritation qu'il nomme sympathiquement « hystérie sentimentale<sup>1</sup> ». Ainsi parlait Le Corbusier voulant « créer l'état d'esprit d'habiter » chez autrui. Le Corbusier, cet architecte qui défendait le purisme (en art), qui inventa un système de mesures basées sur les proportions idéales de l'homme idéal, qui aurait voulu raser Paris pour réaliser son Plan Voisin plus moderne, et qui encore récemment a défrayé la chronique par l'antisémitisme latent de ses propos : un modèle, sans doute, d'humanisme, plus accompli hélas dans la colonisation et l'imposition de règles égocentrées que dans le respect de la pluralité des humanités. L'idée même d'*habitabilité* a-t-elle quelque chose à voir, comme le postule Isabelle Daëron, avec « l'action de coloniser un territoire, un peuple, à celle d'imposer un pouvoir sur quelque chose qui lui est étranger<sup>2</sup> » ? C'est bien cette destruction, cette privation peut-être aussi – d'alternatives, de liberté, de compréhension, de maîtrise –, qui fait tout l'enjeu du débat. Car comment cautionner une culture de *l'habitabilité* qui semble n'être jamais que la reproduction d'un modèle culturel singulier, d'un mode de vie particulier, d'une individualité unique, et jamais le bienfaisant universel promis ? Entraînant

---

1. *Ibid.*, p. 8 et p. 196.

2. Daëron, Isabelle, *Habitabilité*, *op. cit.*, p. 25.

## La mythologie du « faire habiter »

systématiquement une destruction simultanée, la perturbation ne saurait être innocente<sup>1</sup>.

Bien malheureusement, cette vision de « l'architecte émancipateur du peuple ignorant » s'est poursuivie jusqu'à nos jours – et même par le biais de figures architecturales majeures. Je ne ferai pas ici que de deux exemples parmi tant d'autres à cet égard. L'architecte japonais Tadao Andô, tout d'abord, qui dès 1977, annonce mener dans son travail une « recherche de la signification de l'habiter pour l'individu<sup>2</sup> ». Qu'est-ce à dire pour lui ? L'architecte l'énonce très explicitement quelques années plus tard : c'est d'un *design* des modes de vie eux-mêmes dont il s'agit. Son architecture rigoureusement composée a pour objectif d'ordonner la vie elle-même. Il s'exprime en ces termes : « Je cherche donc à découvrir quels nouveaux modes de vie pourraient être développés en se conformant davantage à des règles strictes. De plus, j'estime que l'ordre est nécessaire pour donner de la dignité à la vie. L'établissement d'un certain ordre impose des contraintes, mais je crois qu'il peut faire ressortir des choses extraordinaires chez les

---

1. À propos métamorphoses sociétales, et pour une introduction à l'idée qu'un quelconque « progrès » sociétal puisse être affirmé, Cf. Rollot, Mathias, *L'Obsolescence, ouvrir l'impossible*, Genève, MétisPresses, 2016.

2. Andô, Tadao, « un concours de circonstances », (1977), in Nussaume, Yann, *Tadao Andô, pensées sur l'architecture et le paysage*, Paris, Arléa, 2014, p. 29.

## Critique de l'habitabilité

gens.<sup>1</sup> » Andô pense que son devoir d'architecte est « d'interroger l'attitude des êtres humains<sup>2</sup> ». Ainsi n'y a-t-il rien d'étonnant à constater que l'architecte se targue de contrôler jusqu'à la décoration des maisons qu'il dessine, dans une optique d'influence sur les esprits et les corps des habitants. Philosophiquement parlant, disons qu'il vise à transformer l'esthétique pour mieux orienter l'éthique. Si ainsi on savait Andô radical dans ses dessins, on le voit ici apparaître comme une figure d'architecture tout aussi radicale dans ses desseins. Contrôler l'habitation : le caractère totalitaire est assumé, dans la forme comme dans le fond. Un dénigrement du vernaculaire qui se niche en cet abus de pouvoir. Comment en effet vouloir faire changer les autres, sans, du même ton, les considérer comme des imbéciles et des inconscients, incapables de s'améliorer par eux-mêmes ? À plusieurs égards, il semble qu'Andô veuille déposséder de cette capacité d'habiter qui l'intéresse. De la sorte, c'est d'une véritable guerre culturelle entre éthiques expertes et non-expertes dont il est question, l'un cherchant systématiquement à apparaître plus compétent et plus valeureux. Ainsi, chez Andô, sans surprise, lira-t-on à cet égard : « Bien sûr, l'attitude de l'habitant constitue

---

1. Andô, Tadao, « La dimension émotionnelle dans les espaces architecturaux de Tadao Andô » (1980), *ibid.*, p. 46.

2. Andô, Tadao, « Tadao Andô dialogue avec Yann Nussaume » (1999), *ibid.*, p. 190 (traduction modifiée).

## La mythologie du « faire habiter »

un facteur important. Rendra-t-il la maison habitable ? La rendra-t-il vivante ? Ce sont là des questions qui ne peuvent en aucun cas être laissées en suspens<sup>1</sup>. » Voilà pour ce qu'il est de la recherche sur « la signification de l'habiter pour l'individu » : un vaste dénigrement de ladite capacité habitante...

Même constat, ensuite, pour l'Espagnol Alberto Campo Baeza, autre figure célèbre de l'architecture contemporaine, dont les propos, plus choquants encore, se passent de commentaires : « Comment expliquer aux gens sans les heurter que, dans la grande majorité des cas, leurs maisons sont une horreur, qu'elles ressemblent à des musées de toutes les horreurs, à d'affreux mausolées faits pour entermer l'inavouable<sup>2</sup> ? » Pour cet architecte adulé, c'est sans honte qu'il est question d'affirmer que les usagers devraient penser à « l'utilisation correcte<sup>3</sup> » des espaces qu'il construit. Comme si, une fois de plus, il était question d'une bonne manière d'envisager les lieux – celle que détiendrait l'architecte et qu'il voudrait essayer de faire voir au bas peuple –, face à une mauvaise manière d'habiter – qu'il serait question de

---

1. Andô, Tadao, « De la maison en bande Sumiyoshi à la maison de ville de Kujô » (1983), *ibid.*, p. 76.

2. Campo Baeza, Alberto, *La Idea construida, penser l'architecture*, Montpellier, Éditions de l'Espérou, 2010, p. 118.

3. *Ibid.*, p. 121.

## Critique de l'habitabilité

bannir, par la bonne architecture, de la culture civilisée. Le propos en serait moins dangereux s'il n'était pas prononcé par des architectes célèbres par toute la profession ; et il en serait presque amusant de ridicule s'il n'était pas partagé par un grand nombre de praticiens contemporains.

## L'HABITABLE MALGRÉ TOUT

Penser l'habiter, c'est penser l'idéologie morale et philosophique qu'elle génère.

André-Frédéric Hoyaux

Enquêtons donc sur la possibilité, première et fondamentale, qu'un « hors l'habitation » soit possible ; qu'un contraire puisse être envisagé à la notion d'habiter. Comment parler même, sans cela, d'habitabilité ? Tout comme il n'y aurait aucun combat à mener s'il pouvait s'avérer que nous habitons « de toute façon et quoi qu'il arrive », c'est la notion même d'habitation, d'habiter qui perdrait son sens s'il n'y avait quelque part, d'une façon ou d'une autre, quelque chose qui s'oppose à elle, une forme de « détissage du monde », un *im-monde* qui s'y opposerait. Nécessairement, écrit ainsi Augustin Berque, « l'habiter se définit dans son rapport à ce qui le nie<sup>1</sup> ». Je relève à ce sujet qu'historiquement, nombreux sont les penseurs qui, à la suite

---

1. Berque, Augustin, *Être humains sur la Terre*, op. cit., p. 54.

## Critique de l'habitabilité

d'Heidegger, ont fait état d'une forme ou d'une autre de crise de l'habitation. Hélas, l'étude de l'état de cet art-là est éloquente : la littérature scientifique ayant employé jusqu'ici le terme d'inhabitable au sens du « non-habitable » n'a que trop rarement mentionné, concrètement, ce qu'elle dénonçait par là. Elle est restée imprécise, « suggestive », voire floue, de sorte qu'il nous est difficile de trouver en ses lignes des possibilités concrètes de lutte contre un insupportable clairement défini. Car, c'est entendu, des situations semblent mettre en difficulté les processus habitacionnels. Mais quelles sont-elles précisément, que seraient ces espaces que nous ne sommes pas à même d'habiter ? Qu'est-ce qui en leur sein qui nous dépossède de la possibilité d'y habiter, quelle est cette caractéristique qui nous les rend inaccessibles, quelles en sont les raisons pratiques, matérielles ? Est-il question de l'accélération qu'analyse Rosa, de l'instabilité que notent Bauman ou Blanchot, de l'absence, de la désertification et l'enlaidissement du monde que dénonce Dollé, du déchirement de Ghitti, de la bourgeoisie qui insupporte Lefebvre, de la laideur que décrit Perec<sup>1</sup> ?

---

1. Rosa, Hartmut, Entretien, *Le Monde magazine*, 28 aout 2010, in Rosa, Hartmut, *L'Accélération*, Paris, La Découverte, 2013, p. 381 ; Blanchot, Maurice, cité par Goetz, Benoît, *La Dislocation*, Paris, Passion, 2001, p. 78-79 ; Dollé, Jean-Paul, *L'Inhabitable capital : crise mondiale et expropriation*, Paris, Lignes, 2010, p. 101 ; Dollé, Jean-Paul, « Haine de la pensée, haine des villes », in Younès, Chris (dir.), *Maison mégapole, op. cit.*, p. 65 ; Ghitti, Jean-Marc, « L'habitation déchirée », in Younès, Chris (dir.), *Ville contre-nature. Philosophie et architecture*, Paris, La Découverte, 1999, p. 137-138 ; Henri Lefebvre in Ansay, Pierre, Schoonbrodt, René (dir.), *Penser la ville, choix de textes philosophiques*, Archives

## L'habitable malgré tout

La liste est déjà longue de toutes ces affirmations faisant état d'une crise à œuvre : l'homme semble aujourd'hui confronté à des situations d'habitation incomplètes ou insatisfaisantes. Évidence ? Rien pourtant ne semble véritablement se préciser pour l'architecte qui voudrait modestement contribuer à une meilleure habitabilité du monde. Quel paramètre faudrait-il modifier pour aider à contrecarrer ces habitations en difficulté ? Est-ce une question de matière, de forme, de symbolique du bâti ? À vrai dire, les modèles et les théories des spécialistes semblent parfois contredire le sens commun et l'expérience de la *doxa* sur le sujet. À titre d'exemple, et pour ne citer que ce cas, relevons que « l'inhabitable », pour Le Corbusier, c'est le Paris « composite, congestionné, inextricable<sup>1</sup> » de Louis XIV ; tandis que pour beaucoup de nos concitoyens actuels, *l'inhabitable* renverrait plutôt aux banlieues modernes, leur rationalisme froid et sec, leur répétitivité à donner le vertige, leur espacement distant, flottant et incertain : bref, à un ensemble de critères renvoyant plutôt à ce que proposait ledit architecte. Dit en synthèse, l'ensemble du non-habitable et du non-habité que l'on regroupe un

---

D'Architectures Modernes, 1998, p. 478 ; Perec, Georges, *Espèces d'espaces*, Paris, Galilée, 1974, p. 176.

1. « *Unité de détails et grands tracés d'ensemble*, voilà ce que, au siècle de Louis XIV dans le Paris composite, congestionné, inextricable, inhabitable, réclamait un abbé très intelligent, Laugier », Le Corbusier, *Vers une architecture*, Paris, Crès et Cie, 1923.

## Critique de l'habitabilité

peu rapidement sous le terme « d'inhabitable » reste donc incertain ; et les positions des experts sur le sujet floues. Et pour cause : comment mesurer ces phénomènes invisibles, ces environnements prétendument incapables d'accorder demeure ? N'avons-nous pas, toujours, des maisons où nous retrouver, des lits où dormir, des familles et des amis à qui nous confier, des corps où nous tenir, des temps où nous aimer, des imaginaires et récits où nous enfuir, des intimités où nous ressourcer ? Ce qui, en termes de spatialité et de quotidienneté vécues, pourrait nous être du « non-habitable » reste indiscernable, imprécisable.

Que penser alors des barres modernistes qui ont fleuri durant toute la deuxième moitié du xx<sup>e</sup> siècle dans nos villes nouvelles, de ces élans architecturaux à la fois trop ambitieux et oublieux, que l'on a déjà tant critiqués : « habitables ou inhabitables » ? C'est une évidence : ces immeubles, que nous trouvons si laids et que nous tentons de faire sauter un à un à la dynamite, sont des territoires puissamment habités. En témoigne, s'il en fallait une preuve, la réaction émue, la révolte ou le désespoir des habitants lorsque finalement s'écroulent les amas de béton armés. Ainsi de la célèbre retransmission en direct de la démolition de l'immeuble Debussy, à La Courneuve, en 1986 :

« – C'est quelque chose qui s'en va de moi, quoi.  
(*Une jeune femme interviewée.*)

## L'habitable malgré tout

– Vous auriez préféré la garder ?

– Ben ouais, quand même, j'ai passé dedans toute ma jeunesse là d'dans... (*Une deuxième femme, plus âgée.*)

– Alors, vous regrettez la barre Debussy ?

– Je la regrette, d'ailleurs, j'ai pleuré quand... c'est tombé, quoi...<sup>1</sup> »

Même la laideur des barres « HLM » dites « inhabitables » est donc habitée, chargée des souvenirs et des existences de ceux qui y ont vécu<sup>2</sup>. On nous dira que, certes, il vaut mieux habiter dans ces monstres de béton que de ne pas avoir de logement du tout ; on convoquera le sacro-saint « droit au logement » qui fit tant réagir Ivan Illich. Mais les sans-abris eux-mêmes, habitent comme ils peuvent, malgré tout. L'écrivaine Mona Chollet témoigne à cet égard de la manière dont, à percevoir l'intimité de ceux qui dorment dans la rue, nous apparaît la situation déplacée

---

1. Journal télévisé du 18 février 1986, archives de l'INA. Voir aussi à ce sujet l'article « Trois grandes tours... et puis s'en vont », offrant lui aussi à penser que les délogés sont « habités par leur tour » et retranscrivant leur désespoir à la tombée de celle-ci. Bernadet, Denis, « Trois grandes tours... et puis s'en vont », *Habiter autrement*, revue *Le Mook*, Paris, Autrement, 2009, p. 116-121.

2. À leur sujet, attirer l'attention sur la *charge habitationnelle* des lieux, c'est amener à considérer chaque habitat comme une œuvre irremplaçable, ce que démontrent toutes les enquêtes étudiant l'affect à l'œuvre dans les rapports entre les « HLM » et leurs habitants; et travailler peut-être à une forme d'« onto-topologie » (pour reprendre sa formule à Sloterdijk) située dans le réel, et capable de formulations critiques à son égard. Cf. Sloterdijk, Peter, *Bulles, Sphères 1*, Paris, Fayard, 2002, p. 362.

## Critique de l'habitabilité

d'être témoins d'une intimité de l'ordre de celle d'une chambre : « Il *manque quelque chose* ici : une frontière, une limite. Quelque chose qui les protégerait du regard des passants, du froid et des intempéries, des agressions involontaires ou délibérées, des vols, de la saleté du bitume, du vrombissement des voitures, du vacarme du boulevard tout proche. Cette scène est *déplacée*, au sens premier du terme : elle appartient à la sécurité d'une chambre. Mes yeux n'auraient jamais dû se poser sur elle<sup>1</sup>. » En cela, ce n'est pas que le sans-abri est dénué d'intimité, mais plutôt qu'il manque un ensemble de seuils et de limites entre cette dernière et le monde extérieur. C'est de la sorte que les sans-abris ne sont pas dénués d'habitation, et qu'ils s'approprient malgré tout, les espaces, si difficiles, voire invivables qu'ils soient. Ils y fondent eux aussi leurs habitudes, y inscrivent leurs traces, leurs marques et leurs souvenirs, s'y installent dans l'instant et dans la durée de l'existence humaine, dans le partage et la solidarité bien souvent. Ils y installent leur vie et leur existence dans un rapport extrêmement fort à l'espace, ses temporalités et ses aspérités, ses secrets, ses passages et matières. Ils s'installent dans la rue ou le métro invivables, et transforment ceux-ci en véritables *omphali* temporaires, capables d'accueillir leurs *insistences* intimes. Philippe Madec évoque dans *L'Architecture*

---

1. Chollet, Mona, *Chez soi, une odyssée de l'espace domestique*, Paris, La Découverte, 2015, p. 63.

## L'habitable malgré tout

*et la Paix*<sup>1</sup> ce lieu de la rue, que l'on dirait misérable, et dans lequel pourtant, « plusieurs hommes de nulle part habitaient<sup>2</sup> ». Il remarque ce « coin où se blottir, et où habiter avec intensité », note combien cela nécessite d'y « être son propre coin ». Le sans-abri lui aussi habite ; et la rue elle-même, qui est pourtant tout sauf un logement, est bien habitée au sens fort du terme : c'est également la conclusion à laquelle arrive Hugues Baudry, qui écrit lui aussi ce fait que les SDF « ne cessent pourtant d'habiter. Parcourant les villes de long en large ils parcourent l'étendue de leur *ækou-mène* en choisissant stratégiquement les pôles qui leur assurent la subsistance via la mendicité, et font tantôt d'une cage d'immeuble, tantôt d'un bout de trottoir le centre momentané de leur habitat résidence<sup>3</sup>. » Tout cela constitue alors un tableau que nous ne pouvons considérer d'un regard romantique. L'indécence, le caractère inacceptable de la difficulté de ces conditions de vie doit avant tout porter à notre conscience cet état de fait et stimuler nos énergies combatives pour lutter contre ce phénomène. Mais pourquoi chercher à rendre leur dignité aux SDF en voulant leur retirer ce fait incontestable qu'eux aussi habitent ? Le

---

1. Madec, Philippe, *L'Architecture et la Paix*, op. cit., 2012.

2. *Ibid.*, p. 58.

3. Baudry, Hugues, *Approche des conditions fondamentales de l'habitabilité des espaces. Pour une contribution à la géographie comme science de l'habiter*, thèse de doctorat en géographie, sous la direction de Michel Lussault, soutenue à l'université François Rabelais de Tours le 6 juillet 2007, p. 116.

## Critique de l'habitabilité

sociologue et ethnologue Marc Hatzfeld a longuement enquêté sur l'art d'habiter des sans-abris<sup>1</sup>. Et déclare-lui aussi sans détour à quel point les SDF habitent à leur façon : « Les SDF habitent à leur façon singulière. [...] Tout cela est habiter, tout cela produit de l'habitat, c'est une façon intense d'habiter, une façon d'habiter autrement le monde et l'époque. Cette façon d'habiter ne repose pas sur la légitimité de la propriété privée, la recherche d'une considération par ses proches, la peur des bêtes, du froid et des voleurs ou le souci d'exposer ses toutes récentes œuvres d'art. C'est l'art d'habiter des sauvages et des demi-fous : toujours aux aguets, toujours en chasse, en décalage affirmé avec la frénétique quête de sécurité qui justifie assistances sociales pesantes et lâchetés politiques<sup>2</sup>. »

Ainsi les sans-abris habitent-ils malgré tout. On dira peut-être qu'il leur reste l'important : la liberté. Même ceux pourtant à qui cette liberté a été retirée, et qui doivent croupir dans ces prisons miteuses et bondées que nous n'avons plus les moyens d'entretenir décemment, même eux habitent. Ce questionnement avait déjà été soulevé par les historiens Marc Renneville et Audrey Higelin : « Le détenu habite-t-il alors sa cellule, avec les mécanismes d'enracinement que

---

1. Cf. Hatzfeld, Marc, *Les Dézingués, parcours de SDF*, Paris, Autrement, 2006.

2. Hatzfeld, Marc, « L'art d'habiter nulle part », in *Habiter autrement*, revue Le Mook, Paris, Autrement, 2009.

## L'habitable malgré tout

cela implique<sup>1</sup> ? » Et si la réponse des chercheurs est plurielle et complexe, qu'elle place évidemment au premier plan les impossibilités et mises en difficulté générées par la prison face aux besoins de sociabilisation et de solitude, d'émancipation et de liberté, de construction et d'autonomie de l'individu, leur analyse invite à penser la prison comme habitation malgré tout. Basant leurs analyses sur la bande dessinée *L'Évasion* du dessinateur Berthet One, ancien détenu de la maison d'arrêt de Nanterre, du Bois-d'Arcy, de Fleury-Mérogis, et du centre de détention de Val-de-Reuil, les historiens considèrent en conclusion que « le personnage principal, avatar de l'auteur, *habite véritablement la prison, et entretient un rapport construit avec cet espace contraint multipliant les privations sensorielles*<sup>2</sup> ». Parce qu'en prison, malgré tout, on s'approprie des espaces – au sens philosophique du moins où *s'approprier un espace* signifie *devenir autre au contact de*<sup>3</sup>. Si se nouent des liens, se créent des habitudes, se forment et se reforment des individualités et des spatialités au sein de rythmiques

---

1. Renneville, Marc, Higelin, Audrey, « Habiter la prison : la question de l'espace carcéral dans l'œuvre de Berthet One, ancien détenu devenu dessinateur », in *Criminocorpus, carnet de l'histoire de la justice, des crimes et des peines*, 2012.

2. *Ibid.*

3. Je reprends ici l'argument de Thierry Paquot : « "s'approprier un espace", pour la philosophie, contrairement à la sociologie, ne signifie pas en prendre possession, mais *devenir autre* à son contact » ; Cf. Paquot, Thierry, *Demeure terrestre, enquête vagabonde sur l'habiter*, op. cit., p. 162.

## Critique de l'habitabilité

quotidiennes, hebdomadaires, mensuelles, annuelles, alors il serait indigne de priver (moralement, intellectuellement) les prisonniers du droit même d'habiter leurs geôles. L'aumônier national des prisons Brice Deymié rappelle que la cellule de prison est certes « un lieu que l'on n'a pas choisi d'habiter et que l'on ne peut pas quitter », mais qu'elle reste « un lieu d'habitation<sup>1</sup> ». Et si la prison est par définition l'espace de la privation de liberté, cela n'empêche pas que des formes de fierté émergent de l'appropriation de ces lieux par leurs occupants<sup>2</sup>. La récente Jungle de Calais est un exemple éloquent à cet égard : comment nier qu'y ont habité, et non simplement survécu, plus de 20 000 personnes pendant plusieurs mois ? Le groupe PEROU – *Pôle d'exploration des ressources urbaines* – est un fin connaisseur du sujet, pour avoir étudié le camp pendant presque toute sa durée. Voilà ce que le Pôle écrivait récemment à ce sujet (je souligne) : « Considérant que la Jungle de Calais fut habitée par plus de 20 000 exilés, non pas errants, mais héros, rescapés de l'inimaginable, armés d'un espoir

---

1. Deymie, Brice, « Prison : comment habiter un espace contraint », in *Un lieu où (s')habiter*, Proteste, n°139, septembre 2014.

2. « Certains détenus vont cependant personnaliser leur cellule et vont rivaliser d'ingéniosité pour rendre l'espace à leur mesure. Ils ramènent parfois des objets des ateliers, construisent des bibliothèques pour ceux qui ont beaucoup de livres, aménagent une sorte de cuisine pour les amateurs de bons plats, décorent les murs... Et chaque fois ils nous montrent leur cellule avec une certaine fierté, elle est différente de celle d'à côté. C'est par la singularité de leur lieu qu'ils essayent de s'affranchir de l'univers carcéral », *ibid.*

## L'habitable malgré tout

infini. Considérant qu'ici même ont effectivement vécu, et non survécu à peine, des rêveurs colossaux, des marcheurs obstinés, des pionniers inépuisables que nos dispositifs de contrôle, procédures carcérales, containers invivables se sont acharnés à casser afin que n'en résulte qu'une humanité-rebut à gérer, décompter, placer, déplacer. Considérant qu'à bonne distance du centre historique de Calais, *l'on a habité*, cuisiné, dansé, fait l'amour, fait de la politique, parlé plus de vingt langues, chanté l'espoir et la peine, ri et pleuré, lu et écrit, contredit ainsi avec éclat les récits accablants dont indignés comme exaspérés n'ont cessé de s'enivrer, assoiffés des images du désastre, bourrés de plaintes, écœurés par ce tout ce qui en dissidence pouvait s'inventer, se créer, s'affirmer<sup>1</sup>. »

---

1. « Considérant Calais, et tout autour », PEROU, Arrêté N°2017-01 du 1<sup>er</sup> janvier 2017.



## L'INVIVABLE, L'INHABITABLE

L'acte d'habiter est fondateur et seul détermine ce que sera une habitation – mais il y a bien des façons d'habiter. [...] Le recoin dans lequel se blottit un misérable est en ce sens une maison, tout comme un fossé ou une anfractuosité naturelle – il y a des maisons sans toit ni à la craie, de cailloux ou de brindilles pour qu'il y ait maison. La simple distinction du dedans et du dehors est déterminante.

Jean-Louis Chrétien, *L'Espace intérieur*

Que peut alors signifier « non-habitable », si même les sans-abris habitent, si même en prison on habite, si même les camps de réfugiés sont habités ? On nous répondra certainement qu'ici et là, l'insalubrité du logement social est à son comble, et qu'il nous faut dénoncer malgré tout « l'inhabitabilité » de tels états. C'est qu'alors c'est presque d'invivabilité qu'il s'agit. Quand l'installation électrique est si mal en point qu'elle en devient dangereuse, quand le plomb contenu dans les tuyaux ou la peinture rend les enfants

## Critique de l'habitabilité

sujets au saturnisme, quand l'amiante omniprésent est cancérigène, ou que le manque d'isolation, de lumière naturelle, d'air sain ou simplement de place rendent l'espace invivable, alors on voudrait se battre contre cet état de fait révoltant, décrier pareilles conditions de vie. Et dès lors, dire « l'inhabitabilité » de celui-ci. Quoi de plus naturel, puisqu'en effet, habiter étant aussi « se loger » et « vivre ». Quand l'invivabilité augmente de telle sorte que le logement n'en est presque plus un, alors diminue d'une certaine manière la capacité du logement à être une « habitation ». Parce que toutefois, nous l'avons vu, habiter est aussi *existentiel* et *insistentiel*, *conditionnant* et *centralisant*, alors en un certain sens, l'invivable lui-même est habité. Ces habitations insalubres sont des chez-soi dans lesquelles se forment des souvenirs, au sein desquels se rencontrent des vies, se partagent des moments, se perpétuent des héritages.

On voit à nouveau ici combien tout dépend de ce que l'on entend par « habiter ». Suivant certaines acceptions, *l'inhabitabilité des lieux n'induit pas que celui-ci ne soit pas habité malgré tout*. Cas d'étude pouvant alimenter ce constat étrange, le camp de concentration lui-même. Figure d'inhabitabilité s'il en est, et pourtant habité si l'on en croit les conclusions des travaux d'André-Frédéric Hoyaux s'interrogeant : « Pouvait-on habiter un camp de concentration sous le

## L'invivable, l'inhabitable

nazisme<sup>1</sup> ? » À travers cette question dérangeante, les travaux du géographe cherchent à saisir « comment ces femmes et ces hommes ont réussi à Être au-delà même du non-sens totalitaire, c'est-à-dire à Habiter au-delà de la violence qui régit la destruction volontaire de la relation au monde<sup>2</sup> ». Par-delà les tentatives multiples du totalitarisme nazi pour éradiquer les personnes et les communautés, les horizons physiques et métaphoriques et les possibles politiques et existentiels qui vont avec, ont survécu ceux qui ont su habiter malgré tout, en préservant en eux un hors là salvateur dans ces territoires inhumains. Ceux qui, chacun à sa façon, ont réussi à garder en eux et donc à faire exister, « un monde auquel se relier, auprès duquel espérer<sup>3</sup> ». Ont habité encore et malgré tout ceux qui ont su se recroqueviller dans une *insistence* salvatrice, au sein d'un milieu intérieur capable de rester extérieur à l'horreur environnante. C'est ainsi, propose André-Frédéric Hoyaux, que les détenus des camps de concentration n'ont survécu, n'ont gardé espoir qu'en *in-habitant* : en habitant en dernier recours en eux. En envisageant de la sorte l'inhabitation comme habitation intérieure, on aboutit à cette proposition

---

1. Hoyaux, André-Frédéric, « Pouvait-on habiter un camp de concentration sous le nazisme ? », Travaux de l'institut de géographie de Reims, 2006, p. 29-30, p. 123-136. Disponible en ligne à l'adresse : <https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-00331404/document>. Consulté le 13 février 2017.

2. *Ibid.*, p. 123.

3. *Ibid.*, p. 133.

## Critique de l'habitabilité

étrange : le camp de concentration était inhabitable, c'est-à-dire qu'en lui, on a pu *in-habiter*, habiter malgré tout, en soi, en se projetant ailleurs. De cette manière précisément nous habitons notre logement, mais aussi notre ville, notre pays, notre planète<sup>1</sup> –, et ce, même si nous n'en avons jamais fait le tour...

Dernier cas d'étude (et pour en finir), les espaces d'isolement des hôpitaux psychiatriques pourraient eux aussi être considérés comme d'autres parfaites figures d'espaces inhabitables. Le sentiment d'enfermement et de déconnexion produit par ces espaces est extrême. Sans accroches ni traces, sans reliefs aucun, ces pièces blanches où le temps ne passe plus, où aucun bruit ni mouvement ne survient, et où l'on ne pénètre que dépourvu de tout habit et de tout objet. Seul dans un espace qui n'est plus que pure géométrie mathématique. Le moment pourrait être créateur dans le cadre d'une expérience artistique – mais en l'état, ces espaces dépersonnalisant à la limite de l'inhabitable semblent plutôt relever de l'instrument de torture psychique. Ces volumes représentés sont marquants, terribles, ça ne fait aucun doute. Faut-il pour autant penser qu'en eux, nous n'habitons plus ? Et en eux, parce que nous ne pourrions les habiter, notre condition d'être habitant, de mortels sur la Terre, perdrait-elle sa validité ?

---

1. Perec, Georges, *Espèces d'espaces*, *op. cit.*, p. 166.

## L'invivable, l'inhabitable

Il s'agit une fois de plus, d'entendre par inhabitable ce qui ne peut être habité et non pas là où nous n'habitons plus : même enfermés dans l'un de ces espaces, nous habitons toujours, mais ce n'est alors pas cet espace-là que nous habitons : nous n'y habitons que par projection, par échappatoire, par introspection et par mémoire psychosomatique, par espoir de sortie et par émotivité instinctive. Habitation certes, brimée et incomplète, mais habitation malgré tout. Si cela est vrai, alors quel espace ne pourrait être habité de la sorte, par introjection ?

J'espère avoir pu montrer qu'en tout espace où peut se tenir l'humain, l'humain habite, ne serait-ce qu'en lui-même. Parce qu'en tout espace vivable il reste de la vie, et donc du rythme, de l'énergie, de l'imprévu, du souvenir et du devenir, des échanges et des ouvertures possibles ; et qu'en chacun de ces mouvements l'être habite ne serait-ce que son corps<sup>1</sup>. Entendre le caractère insistentiel de l'habitation humaine implique ainsi de renoncer à toute volonté de trouver une figure du non-habitable absolu. Ne peuvent être rencontrés que des espaces inhabitables en rapport avec des définitions particulières de l'habitable et donc, d'habiter.

---

1. « L'inhabitable » au sens de *non-habitable* rejoint en cela « l'inhabitable » de *l'habitation-en-dedans* : dans le non-habitable, ce n'est pas que l'humain n'habite plus, mais plutôt qu'alors il est forcé d'habiter en lui-même.



## ARGUMENTS INCERTAINS ET LUTTES ÉVIDENTES

Si on veut comprendre l'homme [...] on peut essayer de regarder ce qui dans les manifestations de la vie humaine est le plus proche de nous, [...] ou bien on peut essayer d'élargir la connaissance de l'homme pour y inclure même les sociétés les plus lointaines et qui nous paraissent les plus humbles et les plus misérables, de manière à ce que rien d'humain ne nous reste étranger.

Claude Levi-Strauss, 1982

Conclusion ? On habite toujours, tout le temps. Ce que peut-être Thierry Paquot signifiait déjà en concluant son ouvrage *Demeure terrestre* en ces termes : « La demeure terrestre est un appel. Auquel on répond. Toujours<sup>1</sup>. » Conséquences ? Il ne faut pas s'étonner que Le Comité Invisible nous invite à penser que nous sommes à même « d'habiter

---

1. Paquot, Thierry, *Demeure terrestre, enquête vagabonde sur l'habiter*, op. cit., p. 164.

## Critique de l'habitabilité

l'inhabitable<sup>1</sup> » ; ni que pour Sébastien Chevrier ce soit « parce que nous habitons l'inhabitable qu'il y a une problématique de l'habiter<sup>2</sup> » ; ni que chez Nivalda Assunção de Araujo certains lieux « considérés invivables » soient « néanmoins habités », certains humains étant « contraints d'habiter » « l'(In)habitable<sup>3</sup> » ; ni du fait que chez d'autres encore la maison soit « lieu d'inhabitation<sup>4</sup> » ; ni enfin qu'on organise aujourd'hui des expositions sur la thématique « habiter l'inhabitable<sup>5</sup> », affirmant sans sourcilier, dans la présentation de ladite exposition que « la demeure ne dure pas, l'habiter est l'inhabitable<sup>6</sup> »... Poussés par la nécessité de différencier l'habitable du vivable, portés par la difficulté de définir une limite à l'habitable, nous avons finalement accepté en ces

---

1. « Habiter l'inhabitable même : le cœur des métropole », Le Comité Invisible, *À nos amis*, Paris, La Fabrique, 2014, p. 62.

2. Chevrier, Sébastien, *L'Inhabitable est notre site. Habiter l'inhabitable comme éthique de l'architecture*, Paris, ENSAPLV, 2008, p. 5.

3. « des expériences vécues dans certains lieux considérés invivables mais, néanmoins, habités [...], montrent que, au-delà ou au-dessous des « non-lieu », s'étend le territoire de l'(In)habitable que certains êtres humains sont cependant contraints d'habiter. » Assunção de Araujo, Nivalda, « (in)habitable : expériences vécues dans des lieux souterrains », in Antonioli, Manola (dir.), *Machines de guerre urbaines*, Paris, LOCO, 2015, p. 267.

4. Moure, José, *La Crise de l'habiter dans le cinéma d'Antonioni : la maison comme lieu d'inhabitation*, in Mottet, Jean, *Habiter, communiquer*, Paris, L'Harmattan, 2008, p. 77-88.

5. *Habiter l'inhabitable. L'axolotl HLM#1*, Cabinet des Curiosités de Toulon, 29 novembre 2012 au 30 janvier 2013. Archive de l'exposition disponible en ligne à l'adresse <http://www.clubdessync.com/site/2012/11/habiter-linhabitable-laxolotl-hlm1/>

6. Chatonsky, Grégory, présentation de l'exposition, *ibid.*

## Arguments incertains et luttes évidentes

lignes le défi d'imaginer une situation dans laquelle l'humain pourrait être mis en impossibilité d'habiter. Et ceci nous a amené à réaliser l'absurdité de la tentative. Si peuvent être entendus en la notion d'habiter les différents sens du *loger*, du *vivre*, de l'*exister* et de l'*insister*, du *faire centre* et du *faire-monde/être fait par lui*, alors semble incontournable cette conclusion que rien ou presque ne semble pouvoir relever de « l'hors l'habitation ». S'interroger sur les limites de l'habitation conduit à la proposition étrange qu'il n'existe pas de « non-habitation ». Ce que prouvent encore l'expérience pratique et le sens commun de la quotidienneté : impossible de se souvenir d'un moment durant lequel nous n'aurions pas habité ; pas plus qu'il ne nous est possible d'imaginer un moment (autre que la mort) durant lequel nous ne serions pas sur Terre comme mortel ! Dès lors que l'habitation est perçue de façon existentielle-insistentielle, les limites de la notion, ses contraires et les conflits qu'elle engage ne peuvent que rester flous puisque tout, absolument tout, devient « habité » ; tout devient aussi bien *existentialisable* qu'*insistentialisable*... Or si tout est habité et que tout le monde habite, quelle facilité alors que le combat moraliste pour l'habitation humaine ! La lutte contre « le non-habitable » a constitué le cheval de bataille des architectes qui voyaient en elle une légitimation de leurs savoir-faire et de leur art, tandis que par « l'habiter » les philosophes pouvaient dériver sur

## Critique de l'habitabilité

de longues considérations métaphysiques sans risque aucun d'entrer en contradiction avec le réel. Nos démonstrations visent à dénoncer ce combat qui n'en est pas un, contre un ennemi toujours absent ; car que serait une lutte sur laquelle tout le monde s'entend ? Dans son dossier « Habiter » de 2004, Mathis Stock déjà remarquait que parmi les différentes acceptions et définitions qui pouvaient faire l'objet de débats, on trouve la distinction entre « l'habiter » et le « non-habiter », mais que pourtant « les articles qui suivent ne se sont pas emparés de cette discussion possible », concluant que « cet effort reste à faire<sup>1</sup> ». On a tâché ici de montrer pourquoi cette question a si difficilement pu être abordée de front. En perdant sa « capacité de différenciation<sup>2</sup> » avec ce qui ne serait pas habité, la notion d'*habiter* pourrait sembler avoir perdu toute capacité critique. Mais cela ne change rien ; il nous faut toujours réhabiliter les immeubles en ruine, aider les sans-abris par tous les moyens, améliorer les conditions de vie en prison et lutter contre la multiplication des camps de réfugiés qui émergent ici et là.

---

1. Stock, Mathis, « Présentation. Géographies de l'habiter : encore un tournant ? », in Stock, Mathis (dir.), *Habiter*, Travaux de l'institut de géographie de Reims, n° 155-118, 2003-2004, p. 4.

2. Au sens où l'emploie Roger Brunet dans sa critique de la notion d'*écoumène* : « d'où le constat du dictionnaire critique *Les Mots de la géographie* de Roger Brunet (1992 :167) : le mot *écoumène* « a perdu sa capacité de différenciation » » Berque, Augustin, « Poétique naturelle, poétique humaine. Les profondeurs de l'écoumène », in Berque, Augustin, De Biase, Alessia, Bonnin, Philippe (dir.), *Donner lieu au monde. La poétique de l'habiter*, Actes du colloque de Cerisy-la-Salle, Paris, Donner lieu, 2012, p. 268.

## Arguments incertains et luttes évidentes

Ainsi cette démonstration n'est en rien un abandon de ces enjeux, bien au contraire : elle vise à les saisir avec une plus grande justesse. Car certes, on n'a pas prêté suffisamment d'attention au fait que tout ou presque pouvait être habité, mais critiquer la dualité réductrice habitable/inhabitable et les non-lieux auxquels celle-ci nous conduit ne doit pas nous amener à refuser tout constat critique sur l'état de notre habitation, et nous devons au contraire chercher comment appréhender ces enjeux depuis des fondements plus complexes que ladite dualité et ses impasses. Il importerait de penser les formes graduelles d'accompagnements et résistances aux processus habitationnels qui ont réellement lieu. Problème : au moyen de quel instrument les sonder ? Par le biais de quelle unité de mesure les chiffrer ? Par-delà calculs et ratios de surface, mesures du bien-être et ingénierie juteuse du confort, les recherches plus récentes de « l'école française<sup>1</sup> » l'ont bien montré : la pensée de l'habitation est multiple et irrationnelle, voire inconsciente. Sa prise en compte ne saurait être trop simplement mesurée, chiffrée ou normée ; car alors se pose le problème de critères pour l'évaluer. Trop souvent, ces catégories d'« habitable » et d'« inhabitable » traduisent une atmosphère moralisatrice, comme si les experts de l'habitation savaient mieux qu'eux ce qui est bon pour les habitants. Et trop

---

1. Cf. Chapitre de l'ouvrage : *Habiter, exister*.

## Critique de l'habitabilité

souvent aussi les architectes confondent ces notions avec le couple moderne *forme/fonction* (de sorte que l'idée d'*habitabilité* finit par désigner la fonctionnalité du logement, son bon dimensionnement, son confort, son hygiène, ses normes culturelles). Pour ces raisons, il importe d'inventer de nouvelles représentations, de nouveaux récits sémantiques de la manière dont l'être humain se fait l'être-le-là des coquilles vides en attente d'une présence qu'il transforme en milieu-monde. Afin qu'habiter ne reste pas, une fois de plus, un appel incantatoire sans fond. Pour éviter alors de réduire ce processus vital à une recette de cuisine, on pourrait le considérer comme un état « accompagné par son environnement » : plutôt que l'habitation elle-même, c'est la qualité de cet accompagnement qu'il s'agirait alors de considérer. Et ce serait donc sur les milieux qu'il faudrait travailler, s'interrogeant : ces derniers favorisent-ils l'habitation, la mettent-ils en difficulté ? Enquêter de la sorte supposerait de prendre en considération les mécanismes selon lesquels l'habitation s'établit en l'humain par-delà us et coutumes, modes et manières d'habiter ; presque par-delà les cultures<sup>1</sup>. J'ai poursuivi ce travail à l'occasion d'une thèse de

---

1. En tout cas s'il pouvait être question d'une forme d'universalité en cette idée d'habitation – *universel* non pas au sens d'une uniformité qui nierait ces manières, modes et cultures, mais plutôt au sens d'une note fondamentale de l'espèce elle-même, ses habitus structurels, stabilités génétiques. Voir au sujet de l'universel et de l'uniforme Jullien, François, *Il n'y a pas d'identité culturelle*, Paris, L'Herne, 2016.

## Arguments incertains et luttes évidentes

doctorat<sup>1</sup> sous la direction de Chris Younès et Stéphane Bonzani. Il avait pour but d'envisager ce qui constitue concrètement le processus d'habitation humaine, ses rythmiques et ses déploiements divers, par-delà tout moralisme ou catégorisation. Et de comprendre par ce biais quels sont ces mécanismes qui devraient être « mieux » ou « moins bien » accompagnés par les milieux habités. Ce sont ces mécanismes, que chacun articule et fonde à loisir selon ses cultures, singularités, désirs, besoins et capacités, qui ont décidé de cette compréhension nouvelle de ce que signifie concrètement « habiter », au-delà toute opposition entre les contraires souvent invoqués<sup>2</sup>. L'objectif de ce travail de recherche était d'enquêter sur la possibilité que puisse être mise à jour une forme d'éthique de l'habitation à destination de l'architecture. Que penser d'un travail architectural qui tenterait de suivre et d'accompagner ces polarités dialogiques de l'habitation humaine ? Une architecture qui sache porter et aider à déployer

---

1. Un travail réalisé dans le cadre d'une thèse de doctorat d'architecture sous contrat doctoral du ministère de la Culture. Cf. Rollot, Mathias, *Éléments vers une éthique de l'habitation*, thèse sous la direction de Chris Younès et Stéphane Bonzani, à l'ENSAPLV et à l'École doctorale pratiques et théories du sens de Paris 8, soutenue le 18 mars 2016.

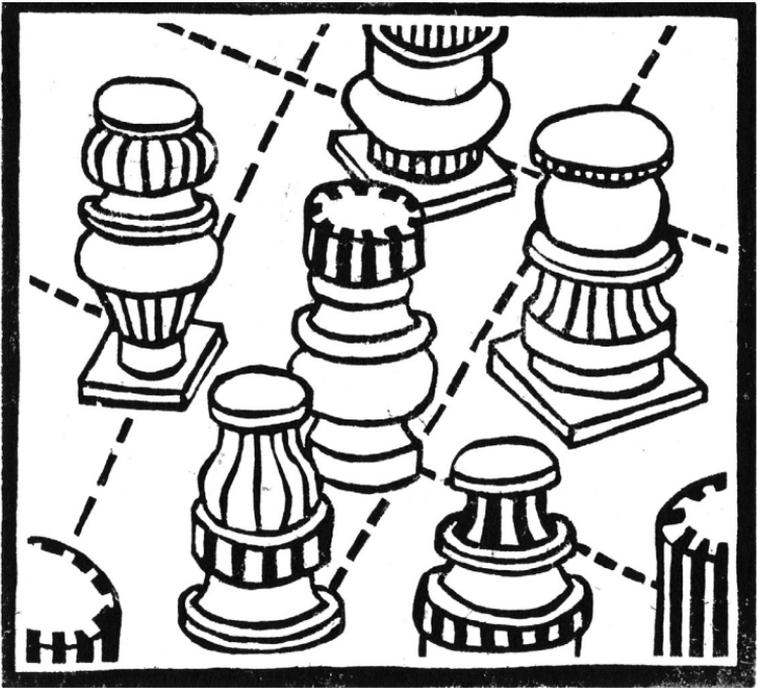
2. On peut en effet penser l'habitation de façon *dialectique*, en opposant les contraires et en tentant une synthèse séparatrice. Ou bien, pour le dire à la façon d'Edgar Morin, on peut tenter d'entrevoir l'habitation de façon plus *dialogique* en tenant ensemble ces polarités contraires au sein d'une même unité complexe. De la sorte, il est possible de saisir, dans un même mouvement, les théories de penseurs jusqu'ici séparés, voire mis en opposition, et de les articuler ensemble en une seule et même philosophie complexe de l'habitation. Cf. Morin, Edgar, *Science sans conscience*, Paris, Seuil, 1990, 1982.

## **Critique de l'habitabilité**

l'habitation : fantasme ou réalité ? L'architecte doit-il être rendu responsable des processus d'habitation, son éthique peut-elle être fondée sur leur prise en compte ? Ce sera tout l'enjeu de notre troisième et dernière partie.

## **TROISIÈME PARTIE**

# **DOIT-ON RECONSIDÉRER L'ARCHITECTURE À LA LUMIÈRE DE L'HABITATION ?**



Emmanuel Constant, *Royal hunderwasser*, linogravure.

Les discours philosophiques sur « l'habiter » usent de concepts qui donnent à ce verbe substantivé une dimension cosmologique propice à occulter les réalités quotidiennes des manières de vivre, d'occuper un espace. Il est aisé, pour l'architecte, de se référer à une métaphysique de « l'habiter » tout en concevant un espace qui ne sera pas nécessairement plaisant à habiter.

Henri-Pierre Jeudy, *L'Imaginaire des architectes*

Il convient, nous l'avons vu, de sortir du moralisme paternaliste ambiant (ce qui serait habitable, ce qui ne le serait pas), et donc de cesser de penser que les politiques de conception de « l'habiter » doivent être le résultat d'une « bonne » politique, d'une « bonne » architecture ou d'un « bon » urbanisme. Mais comment l'habitation pourrait-elle être à la fois fondation et objectif, origine et destination, sans jamais apparaître comme un critère moral figé ? Depuis les années 60, la plupart des chercheurs tentent sans succès de voir en quoi une pensée de l'habitation pourrait aider à

## Critique de l'habitabilité

concevoir des logements plus adaptés, à repenser l'architecture et ses modalités de mise en œuvre, à théoriser et enseigner autrement<sup>1</sup>. Après un demi-siècle d'études infructueuses à ce sujet, sans doute faut-il reconnaître finalement qu'habiter est décevant pour l'architecture. Entre reconnaissance de cet échec, et tentatives d'ouvertures malgré tout, notre chapitre tentera d'approfondir ce que l'architecture (comme objet et comme discipline) a concrètement à voir avec l'habitation. Et accepter d'envisager que la notion philosophique d'habiter puisse être à lire comme un concept, un objet d'étude philosophique plutôt que comme un outil architectural, urbain, paysager ou politique. Car si « habiter » est intéressant, c'est en grande partie dans une optique philosophique : selon des méthodes et avec des visées appartenant précisément à cette discipline. Mais quel pourrait être, pour l'architecte, l'intérêt d'une notion qui ne saurait devenir un concept opératoire pour la conception de la ville, du logement humain ? Affirmer cela ne revient pas à dire « puisqu'il est possible de tout habiter, et puisque c'est en dernier recours l'homme qui transforme l'espace en habitation, alors peu importe la

---

1. L'une des premières recherches à ce sujet est peut-être en France, la recherche menée sous la direction de Jacqueline Palmade. Cf. *Système symbolique et idéologique de l'habiter*, CSTB, 1977. On relira plus globalement pour se convaincre de l'argument *Demeure terrestre, enquête vagabonde sur l'habiter*, de Thierry Paquot, pour une rare, longue et studieuse analyse de l'usage de la notion d'*habiter* entre les années 1960 et 2000 en France.

## **Doit-on reconsidérer l'architecture à la lumière de l'habitation ?**

qualité du bâti ». Tout au contraire, une architecture de qualité importe évidemment, bien que tout soit « habitable ». Comment alors envisager la possibilité d'un dialogue entre philosophie et architecture ?



## L'HABITATION *RAISON D'ÊTRE*

Aucune solution ne peut être envisagée sauf à penser  
l'architecture comme habitation.

Henri Gaudin, *L'hospitalité a une forme*

Repenser l'architecture, ses fondements, ses habitudes ; repenser l'*ars aedificandi* pour l'orienter vers l'habitation ? Démarche singulière, si l'on en croit Alain Petit affirmant que la tradition architecturale a mis au cœur de la discipline l'acte de construire sans mettre « l'habiter au centre de sa réflexion », portant plutôt sur « l'espace en tant que matière de l'édification<sup>1</sup> ». Or, nous venons de voir ensemble que cette conception de l'architecture comme art de bâtir est problématique, en ce qu'elle sabote les considérations et potentialités sociétales, symboliques, psychologiques ou existentielles de cet art<sup>2</sup>. Comment

---

1. *Ibid.*

2. Écrire tout cela, c'est aussi rejoindre ce qu'écrivait déjà Henri Gaudin dans *L'hospitalité a une forme* : « aucune solution ne peut être envisagée sauf à penser (l'architecture) comme habitation », là étant le vif de son être non ? Gaudin, Henri, « L'hospitalité a une forme », in Czechowski, Nicole (dir.), *Habiter, Habité*, revue Autrement, série Mutations n°116, Paris, 1990, p. 90-103, p. 93, p. 100.

dès lors retrouver « l'habiter-principe<sup>1</sup> » qu'Alain Petit appelle de ses vœux au travers d'un *retour à l'archéologie de l'architecture*, entendu non comme « passé immémorial », mais comme « ce qui doit toujours lui conférer son sens » puisque « (l'habiter) procure à l'architecte la raison d'être de son édification<sup>2</sup> » ? Christian Norberg-Schultz lui aussi l'annonçait : « L'habiter est le but de l'architecture<sup>3</sup> ». Qu'est-ce à dire ? Vouloir montrer l'importance de l'habitation consiste à n'opposer ni architecte à habitant, ni architecture à habitation. Pareillement, le propos n'est pas de justifier une relâche de la responsabilité de l'architecte en affirmant que *de toute façon, c'est l'habitation qui décidera en dernier lieu et avant tout*. Car, certes, tout peut se transformer en habitat, même ce qui n'est pas « logement ». Comment alors lutter contre les productions mortifères, ces *Junkspaces* que nous avons pensé pouvoir éviter, snober, mais dont aujourd'hui nos architectures et nos vies même sont infestées<sup>4</sup> ? Il faudrait pouvoir travailler avec et pour un « habiter » qui ne peut

---

1. *Ibid.*, p. 2.

2. *Ibid.*, p. 1.

3. Formulation exacte que j'emprunte ici, Cf. Norberg-Schultz, Christian, *Genius loci : Paysage, ambiance, architecture*, *op. cit.*

4. « Note aux architectes : vous pensiez pouvoir ignorer le *Junkspace*, le visiter subrepticement, le traiter avec un mépris condescendant ou en jouir par procuration... parce que vous ne pouviez pas le comprendre, vous en avez jeté les clés... Mais à présent, votre propre architecture en est infestée, elle est devenue tout aussi lisse, englobante, continue, pervertie, agitée, pleine d'atriums... » Koolhaas, Rem, *Junkspace. Repenser radicalement l'espace urbain*, Paris, Payot, 2011, p. 101.

## L'habitation *raison d'être*

qu'échapper à l'architecte. L'habitation ni le lieu ne pouvant jamais être prédéfinis, calculés, ou réalisés par le biais d'autre chose qu'eux-mêmes : comment penser les prévoir, les planifier ? Fondamentalement autonomes, l'habitation autant que les milieux avec lesquels elle s'articule ne peuvent travailler que librement et singulièrement à la fois. Et pourtant, face à l'ingénierie et à la dépossession de l'architecture par la norme, l'économie et le simulacre, il importe de ne pas perdre la capacité de produire des établissements humains capables d'hospitalité. C'est dans cet entre-deux complexe que travaille l'architecte, tiraillé entre responsabilités et incapacités, accompagnements et déploiements, autonomie habitante et hétéronomie experte. Saura-t-il laisser à l'habitant des marges de manœuvre nécessaires ou fermera-t-il les possibles en les clôturant à la manière moderne ? Proposera-t-il des symboliques partagées ou jouera-t-il le jeu du référencement élitiste interne à la profession ? Offrira-t-il des possibles, favorisera-t-il l'installation singulière de l'individu, l'appropriation ? Comment, pour l'architecte, fonder l'architecture<sup>1</sup> tout en laissant l'indéterminé (l'habitation) survenir ? Double contrainte (injonction paradoxale), en ce que, note Gilles Deleuze, « fonder, c'est déterminer », ou plus précisément encore, « c'est déterminer l'indéterminé » ; reste à penser « une

---

1. Philippe Madec, fonder, c'est « convoquer la matière inerte à rejoindre l'humanité dans sa tenue » Madec, Philippe, *L'Architecture et la Paix*, op. cit., p. 55.

## Critique de l'habitabilité

détermination qui ne s'oppose pas à l'indéterminé, et qui ne le limite pas<sup>1</sup> ». Déployer une capacité de faire architecture sans prétendre faire habitation, de conditionner sans fermer, ou en fermant le moins possible, les possibilités de configurations poétiques des lieux. D'autant que, nous l'avons vu déjà, il n'y a pas que l'architecture qui soit habitée et habitable : nous habitons déjà, lorsque nous déplions notre serviette sur une plage, notre nappe dans un pré...

Ces interrogations elles-mêmes semblent osciller entre abstraction et concrétude, sens et absurdité. Embourbé dans ce cadre qui le dépasse, l'architecte a fort à faire pour accepter l'impossible travail qui est le sien. Face à la capacité d'habitation et son talent pour transformer l'*allographique* en *autographique*, le quelconque en singulier, il devra trouver une place raisonnée et raisonnable, développer/pratiquer une justesse à redéfinir toujours entre présence et absence. Par-delà le fonctionnel et l'inutilisable, le pratique et l'abrupt, le confortable et la précarité, il n'y a fort heureusement pas de règle à appliquer pour accompagner l'habitation, pas plus que cette dernière ne répond à des règles prédéfinies pour s'épanouir en des lieux régénérateurs. Heureusement, l'habitation n'a que faire de ce qu'on a pensé

---

1. Deleuze, Gilles, *Différence et Répétition*, Paris, PUF, 2003, p. 349-352.

## L'habitation *raison d'être*

et planifié pour elle<sup>1</sup>. Heureusement, il est encore possible d'espérer être, même en des lieux atroces, toujours une belle personne ; et nous pouvons continuer à nous comporter civiquement dans des espaces sauvages ; nous pouvons être et rester distingués dans une architecture vulgaire, opulents dans une architecture austère ; nous pouvons être heureux dans une architecture triste, ou inattentifs et absents dans le plus spectaculaire des volumes ! Heureusement, le dialogue entre l'être et ses lieux n'est pas de l'ordre de la soumission ou de la démission ; et habiter n'est en aucune façon s'en remettre au logement pour être mis en condition d'habitation. « Ni thème, ni concept, ni symbole, ni image, l'homme est l'être et la raison d'être de l'architecture [...]. C'est déjà étonnant de devoir en faire état. Comment pourrait-il en être autrement ? Pas d'homme pas d'architecture<sup>2</sup> », écrit Philippe Madec avec raison. Rappeler ce fait incontestable, c'est souligner à nouveau l'importance de ce qui s'est perdu, au fil des ans, dans les débats sur la forme et la mode, le style, la fonction, les références et les clins d'œil, les innovations internes à la profession, et qui ne concernaient que rarement ceux qui occupaient ces lieux. À l'heure du tournant paradigmatique, c'est cet état d'esprit qui me semble devoir être valorisé, si

---

1. Cf. Cauquelin, Anne, *Essai de philosophie urbaine*, Paris, PUF, 1982, p. 110-111.

2. Madec, Philippe, *Exist*, Paris, Jean-Michel Place, 2000, p. 60, p. 62

## Critique de l'habitabilité

nous voulons, architectes, être les acteurs de premier plan non seulement du courant écologique naissant, mais aussi des importantes *écosophies* et autres *écologies sociales*<sup>1</sup>.

Si donc l'architecture est « l'art des lieux de l'habiter », comme écrivent Chris Younès et Maurice Sauzet<sup>2</sup>, c'est en vérité d'un changement de paradigme purement philosophique qu'il s'agit, dans la proposition d'aborder le métier et la pensée de l'architecture comme un *art d'accueillir l'habitation humaine*. Cette redéfinition de l'architecture comme *art d'accompagnement de l'habitation humaine* peut pourtant être aussi stimulante et créatrice pour l'architecte-praticien, en ce qu'elle sera aussi génératrice d'un nouveau sens, d'une nouvelle cohérence du faire architecture, tentant notamment d'aller contre ce que constate Philippe Madec : d'une part, que « les architectes font, mais (qu')ils ne savent plus vraiment ni pour qui ni pourquoi<sup>3</sup> », et d'autre part que c'est peut-être parce qu'ils ne savent « pas exactement dire ce qu'est l'architecture » que, « par une sorte de régression compensatoire », ils travaillent « dans un monde de formes

---

1. Cf. Chardel, Pierre-Antoine, Reber, Bernard (dir.), *Écologies sociales : Le Souci du commun*, Lyon, Parangon, 2014.

2. Younès, Chris, Sauzet, Maurice, « Habiter l'architecture », in Sauzet, Maurice, Younès, Chris, Larit, Christian, *Habiter l'architecture. Entre transformation et création*, Paris, Massin, 2003, p. 6.

3. Madec, Philippe, *Exist*, Paris, Jean-Michel Place, 2000, p. 40.

restreintes à leur plasticité<sup>1</sup> ». Face aux métamorphoses multiples, l'architecture traverse aujourd'hui une période de refonte complète de son « terrain d'évolution<sup>2</sup> ». S'étendant nécessairement tout comme s'étend l'éthique<sup>3</sup>, elle est confrontée à des choix politiques qui l'engagent et conditionnent sa définition même. C'est lors de cette redéfinition qu'il importe de repréciser les raisons d'être paradoxales de l'architecture, leurs forces, mais aussi leurs paradoxes et leurs complexités de compréhension et d'éclosion sans naïveté. Afin que ne se poursuivent pas davantage la technocratisation, l'appauvrissement et finalement la destruction de la discipline.

En effet, ces propos sur la raison d'être de l'architecture permettront notamment de se faire un avis sur les frontières à envisager entre architecture et

---

1. *Ibid.*, p. 45.

2. « Une étape est peut-être énoncée par Jacques Lucan : l'architecte va être appelé à réagir pour "délimiter son terrain d'évolution" face à la spécialisation des compétences : paysagiste, urbaniste, économiste, technicien, sans quoi "la recomposition du champ de l'architecture signifiera sans nul doute l'érosion de celle-ci et son affaiblissement" (*L'érosion de l'architecture*). Redéfinition du domaine de l'architecte, certes, qui nous servira à aborder une condition contemporaine mais qui ne nous fera pas faire l'économie d'une pensée appliquée à l'architecture » *ibid.*, p. 43.

3. « Au cours des trois mille ans écoulés, les critères éthiques se sont étendus à de nombreux champs [...]. Cette extension de l'éthique, qui n'a été étudiée jusqu'à présent que par les philosophes, est en réalité un processus d'évolution écologique » Leopold, Aldo, *Almanach d'un comté des sables*, 1949. Voir pour illustration le très révélateur titre choisi par le lauréat du Grand Prix de l'urbanisme 2014 : Bonnet, Frédéric, *Extension du domaine de l'urbanisme*, Paris, Parenthèses, 2014.

## Critique de l'habitabilité

non-architecture. Interminable débat, certes. Mais qui s'éclaire ici d'un argument non négligeable à l'heure où se multiplient les serveurs géants (*data center*), les box de stockage, les hangars stratégiques, les centres d'appels téléphoniques, les bases d'enfouissements, les usines automatisées et autres frigos géants où nul humain n'a sa place. Il faut le rappeler : il ne peut être question d'architecture qu'à partir du moment où peut exister quelqu'un pour la percevoir, en faire l'expérience. L'architecture s'évalue perpétuellement, éthiquement et esthétiquement parlant : c'est à en mesurer la valeur morale et dimensionnelle que nous soyons amenés à son contact, le voulions-nous ou non. Pas d'architecture sans confrontation à des corps qui y trouvent une fonction – rationnelle ou irrationnelle, consciente ou inconsciente peu importe. L'architecture n'existe que comme œuvre d'art, comme langage, comme « vouloir dire »<sup>1</sup>. Ainsi un four n'est-il pas qualifié « d'architecture », bien qu'il s'agisse en effet d'un artefact partiellement spatial, construit par l'humain pour satisfaire un besoin en relation avec le corps à plusieurs égards. Mais parce que la raison d'être du four n'est pas d'héberger l'habitation humaine, et que l'espace qu'il dessine n'est pas de l'ordre de l'espace habité humain, le four n'est pas architecture : pas plus que ne le sont les usines automatisées précédemment

---

1. Voir à ce sujet : Rollot, Mathias, *La Conception architecturale. Méthodes, réflexions, techniques*, Montpellier, Éditions de l'Espérou, 2017.

## **L'habitation *raison d'être* L'habitation**

visées. Il ne s'agit pas du dessin de leurs façades, de la qualité de composition de leur plan, ou de la plastique qu'ils forment (une machine à coudre aussi peut être jolie et bien composée). C'est la manière dont ils sont destinés à l'humain, ou non, qui en fait, ou non, des architectures...



## ÉTHIQUES PARADOXALES

L'architecture est une discipline à caractère éthique  
avant d'être esthétique

Mario Botta, *Éthique du bâti*

Est-il donc question de charger l'architecte, l'urbaniste, le paysagiste, bref le *designer* d'espaces à vivre d'une nouvelle responsabilité, d'une nouvelle charge morale ? Les concepteurs pourraient-ils être rendus coupables de la qualité de l'habitation qui s'installe dans l'espace qu'ils dessinent ? Les concepteurs d'espaces bons à vivre<sup>1</sup> n'ont pourtant pas à s'exprimer trop longuement sur les contenus habitatifs de leurs contenants architecturaux. En effet, comme Henri Lefebvre le rappelait déjà dans son *Droit à la ville*, « ni l'architecte, ni l'urbaniste, ni le sociologue, ni l'économiste, ni le philosophe ou le politique ne peuvent tirer du néant par décret des formes et des rapports nouveaux. S'il faut préciser, l'architecte, pas plus que

---

1. Kahn, Louis, *Silence et Lumière*, trad. de Mathilde Bellaigue et Christian Devillers, Paris, Linteau, 1996.

## Critique de l'habitabilité

le sociologue n'a les pouvoirs d'un thaumaturge. Ni l'un ni l'autre ne créent les rapports sociaux. Dans certaines conditions favorables, ils aident des tendances à se formuler (à prendre forme). Seule la vie sociale (la praxis) dans sa capacité globale possède de tels pouvoirs. Ou ne les possède pas<sup>1</sup>. » Étant situé hors du champ de compétence de l'architecte, hors du cadre temporel du chantier et hors du contexte de la conception du bâti, le début de l'habitation met l'architecte en position délicate. En ce que l'habitation est nécessairement extra-architecturale, et qu'elle constitue toujours un détournement de l'ordre initial, elle ne semble pouvoir en effet qu'être contrainte et restreinte par l'architecture. Voici donc qu'apparaît le paradoxe : si « responsabilité habitationnelle de l'architecture » il y a, celle-ci démarre là où s'arrête la mission de l'architecte, à savoir après livraison du chantier. Comment dès lors penser en rendre l'architecte responsable ? « Être responsable d'un acte, écrit Günther Anders, n'est pas autre chose que pouvoir se représenter à l'avance ses effets et se les être réellement représentés<sup>2</sup>. » Or, l'architecte ne peut en aucun cas se représenter à l'avance, avec certitude, les effets de sa conception sur l'habitation. Celle-ci ne peut être

---

1. Lefebvre, Henri, *Le Droit à la ville*, op. cit., p. 99.

2. Anders, Günther, « Immoralité à l'âge atomique. Mise en garde pendant une accalmie » (1959), in Anders, Günther, *La Menace nucléaire. Considérations radicales sur l'âge atomique*, Paris, Le Serpent à plumes, 2006, p. 120.

## Éthiques paradoxales

donnée, elle est perpétuellement construite et reconstruite par les fourmilières du vivant et leurs brumes sacrées. Celles-là mêmes qui transforment le réel matériel en ce rhizome incompréhensible qui nous émeut tant. Quelle liberté fondamentale que de reconstruire un univers qui me soit propre ! Liberté de détournement<sup>1</sup>, de retournement, de réinvention, de reprise, désorganisation complète d'un environnement objectif dont je n'ai cure en tant que sujet conscient, tout inscrit que je suis dans un réel avant tout symbolique et sacré – quoi qu'en dise Mircea Eliade sur le caractère profane du monde moderne<sup>2</sup>. *L'habitatif* ne doit donc rester pour l'architecte, si triste est cette situation, qu'un pur contenu spéculatif. C'est en ce sens je crois qu'Ivan Illich pouvait affirmer avec raison que « l'art d'habiter est une activité qui dépasse la portée de l'architecte<sup>3</sup> », et développer depuis ce point des positions radicales sur les institutions et la société des experts privant l'individu de ses capacités propres. Au fil des travaux critiques de ce dernier apparaissent des pistes. La perte de l'habitation peut y être mesurée

---

1. Celle-ci nous renvoie sans doute aussi aux affirmations et combats menés par De Certeau sur l'habitation discrète du quotidien ; si ce n'est qu'il n'est nullement question pour moi ici de m'inscrire dans ses déploiements sur le sujet, trop naïvement positivistes pour le lecteur andersien convaincu que je suis devenu au fil des années. De Certeau, Michel, *L'Invention du quotidien I : Arts de faire*, Paris, Gallimard, 1990.

2. Eliade, Mircea, *Le Sacré et le Profane*, op. cit.

3. Illich, Ivan, « L'art d'habiter », op. cit., dans les *Cœuvres complètes tome II*, op. cit., p. 757.

## Critique de l'habitabilité

à l'aune de la destruction des communaux, l'augmentation démographique, la dépossession et privation de liberté, la conformisation qu'induit le logement moderne, ou encore la dévitalisation de l'autonomie individuelle<sup>1</sup>. Mais d'une part, ces thématiques ne sont pas précisément analysées chez lui en tant que facteurs de *déshabitation*, et d'autre part, elles ne sont pas non plus interrogées selon une méthodologie abordable par l'architecte – l'auteur congédiant plutôt ce dernier du revers de la main en affirmant sans détour que « l'architecte ne peut rien faire d'autre que construire<sup>2</sup> ». Illich dénonce une société dans son entièreté ; il ne cherche nullement à penser comment les architectes pourraient « mieux bâtir », comment ils pourraient aider à résister à la destruction de l'art d'habiter. Chez lui, la destruction de cet art est à la fois cause et conséquence de la soumission des peuples à une société d'expert. Sa pensée lumineuse nous éclaire sur les limites de cette société experte, plus que sur les raisons précises de cette « déshabitation » à l'œuvre. Avec lui, nous pouvons entrevoir à quel point Henri Lefebvre se trompe d'argument lorsque, croyant attaquer les architectes sur le terrain de l'habitation, il reproche à ceux-ci de ne pas avoir « construit de

---

1. Illich, Ivan, *Dans le miroir du passé*, Paris, Descartes et Cie, 1994 ; et *H20, les eaux de l'oubli*, *op. cit.*

2. Illich, Ivan, « L'art d'habiter », *op. cit.*, dans les *CŒuvres complètes tome II*, *op. cit.*, p. 757.

## Éthiques paradoxales

l'habiter », d'être « passés à côté<sup>1</sup> » de celui-ci. Mais que peut faire d'autre l'architecte, que de construire de l'habitat ? Comment lui reprocher de dessiner l'habitat, alors que c'est là justement le propre de sa profession, de son savoir-faire, de sa mission ? Faudrait-il penser à le missionner d'un *design de l'habiter* ? *A contrario*, d'autres qui affirment que « les architectes ont souvent oublié cette dimension sensible de l'habiter<sup>2</sup> », je crois précisément que les architectes ont peut-être trop considéré cette idée, et surtout leur pouvoir sur elle ; et qu'ils ont alors surestimé leur capacité à faire habiter à tout-va. L'architecture, on l'habite comme souhaité, et surtout de manière libre de toute contrainte et de toute prédiction architecturale. C'est, dans le meilleur des cas, de la sorte qu'il faut comprendre l'affirmation corbuséenne selon laquelle la maison est « une machine à habiter<sup>3</sup> » : à la limite, une machine qu'il nous appartient d'habiter, et non une machine qui nous fait habiter...

---

1. « Les architectes sont passés à côté [...] En se voulant révolutionnaire il y a 50 ans environ, Le Corbusier et les gens du Bauhaus sont allés littéralement au-devant des formes architecturales et urbanistiques qu'allait réclamer l'économie moderne, c'est-à-dire monopolistique, d'où leur succès mondial, mais aucun problème n'est réglé, en tout cas ils ont construit de l'habitat, et non pas de l'habiter ; l'espace habitable, le vécu, animé » Lefebvre, Henri, *Entretien avec Henri Lefebvre*, Urbanose, Chapitre 15, Office Nationale du Film du Canada, 1972.

2. Berthet-Blondet, Isabelle, *20 maisons nipponnes, un art d'habiter les petits espaces*, Paris, Parenthèses, 2013, p. 6.

3. Le Corbusier, *Vers une architecture*, op. cit.

## Critique de l'habitabilité

Comment alors penser malgré tout le champ des responsabilités morales du concepteur, et que pourrait signifier bâtir en pleine conscience de cette habitation qui survient après la mission de conception ? Günther Anders, qui s'insurgeait d'une invitation à prendre position « en tant que philosophe », nous pousse avec la radicalité qu'on peut lui connaître, à penser la responsabilité par-delà les barrières professionnelles : « Il n'y a de véritable responsabilité que là où elle abat les barrières : les barrières de l'instant ou celles du champ de compétence professionnelle [...] Toute personne qui agit, toute personne qui travaille sait que son champ de compétence n'est jamais en fin de compte un terrain de jeu étanche et isolé, un échiquier sans conséquence, un laboratoire sans fenêtres [...] Être moral signifie dès lors comprendre que nous vivons dans un monde dont l'essence implique aujourd'hui que nous devons en rester exclus et refuser cette position qu'on nous assigne dans le monde<sup>1</sup>. »

Dans une certaine proximité intellectuelle avec sa première compagne Hannah Arendt écrivant sur la « banalité du Mal », pour Anders, nous sommes tous fils d'Eichmann. À savoir que puisque nous ne sommes pas pleinement conscients des effets plus

---

1. Anders, Günther, « Immoralité à l'âge atomique. Mise en garde pendant une accalmie » (1959), in *La menace nucléaire. Considérations radicales sur l'âge atomique*, op. cit., p. 135-136.

## Éthiques paradoxales

lointains et profonds de nos actes, alors nous sommes nous aussi coupables – ou, du moins, aurions tous pu l'être. Heureusement, écrit-il, tout cela ne se transmet pas de façon héréditaire, et nous pouvons encore nous libérer, si nous le voulons, de cette situation<sup>1</sup>. Si être responsable au sens proposé par Anders signifie non seulement être conscient de ses actes professionnels, mais aussi des conséquences extra-professionnelles qui découlent de ses actes, alors peut-être devrions-nous reconnaître à l'architecte plus que le seul devoir de satisfaire aux formes et aux fonctions que demande le programme. Par-delà forme et fonction, de nombreuses autres tâches (plus nobles encore d'ailleurs) pourraient lui être assignées explicitement. Aujourd'hui déjà, l'architecte est responsable d'un point de vue législatif, juridique, mais également (de manière implicite) tenu de répondre à des problématiques sociales, éthiques, humaines. Faudrait-il expliciter ces formes morales, et tenter de bâtir une éthique appliquée pour l'architecture ? On aboutirait alors à une forme de responsabilité tournée vers l'avenir et l'incertain, bien difficile à mettre en œuvre ; peut-être une forme d'éthique du futur<sup>2</sup>. Qu'est-ce que tout cela pourrait venir perturber, du point de vue des méthodes de conception ? Dans ces propos sera

---

1. Cf. Anders, Günther, *Nous, fils d'Eichmann*, Paris, Payot & Rivages, 2003.

2. Jonas, Hans, *Pour une éthique du futur*, Paris, Rivages, 1998.

## Critique de l'habitabilité

peut-être entendu à nouveau l'appel à une conception « incrementaliste » de l'architecture de Lucien Kroll. Voici comme l'architecte belge définit ce terme et situe ses enjeux pour la profession et l'habitation : « L'incrémentalisme [...] se préoccupe de l'information vivante du contexte, mais ne veut décider de chaque étape qu'au moment où il l'aborde et seulement durant son cours : à chaque étape, il regarde derrière lui et évolue d'après ses observations. Il signifie officiellement : "On apprend à marcher en marchant". Charles Lindblom l'a nommé "Disjointed incrementalism : the science of muddling through". Je traduis approximativement : l'ajout d'un élément après l'autre, sans cohérence – la science de la débrouillardise, pour aboutir à l'unité provisoire d'une action, d'un processus, d'une démarche. Bizarrement, cela reste très inconnu : en sciences économiques, c'est pourtant le deuxième système de décision. Il refuse de décider trop tôt les étapes suivantes ni surtout de la totalité de l'opération sans la soumettre aux événements de chaque phase, au "fur et à mesure" [...]. L'incrémentalisme devient la façon écologique de décider, par la participation continue de toutes les informations et de tous les informateurs qui surgissent inopinément. C'est-à-dire par rapport au contexte ; et le premier contexte d'une architecture, c'est bien l'habitant<sup>1</sup>. »

---

1. Kroll, Lucien, « Pour une éco-alphabétisation », in Paquot, Thierry, Masson-Zanussi, Yvette, Stathopoulos, Marco (dir.), *AlterArchitectures, Manifesto*, Paris, Infolio-Eterotopia, 2012, p. 213.

## Éthiques paradoxales

C'est, en vérité, bien plus largement que dans le cadre de l'incrémentalisme et du tâtonnement nécessaire à toute conception que l'architecte est prospectiviste, qu'il est un peu utopiste par nature. Catalyseur d'imaginaires encore inconnus, il œuvre de toute façon pour ceux qui ne sont pas encore là. Parler d'éthique de l'habitation à destination de l'architecture, c'est peut-être accroître le rôle sociétal de l'architecture. Mais enfin de quelle éthique est-il question ? S'agit-il d'une *éthique maximaliste*<sup>1</sup>, affirmant que l'habitant a un devoir moral vis-à-vis de lui-même, et qu'il serait immoral de ne pas habiter pleinement quand on a la possibilité de le faire ? S'agit-il d'une *éthique déontologique*<sup>2</sup> à destination de l'architecte, visant à définir un ensemble de normes fixant ce que serait, *a priori*, une bonne conception architecturale ? S'agit-il sinon d'une morale paternaliste à la manière d'un Le Corbusier décrivant précisément comment il convient d'habiter ? Ou, est-il question d'une *éthique minimaliste*<sup>3</sup> bien incapable de lutter contre les majors de la bétonneuse et autres diktats de la politique populiste ? Faut-il finalement envisager une *éthique conséquentialiste*, qui mesurerait sa réussite aux effets plutôt qu'aux

---

1. Ogien, Ruwen, *L'Éthique aujourd'hui. Maximalistes et minimalistes*, Paris, Gallimard, 2007.

2. Par « éthique déontologique » je voudrais entendre ici une *éthique normative (éthique a priori)*, par opposition à une éthique conséquentialiste (*éthique a posteriori*).

3. Ogien, Ruwen, *L'Éthique aujourd'hui, op. cit.*

## Critique de l'habitabilité

moyens ? On sera bien en peine de juger de la bonne conduite de ces manières d'être et de faire. En effet, l'empirisme, l'incrémentalisme, le bon sens sont pleins de bonne volonté ; mais comment mesurer à quel point ils seront moins nocifs que le législatif et le rationalisme à outrance ? Faudra-t-il mesurer l'appropriation habitante à sa parole, par entretien ? Comptera-t-on le nombre de cadres au mur, le nombre de sourires ? Si le bonheur habitant n'est pas quantifiable, c'est pour la simple et bonne raison qu'il ne saurait exister d'unité de mesure de celui-ci. Impossible donc d'évaluer la valeur éthique « habitation ». Une éthique de la discussion, au sens d'Habermas<sup>1</sup>, pourrait alors éventuellement être envisagée. Appliquée à l'architecture, elle renverrait peut-être à une défense des processus concertatifs, participatifs, collaboratifs de la fabrique de la ville. Très à la mode depuis plusieurs décennies, ceux-ci n'ont toutefois pas besoin d'une justification universitaire pour exister. Il n'est d'ailleurs pas certain que leur résurgence s'opère véritablement en faveur de l'habitant. La question mérite d'être posée tant ces processus sont paradoxaux : fruits de l'expertise la plus avant-gardiste, ces mouvements voudraient organiser l'auto-organisation, planifier l'imprévisible, expertiser les énergies vernaculaires, forger des stratégies expertes pour les tactiques naïves à venir, figer

---

1. Habermas, Jürgen, *De l'éthique de la discussion*, Paris, Cerf, 1992.

## Éthiques paradoxales

l'incrémentalisme. Mais pour quel meilleur accompagnement de l'habitation ces contradictions douces travaillent-elles ? Il n'est pas certain, encore une fois, que les établissements humains aient tant à gagner des « expertises participatives » telles que pratiquées à l'heure actuelle.



## RESPONSABILITÉS PARTAGÉES

Approcher la dimension éthique de l'architecture  
revient à s'interroger sur la responsabilité propre à  
l'architecte au sein de ce projet collectif de la conscience  
qu'est l'habitation

Philippe Madec, *Exist*

Comme le note très justement Philippe Madec, ce sont bien souvent les architectes eux-mêmes qui ont tendance à s'affirmer « comme origine, créateur et garantie de l'architecture », et ce bien qu'« ils partagent cette responsabilité avec la société et ses représentants : les maîtres d'ouvrages, les entrepreneurs, le législateur, etc.<sup>1</sup> ». Ce n'est ni que l'architecte est responsable de l'habitation, ni qu'il n'est en rien responsable de ses déploiements. C'est dans l'inclusion sociétale de son travail que se trouve la réouverture permettant de sortir de cette aporie : puisque l'architecte ne construit pas seul, mais prend place dans un ensemble complexe

---

1. Madec, Philippe, *Exist*, *op. cit.*, p. 36.

## Critique de l'habitabilité

et profond d'acteurs, de processus et de cadres, de temporalités et de contextes, ce sont tous ces éléments qui doivent être considérés comme coacteurs des situations habitantes – vivifiantes ou désastreuses – constatées. Un cas particulier pourrait faire apparaître la complexité qu'induit cette responsabilité architecturale et habitationnelle partagée : celui des réalisations de l'agence ELEMENTAL d'Alejandro Aravena, récemment propulsées sur le devant de la scène mondiale. Construits notamment au Chili, les projets d'habitations minimales de l'agence proposent une architecture frugale, voire *brutaliste* (au sens social que donnait Rayner Banham à ce terme<sup>1</sup>). Passons outre la qualité douteuse de l'architecture elle-même, la pauvreté voire la faiblesse des plans dont la composition n'équivaut même pas au niveau requis pour un projet de fin de licence dans une École d'architecture<sup>2</sup>. Passons outre les possibles critiques sociopolitiques sur les conditions de conception et de construction finalement plus néo-libérales qu'autre chose de ces réalisations<sup>3</sup>. Même s'il fallait considérer ces « demi-maisons à finir soi-même » comme des réussites architecturales

---

1. Cf. Banham, Rayner, *The New brutalism* (1955), Architectural Press, 1966.

2. Compositions sur lesquelles chacun se fera son propre avis puisque les plans des édifices ont été mis en ligne gratuitement sur Internet dans une optique *Open Source* – dernière stratégie communicationnelle à la mode pour les magnats de « l'engagement social bien-pensant » comme Alejandro Aravena.

3. Voir les très bonnes analyses d'Olivier Namias à ce sujet, publiées notamment dans *Le Monde diplomatique*.

## Responsabilités partagées

du point de vue de l'accord entre hétéronomie de l'expert et autonomie habitante, comment ne pas voir que ces projets ne sauraient prendre place en France, en 2017 ? Il est évident qu'une telle proposition architecturale ne pourrait éclore aussi simplement qu'au Chili, pour la bonne raison qu'au filtre des législations et des normes, au tamis de la lourdeur et de la difficulté des processus institutionnels freinés par les avis des comités d'experts en patrimoine et les règlements d'urbanisme, ne peut surgir aucune spontanéité habitante créatrice (matérielle, construite). Toute la richesse du projet s'appuie sur la liberté laissée à l'habitant de construire (ou non, d'ailleurs) ses propres extensions, or ; cette liberté dépasse de très loin le cadre de la discipline architecturale et des choix esthétiques, et ses conditions de possibilité sont déterminées plutôt par le politique, le législatif, le normatif. On voit bien ici que, quel que soit la qualité de l'architecte et de l'architecture, ce ne sont ni l'un ni l'autre qui contribuent seuls à la qualité d'une situation habitante. Pourquoi dès lors blâmer uniquement architecte et architecture lorsqu'une situation s'avère désastreuse ? C'est l'ensemble des acteurs et processus sociétaux qui est responsable de la tenue des établissements humains, et c'est ainsi à eux que s'adressent ces propositions sur la responsabilité et l'éthique. C'est leur ensemble qui doit être concerné par cette enquête, et non simplement un corps architectural qui serait à lui seul bien incapable

## Critique de l'habitabilité

de changer quoi que ce soit. C'est pourquoi s'il doit y avoir une responsabilité de l'architecture au regard de l'habitation, c'est d'une responsabilité partagée qu'il doit s'agir. Hélas. Bien qu'ils soient effectivement, mais aussi partiellement responsables, c'est toujours l'architecte, l'urbaniste et le paysagiste que l'on accuse aujourd'hui de l'échec sociopolitique des villes nouvelles devenues ghettos. Ce sont eux que l'on accuse lorsque Bouygues et Vinci spéculeront à peu de frais sur des ensembles immobiliers sans âme, purs calculs de rentabilité. Ce sont eux encore à qui l'on pensera à la vue des banlieues en crise, oubliant le contexte, les besoins, possibilités, désirs et rêves d'une époque. En tout cela, ces concepteurs auront beau se concentrer pour satisfaire au mieux les formes, fonctions et budgets, attentes énergétiques et législations incendie et handicapés, nul doute qu'on pourra venir les accuser malgré tout de ce qui ne relevait pas de leur mission : l'habitation humaine qui s'y installe.

Comme le dit joliment Peter Smithson, faire de l'architecture, c'est un peu comme être la maman d'un enfant qui voudrait organiser une fête : tout ce qu'on peut faire, c'est au mieux, prévoir une bonne organisation du cadre dans lequel prend place la fête. Mais que la fête soit réussie ou non, cela dépend surtout des inventions que l'enfant mettra en place à l'intérieur de ce cadre, de façon spontanée et presque indépendante

## Responsabilités partagées

du cadre<sup>1</sup>. Et à ce sujet, si comme l'a affirmé Ivan Illich, « l'homme cesse d'être définissable en tant que tel lorsqu'il n'est plus capable de modeler ses propres besoins par l'emploi plus ou moins compétent des outils que lui fournit sa culture<sup>2</sup> », il importe bien de laisser la possibilité l'individu de s'épanouir en lui offrant des spatialités disponibles et adaptées. Mais ces « possibilités » sont-elles principalement offertes par l'espace, ou par la politique d'usage qui y est conduite ? Dans le grand squelette de béton dessiné par Livio Vacchini pour servir d'école d'architecture à Nancy, l'appropriation devait être maximale. Parce que l'espace est pauvre, son habitation pouvait être riche, parce qu'il était sobre, sa liberté d'usage devait être infinie. Mais en définitive, les politiques d'établissement ont transformé le lieu en bijou intouchable, si bien qu'il n'est plus possible d'y trouver une quelconque possibilité d'appropriation. Ainsi, certes, l'architecture nous permet d'accompagner l'habitation, mais enfin, c'est surtout dans les règlements, que les mœurs des communautés trouvent – ou non –, matière à habitation. Si des formes de mise en difficulté d'habiter semblent donc aujourd'hui à l'œuvre, il convient de s'interroger sur les verrous institutionnels

---

1. Spellman, Catherine, Unglaub, Karl (eds.), *Peter Smithson : conversation with students, a space for our generation*, New York, Princeton Architectural Press, 2005.

2. Illich, Ivan, *Le Chômage créateur*, Paris, Seuil, 1977, dans les *Œuvres complètes tome II* p. 73.

## Critique de l'habitabilité

qui les conforment ainsi, plus encore que sur la responsabilité des formes architecturales elles-mêmes. Dans la très grande majorité des cas en effet, par quoi sommes-nous mis en difficulté d'habiter, si ce n'est par un certain nombre d'éléments non architecturaux ? Ce n'est pas l'aspect rond, carré ou triangulaire d'une place publique qui nous empêche de l'habiter, mais la présence d'une police morale, législative (voire physique), qui contraint ses possibilités d'usages. Ce n'est pas non plus le néon, le produit de consommation ou le carrelage brillant qui font que le supermarché est si particulièrement difficile à habiter (nos maisons elles-mêmes n'en sont-elles pas remplies ?), mais plutôt le caractère déshumanisant, délégitimant, dépossédant de cet usage de l'espace qui est en cause. Pourquoi alors vouloir rendre l'architecture responsable de ces mises en difficultés qu'elle ne saurait justifier ? À l'inverse, un hangar industriel est bien peu adapté à l'habitation, et pourtant, les usages spontanés ont démontré la grande possibilité d'habitation de ces architectures transformées en *loft*<sup>1</sup>. C'est ainsi que se trompe profondément Alain Berthoz accusant les architectes de tous les maux, les rendant seuls responsables de la laideur des villes, « criminels » empêchant de jouir de toute liberté, formateurs d'échecs et de

---

1. Abalos, Inaki, *The Good life, a guided visit to the houses of modernity*, Gustavo Gili, 2000.

## Responsabilités partagées

non-architectures, etc.<sup>1</sup>. Le propos est navrant de méconnaissance du métier, de ses conditions d'exercices actuelles, du contexte dans lequel il prend place et des formidables ouvertures qu'il permet. Et surtout, il est inconscient de ce partage de responsabilité qu'il est question ici de faire voir. Nous sommes tous citoyens et habitants, nous voilà tous (architectes, législateurs, politiques, constructeurs, ouvriers, propriétaires, locataires, sans-abris) impliqués dans ce projet éthique qu'est l'habitation commune, en charge de sa vitalité, et son bon devenir. Chris Younès remarque à juste titre qu'habiter c'est « être en charge de<sup>2</sup> ». C'est la raison pour laquelle le touriste n'habite pas les lieux qu'il visite en tant que touriste, mais en tant qu'habitant d'un autre lieu ; tandis que l'habitant est acteur de son territoire, autant que ce territoire peut être reconnu comme constitutif de sa personne. Ce que peut-être souligne aussi le territorialiste italien Alberto Magnaghi : « Habiter un lieu consiste aussi à contribuer au soin collectif pour sa reproduction comme bien commun<sup>3</sup>. » Dès lors que sont donc reconnus comme habitants les individus d'un territoire, sont reconnus comme responsables ces

---

1. Berthoz, Alain, « Les architectes ont oublié le plaisir du mouvement », in *Le Sens du mouvement*, Paris, Odile Jacob, 2013, p. 277-283.

2. Younès, Chris, « En guise de conclusion », in *Habiter, le propre de l'humain*, op. cit., p. 332.

3. Magnaghi, Alberto, *La Biorégion urbaine, petit traité sur le territoire bien commun*, Paris, Eterotopia, 2014, p. 146.

## Critique de l'habitabilité

mêmes acteurs. Le touriste, lui, ne peut être qu'innocent, puisque non responsable de la dynamique des lieux qu'il visite. Ainsi faut-il refuser la démission qu'il incarne parmi d'autres, cette démission épocale qui nous touche tous en tant que collaborateurs inconscients d'un système hétéronome que nous ne connaissons qu'en surface. Günther Anders est radical à cet égard. Ici à propos de la menace nucléaire, il met en garde : « Nous vivons une époque dans laquelle il y a des mains propres en masse : l'inflation d'hommes pleins de bonne volonté est considérable. Nous allons périr noyés sous un déluge d'innocence. Tout autour de l'homme qui appuiera sur le bouton et dont le mouvement d'un doigt non ensanglanté suffira à déclencher la catastrophe s'étendra l'océan du sang de ceux qui, peu importe à quel point ils auront collaboré, n'auront absolument pas nourri de sombres desseins et n'auront même pas su qu'ils avaient collaboré<sup>1</sup> ». Hélas, on ne pourra, en guise de conclusion, que s'accorder avec Pierre-Antoine Chardel et Bernard Reber sur ce fait que par-delà ces appels à la responsabilité partagée, « c'est encore trop massivement une forme d'infantilisation qui l'emporte sur la volonté de donner aux citoyens les moyens de comprendre les écosystèmes complexes dans lesquels ils évoluent<sup>2</sup> ».

---

1. Anders, Günther, *Le Temps de la fin*, Paris, L'Herne, 2007, p. 60.

2. Chardel, Pierre-Antoine, Reber, Bernard, « Avant-Propos », in Chardel, Pierre-Antoine, REBER, Bernard (dir.), *Écologies sociales, op. cit.*, p. 8.

## **Responsabilités partagées**

Ainsi peut-être me tient-il à cœur d'insister sur la part de responsabilité qui incombe aux usages de l'espace eux-mêmes – afin d'accompagner dans le meilleur des cas, la survenue de politiques de gouvernances des milieux habités mieux à même d'articuler les savoir-faire experts et les expériences vernaculaires du quotidien.



## DIRECTIONS ET DIRECTIVES

Il n'y a pas de recette pour « habiter », pas  
d'architecture spécifique, de forme particulière,  
d'organisation sociale adaptée

Thierry Paquot, *Demeure terrestre*

En tout cela, loin du simple « art de concevoir » et ses esthètes, loin de la considération des proportions idéales du « jeu, savant, correct et magnifique des volumes sous la lumière<sup>1</sup> », cette *Critique de l'habitabilité* réaffirme bien sûr, avec Benoît Goetz et Thierry Paquot, les objets architecturaux comme des en-attente<sup>2</sup>, en-attente d'une présence<sup>3</sup>. Mais elle nuance aussi cette affirmation du paradoxe qui lui est nécessairement lié : on ne peut pourtant penser pleinement en tant qu'architecte ces objets, masses, énergies vivantes, dynamiques, êtres existentiels et insistentiels à venir. Comment dès lors

---

1. Le Corbusier, *Vers une architecture*, Paris, Crès et Cie, Paris, 1923.

2. « Que fait un espace ? il attend », Goetz, Benoît, *La Dislocation*, *op. cit.*, p. 100.

3. Paquot, Thierry, « L'architecture comme attente d'une présence... », in Younès, Chris (dir.), *Henri Maldiney, philosophie, art et existence*, *op. cit.*, p. 145.

## Critique de l'habitabilité

imaginer que l'architecture entendue en ce sens puisse bénéficier de l'énonciation d'une série de recommandations préalables à la commande elle-même ? Qui plus est, édictées depuis des études philosophiques généralistes... Il serait hors propos de penser ici formuler la moindre *recommandation habitacionnelle* tant chaque foyer est incontrôlable, imprévisible et mouvant, bref sentimentalement vécu par ses habitants. L'architecte lui-même – bien qu'expert potentiel du sujet, bien que connaissant peut-être commande, site et clients –, a toujours quelque difficulté quand il est question de devenir les manières dont le « chez-soi » est rêvé, réalisé et existé par l'habitant. Fort heureusement, dira-t-on ! Qui oserait décider à la place de celui qui les verra, les touchera, les ressentira tous les jours, de la couleur d'un mur, de la matière d'un meuble, de la brillance d'un carrelage ? Loin de moi donc l'idée de formuler ici des recommandations éthiques, de nouvelles formules prêtes-à-appliquer pour l'architecte, de nouvelles règles en vue d'un lendemain meilleur pour l'architecture. Au contraire de Clare Cooper Marcus et David Chapin qui notaient l'importance pour la conception architecturale de la formulation de telles « directives<sup>1</sup> », je pense qu'il est plus urgent que jamais de

---

1. « Les directives semblent être le moyen le plus riche et détaillé, le moins coercitif, celui qui dépend le plus de la logique et de l'inspiration, et le plus adapté au processus de conception » Chapin, David, Cooper Marcus, Clare, « Directives pour le projet d'architecture », in Cooper Marcus, Clare (dir.), *Habitat et nature, du pragmatique au spirituel*, Gollion, Infolio, 2005, p. 134.

## Directions et directives

résister à la tentation de se placer « au-dessus » des acteurs impliqués dans les situations particulières du réel, et de résister à la tentation de donner des « conseils » ou « orientations », fussent-ils sous la forme de « directives ». Quel sens pourraient avoir ces dernières<sup>1</sup> ? Avec Maurice Le Lannou je ne pense pas « qu'il soit du pouvoir des hommes de fixer un destin hors des suggestions que présente l'évolution spontanée des sociétés et des civilisations. Idéologies, propagandes, décrets d'autorité peuvent infléchir quelques directions, mais n'altèrent pas l'essentiel, qui est la tendance profonde des groupes<sup>2</sup>. » En ceci donc, il n'est nullement question d'ajouter aux architectures des milieux ou aux architectures des métabolismes ; aucunement question de proposer une ridicule tendance de « l'architecture de l'habiter ». Il ne peut être question d'un courant ou d'une mode architecturale, d'une « nouvelle » proposition, voire d'une spécialisation d'expert. L'étude a plutôt cherché à mettre en avant la façon dont toute habitation s'établit par-delà l'architecture et lui échappe, tout en montrant la manière dont paradoxalement tout bâti influe pourtant sur cet habiter. En ce sens, les argumentations et propositions critiques ici formulées sont un ensemble

---

1. D'autant que, note David Chapin lui-même à la suite de ses propres expériences de « direction » : « Nous avons découvert que l'interprétation de nos directives ne correspondait souvent pas à nos intentions » *ibid.*, p. 148.

2. Le Lannou, Maurice, « La petite ville » (1965), in *Le Déménagement du territoire, rêveries d'un géographe*, *op. cit.*, p. 51.

## Critique de l'habitabilité

laissé à la libre disposition de chacun, une somme qu'il s'agira ensuite de réassembler perpétuellement en une éthique propre à chaque instant. Ni directives sur le contenu ni directives sur le contenant donc ces remarques sont à prendre comme des invitations à la réflexion sur le pouvoir et les limites de l'architecture, sur les relations entre disciplines – philosophie et architecture notamment –, et sur le dialogue entre contenant (habité) et contenu (habiter).

Ces réflexions sauront-elles influencer sur la pratique de l'architecture ? Ce n'est pas là, en vérité, l'objectif de ce texte. De façon générale en effet, l'exercice de l'architecture nécessite toujours du concepteur une enquête approfondie sur le programme en jeu : quelle que soit la commande, l'époque ou le site, l'architecte est toujours amené, au cours de son travail, à s'interroger sur l'objet qu'il lui appartient de penser et mettre en forme. À savoir, pour le dire sous les termes de Louis Kahn, que l'architecte doit en permanence tenter de (re)découvrir l'idéalité formelle<sup>1</sup>, la volonté d'existence (*existence-will*) de l'architecture qu'il dessine. Et se demander, dans le cas d'une maison par exemple : qu'est-ce qu'une maison veut être ? Quelle est l'essence profonde de l'idée de maison, qu'il s'agit pour moi, en tant qu'architecte, de matérialiser ici dans

---

1. Kahn, Louis, *Silence et Lumière*, *op. cit.*

## Directions et directives

cette maison particulière ? Pour travailler à la bonne compréhension de ce programme de « maison », de nombreux outils sont à sa disposition : la longue histoire de l'architecture et ses actualités contemporaines, la recherche *in situ* par visites, entretiens ou enquête de terrain, la recherche insistentielle en sa mémoire propre, ses intuitions et ses fantasmes, ou encore la recherche artistique, philosophique, anthropologique, sociologique pour comprendre le contexte épocal. Toute technique est bonne à prendre pour s'approcher, pas à pas, de ce que le programme veut être. Dans le cas du logement donc, c'est une banalité que de souligner que l'architecte s'interroge en permanence, pour penser et articuler les espaces qu'il conçoit, sur le mode de vie des usagers de l'espace : c'est là le fondement même de son savoir-faire que de dessiner des espaces adaptés à recevoir des usages prévus. Ainsi les typologies de cuisines évoluent-elles au fil des époques et des styles de vie, de la même façon que les salons se voient-ils transformés par l'arrivée de la télévision<sup>1</sup>. Concepteur, on ne dessine pas une chambre autrement qu'en imaginant ses occupants s'y dévêtir, s'y coucher, y dormir, s'y lever, etc. Ces enquêtes, imaginations et recherches toutefois sont des interrogations

---

1. Je recommande la lecture de deux ouvrages à ce sujet. L'œuvre historique d'Anders tout d'abord : Anders, Günther, *L'Obsolescence de l'homme* (1956), Paris, L'encyclopédie des nuisances, 2002 ; et le plus récent mais très intéressant ouvrage de Mona Chollet ensuite : Chollet, Mona, *Chez soi, une odyssée de l'espace domestique*, op. cit.

## Critique de l'habitabilité

sur l'objet architectural lui-même, car c'est celui-ci qui constitue la mission donnée, et non l'habitation elle-même<sup>1</sup>. Toute habitation dialogue de façon complexe avec l'édifice qu'elle vient magnifier, traçant des lignes complexes d'occupations et de superpositions, de libertés et de conflits, d'ignorance et de détournements. On ne résoudra nulle « question de l'habiter » de façon préalable et abstraite, philosophique : il n'y a sur le sujet que des cas particuliers, des non-dits et des tabous, des sourires gênés qui incarnent l'intime du sujet. Comment, dans ce contexte, prétendre ici, formuler des recommandations théoriques et générales ? Ce serait délicat à l'égard des architectes qui passent déjà leur temps à pratiquer cet aller-retour entre forme et fonction, éthique et esthétique, espace, usage et symbolique. Et même ridicule à l'égard des habitants eux-mêmes.

Cette conclusion première doit nous interroger sur le sens que peut revêtir une enquête philosophique sur la notion « habiter ». À quoi peuvent bien « servir » ces réflexions, si elles n'ont pas pour but d'aider l'architecte à concevoir « mieux » ? Trois réponses

---

1. Quoi que parfois l'expérience praticienne fasse douter de cette affirmation : il est vrai qu'on rencontre parfois des clients qui semblent vouloir, plus encore que de changer de logement, changer de style de vie, de mode d'habiter. Les requêtes qu'ils formulent ne sont pas tant esthétiques ou fonctionnelles, qu'éthiques au sens premier du terme : de l'architecte ils semblent attendre une remise en cause de leurs habitudes, leurs tenues, leurs manières d'être...

à ce sujet. D'une part, il n'est pas certain en vérité que l'intérêt de la philosophie soit d'être opératoire. Jean-François Lyotard a bien montré que la « condition postmoderne<sup>1</sup> » dans laquelle nous nous trouvons vise constamment à légitimer le savoir « utile » au détriment de toute recherche plus fondamentale, et je ne peux que renvoyer à la lecture de son travail magistral à ce sujet, concluant pour ma part à la nécessité de résister, autant que faire se peut, à cette injonction contemporaine. D'autre part ensuite, il est encore possible de reformuler ces conclusions au moyen des termes de notre enquête – pensant par là éclairer ces résultats autant que le sens des précisions terminologiques de la première partie. L'habitation humaine est relativement accessible au concepteur spatial dans ses acceptions du vivre, du loger, ou de l'être corps : on pense un logement en relation à un mode de vie et une posture humaine, et en ce sens, il est habituel chez l'architecte de « prendre en compte » cette habitation, à tout instant. Mais il reste extrêmement difficile d'entrevoir en quoi l'architecture pourrait savoir prévoir l'habitation en tant qu'exister, qu'insister ou que faire centre : si l'on suit ces acceptions, nulle habiter n'est envisageable avant d'avoir eu lieu, avant d'avoir fait la preuve de sa propre nécessité au travers de sa survenue même. Quant à l'habiter comme faire et être

---

1. Lyotard, Jean-François, *La Condition postmoderne. Rapport sur le savoir*, op. cit.

## Critique de l'habitabilité

fait, la question qui se pose est de savoir au nom de quel droit l'architecte pourrait avoir le droit moral de pareille prise en compte. Nous l'avons vu, le lieu est psychologiquement, physiquement, existentiellement conditionnant pour l'être. Mais qui est en droit de décider de la forme et donc du type de ce conditionnement ? Sur ce point, je reviendrais par la suite. Pour l'heure, je voudrais développer un troisième point : il me semble enfin que, quelles que soient ces acceptions et conclusions, rendre à l'architecture (en tant que pratique et en tant que réalisation) cette *destination habitationnelle* occultée par le spectacle, l'accélération et la consommation actuelle, c'est déjà la regarder autrement. C'est se demander comment fait l'architecture pour accompagner l'habitation, lesquels de ses dispositifs seraient à même d'accompagner « mieux » l'habitation, et quelles pratiques exemplaires sont à mettre à jour. Un déplacement du regard bien utile en école d'architecture, pour fonder des pratiques pédagogiques capables de mettre l'accent sur l'essentiel : la vie elle-même – la vie humaine et non humaine, et leur dialogue aujourd'hui brisé. La citoyenneté et ses modalités de réalisation. La société et les libertés qu'elle laisse aux communautés de s'épanouir. L'architecture est disponible pour qui veut la saisir, s'en saisir. Et n'est, après tout, que la servante d'une société complexe qu'elle vient accompagner, voire, parfois, dans le meilleur des cas, catalyser. Et il n'est nul besoin

## Directions et directives

d'être architecte pour architecturer l'espace partagé ! Comment s'approprié-t-on l'espace, au moyen de quelles stratégies et tactiques transforme-t-on en lieu nommé et possédé ? En le souillant, dirait Michel Serres, car il faut salir pour se rendre propre<sup>1</sup>. En s'y bricolant – physiquement et métaphoriquement – un chez-soi, dirait Philippe Jarreau<sup>2</sup>. En détournant discrètement ce qui fut préalablement prévu par d'autres, dirait Michel De Certeau<sup>3</sup>. L'objet architectural, alors, étant à lire comme cet espace bâti qui se laisse ainsi récupérer, détourner, salir, augmenter. Il est la matière plastique avec laquelle joue l'habitant. Et, dans le meilleur des cas, aura donc été assemblé avec un certain art de la mise en disponibilité, une forme d'art du *prêt-à-habiter*, en un sens bien différent du prêt-à-porter, car on habite aussi sans le vouloir, sans s'en rendre compte, maladroitement, ou avec douleur : on habite, après tout comme on veut, mais aussi parfois comme on peut ou comme on est, voire parfois même malgré soi... Le projet habitationnel de l'habitant n'est ni conscient ni rationnel, il n'est pas planifié, et peut ne rester qu'à peine perceptible. De fait, nos désirs habitationnels n'étant pas même explicites pour leurs acteurs, qui voudra continuer à croire qu'ils puissent

---

1. Serres, Michel, *Le Mal propre*, Paris, Le Pommier, 2008.

2. Jarreau, Philippe, *Du bricolage : archéologie de la maison*, Éditions du Centre Pompidou, 1985.

3. De Certeau, Michel, *L'Invention du quotidien*, op. cit.

## Critique de l'habitabilité

l'être pour les experts autoproclamés psychanalystes de l'habitation ? Toujours en décalage avec ce qui aurait dû être, les usages des lieux, heureusement, montrent bien à quel point le vivant est toujours de l'ordre de l'imprévisible. « Un milieu effervescent ne se décrète pas, souligne Alain Bourdin, ce sont des acteurs qui le construisent sur la durée<sup>1</sup>. »

Comment alors, en tant que citoyen, aider à tendre vers de nouvelles formes de convivialité, comment accompagner ces énergies que l'architecture et l'urbanisme ne peuvent véritablement incarner ? Un bon témoin de l'habitation est la manière dont l'individu peut se revendiquer acteur d'un milieu, et non simple atome pris dans un environnement qui serait extérieur à lui. Car, d'une certaine manière, « l'environnement, c'est ce qu'il reste à l'homme quand il a tout perdu. Ceux qui habitent un quartier, une rue, un vallon, une guerre, un atelier, n'ont pas d'"environnement", ils évoluent dans un monde peuplé de présences de dangers, d'amis, d'ennemis, de points de vie et de points de mort, de toutes sortes d'êtres [...] Il n'y a que nous, enfants de la dépossession finale, exilés de la dernière heure – qui viennent au monde dans des cubes de béton, cueillent des fruits dans les supermarchés et guettent l'écho du monde à la télé – pour avoir un

---

1. Bourdin, Alain, *L'Urbanisme d'après crise*, op. cit., p. 60.

## Directions et directives

environnement<sup>1</sup> ». En cela, il s'agit pour tous de travailler aux conditions de possibilité d'une émergence habitante tout d'abord, voire, mieux, de lui offrir des terreaux fertiles, des alliances et opportunités, des raisons et même de bonnes raisons de s'installer. Ni le florilège de gadgets et d'appareils connectés, de stratégies et de logiciels, de postures et de propositions d'acteurs nouveaux développés ces dernières années pour nous « ramener au monde », ni les promotions sur la décoration et les nouvelles tendances de la mode censées nous offrir un espace intérieur plus beau, ni les agences de conseils, les ouvrages de psychologie et les forums virtuels où s'échangent les dernières astuces pour « habiter mieux » : rien d'autre que nous-mêmes ne nous ramènera notre habitation en difficulté. Pas même l'architecture ! Habitons, tout simplement, pour s'accorder avec cette proposition issue de la pensée révolutionnaire et anarchique du Comité Invisible : « Habiter pleinement, voilà tout ce que l'on peut opposer au paradigme du gouvernement<sup>2</sup>. »

---

1. Le Comité Invisible, *L'Insurrection qui vient*, Paris, La Fabrique, 2007, p. 59.

2. *Ibid.*, p. 165.



## NE PAS REJETER L'ARCHITECTURE

Toute œuvre architecturale est une ouverture vers ce qui n'est pas elle, qu'elle ne contient pas ni ne comprend.

Benoît Goetz, *La Dislocation*

Par ces réflexions toutefois, je ne voudrais pas nourrir un rejet de l'architecture, ses potentialités et spécificités, mais plutôt mettre en débat l'ensemble d'illusions et de fantasmes portés à son égard. En ce sens, formuler une critique de l'habitabilité, de ses sciences et dérives, ne revient pas à affirmer que le concepteur doit disparaître ni que pour « habiter véritablement » il faut renier systématiquement les propositions de ceux qui dédient leur vie aux établissements humains et leurs métamorphoses. Pas plus qu'il n'est question d'abandonner l'art de l'architecture au profit d'une quelconque *recherche habitationnelle*. Deux points à ce sujet.

Premièrement, faudrait-il, face aux divers « conseils de sage », avis « d'experts » de la question, défendre à tout prix une autonomie habitante opposée au

## Critique de l'habitabilité

concepteur d'espace ou d'objet ? Tout d'abord, je voudrais rappeler ici à quel point libre appropriation et réaffirmation de l'autonomie habitante d'une part, et expertise des arts de la conception d'autre part, ne sont pas contradictoires. Il existe heureusement des accords possibles, des symbioses et dialogues à envisager entre experts de la conception (paysagistes, urbanistes, architectes, designers), experts de la pensée de « l'habiter » (philosophes, sociologues, anthropologues, historiens) et experts de l'habitation elle-même (habitants)<sup>1</sup>. Il y a quelque chose de beau et de véritablement opérant dans ce paradoxe de l'expert-architecte s'occupant de ce sur quoi il ne peut vraiment avoir de prise. Bien que l'architecte reste décrié, incompris et rendu responsable de toutes les erreurs de la société qu'il lui revient de mettre en espace, c'est par lui que peuvent être inventées les solutions concrètes de demain, mises en œuvre les décisions d'hier et préservé le patrimoine naturel et culturel d'avant-hier. Pour peu du moins qu'on prenne la peine de s'intéresser à son champ d'action, ses capacités et compétences, cultures de références et problématiques propres. Et pour peu qu'on puisse envisager des établissements humains autres

---

1. C'est en tout cas le pari que nous avons formulé et tenté de susciter dans le travail mené avec Florian Guérant dans l'édition scientifique réalisée pour Libre & Solidaire sur l'habitat alternatif contemporain, au sein du pôle de recherche *Autonomies & Habitations* de *L'Atelier pour le maintien d'une architecture artisanale* (Lamaa).

## Ne pas rejeter l'architecture

que ceux qui naissent aujourd'hui sous le joug des constructeurs en tout genre – qui n'ont d'autres intérêts qu'économiques, et à qui l'idée d'intérêt public ne dit rien. De la maison en parpaing aux logements des « maires constructeurs » de Valérie Pécresse, les mêmes systèmes standardisés sont à l'œuvre. Il faut se demander quels processus de réappropriation habitante sont alors possibles face à toutes ces logiques conformistes, et surtout en quoi les architectes, paradoxalement, sont aussi les mieux outillés pour aider ces logiques à émerger. Quelles stratégies architecturales *hétéronomes* peuvent stimuler l'autonomie singulière de chacun, dynamiser les tactiques habitantes ? Ces questions sont aujourd'hui, à juste titre, au centre des préoccupations partagées par bon nombre d'acteurs (maîtrises d'ouvrages, maîtrises d'œuvre, chercheurs, acteurs, citoyens). Et il ne fait aucun doute que le temps fera son œuvre pour les porter haut, et améliorer leurs formes de déploiements.

Deuxièmement, un autre point me semble devoir être précisé : par-delà ces articulations nouvelles et réjouissantes entre *bottom-up* et *top-down*, l'architecture envisagée comme objet singulier<sup>1</sup> est encore capable : capable d'émouvoir, de fournir les conditions de possibilité particulières nécessaires à l'avènement d'un

---

1. Baudrillard, Jean, Nouvel, Jean, *Les Objets singuliers. Architecture et philosophie*, Paris, Calmann-Lévy, 2000.

## Critique de l'habitabilité

lieu puissant ; capable d'une forme d'ouverture de l'être à lui-même au sens maldinéien de cette expression<sup>1</sup>. Il ne faut pas l'oublier, au risque sinon d'être tenté de rejeter une des plus belles expressions de l'art humain. D'autant que parfois, même l'architecture monumentale, symbolique, bavarde voire vulgaire, fédère. En prenant garde toutefois de ne pas transformer l'architecture en un nouveau produit de consommation indispensable, on s'apercevra qu'elle peut à l'occasion incarner concrètement un projet de société commun, un engagement partagé, une destinée commune. Certes, toute construction – « architecturale » ou non – articule notre existence. Et le supermarché a beau être « moins constructeur » pour l'être<sup>2</sup>, il articule malgré tout, mon existence, mon humeur et état d'esprit, mes actions physiques et concrètes, mes capacités de rencontres ; et tout cela sans pour autant embellir l'espace habité. Les banlieues austères et délabrées sont des lieux difficiles, sans romantisme, aux passés et aux gloires incertains : ils n'en sont pas moins la trame d'existence d'un certain nombre d'entre nous. De fait, il me faut reconnaître qu'il existe sans doute des œuvres architecturales plus à même que d'autres de constituer des milieux d'interactions riches et générateurs pour nos vies (et non un simple décor). Et c'est

---

1. Younès, Chris (dir.), *Henri Maldiney, philosophie, art et existence*, op. cit.

2. Hypothèse qu'affirmait déjà Pierre Sansot dans sa *Poétique de la ville*.

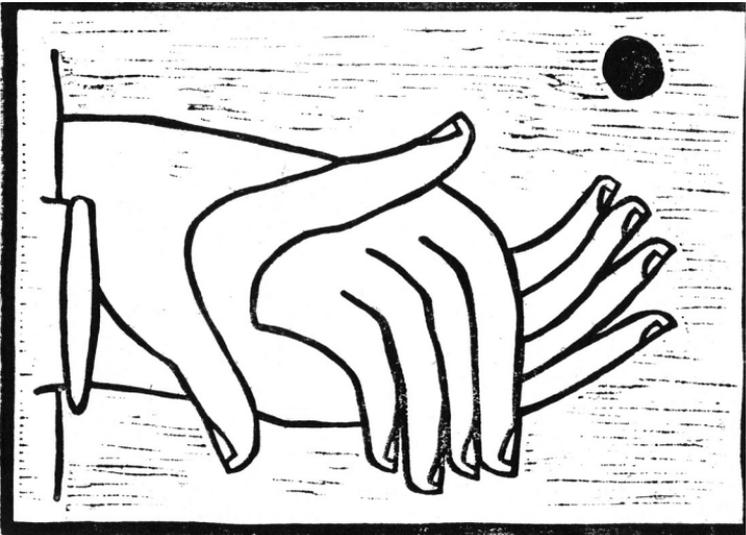
## Ne pas rejeter l'architecture

peut-être dans cette direction qu'il faudrait enquêter, cherchant à mettre en mots ce que pourraient être des architectures (car il n'est pas question de définir une quelconque « architecture de l'habiter ») à même d'accompagner au mieux les polarités habitationnelles de l'être. Une architecture offrant la possibilité de soigner et nourrir simultanément : est-ce une utopie, un appel sans consistance ? L'histoire de l'architecture a malgré tout démontré que toute construction n'est pas égale à toute autre et que parfois, quand même !, l'objet architectural peut devenir une véritable œuvre d'art, majestueuse et brillante, unique.



## **CONCLUSION**

**NOUS POUVONS VIVRE  
SANS ARCHITECTURE**



Emmanuel Constant, *4 000 ans*, linogravure.

On ne peut plus se contenter aujourd'hui de définir la ville en termes de spatialité. Le phénomène urbain a changé de nature. Il n'est plus un problème parmi d'autres, il est le problème numéro un, le problème carrefour des enjeux économiques, sociaux, écologiques et culturels. [...] Dans ce registre, les architectes, les urbanistes, les sociologues et les psychologues auront à réfléchir sur ce que pourrait devenir une resocialisation des individus, une réinvention du tissu social, étant entendu que, selon toutes probabilités, il n'y aura pas de retour en arrière vers la recomposition des anciennes structures familiales, des anciennes relations corporatives, etc. [...] Immergés au sein du consensus de la cité démocratique, il leur appartient de piloter, par leur dessin et leur dessein, de décisives bifurcations du destin de la cité subjective. Ou l'humanité, avec leur concours, réinventera son devenir urbain, ou elle sera condamnée à périr sous le poids de son propre immobilisme qui menace aujourd'hui de la rendre impotente face aux extraordinaires défis auxquels l'histoire la confronte

Félix Guattari, *Pratiques écosophiques  
et restauration de la cité subjective*

## Critique de l'habitabilité

Voilà une petite décennie que je m'interroge sur le sens de ces questions d'*habitabilité* et sur les problèmes que cette idée pose non seulement à ma discipline, mais aussi à la forme sociétale elle-même, ses modes de gouvernance, ses processus de légitimation, et ses politiques morales. Je crois modestement comprendre certaines subtilités de son usage, de ses origines et destinations, et pourtant – ou pour cette raison peut-être –, je ne peux cautionner ses manipulations intéressées actuelles. L'usage bafoué du terme m'in-supporte, si bien que j'en finalement à fuir parfois ceux et celles qui l'utilisent. Qui plus est aujourd'hui, à l'heure de la potentielle imminence d'un effondrement sociétal<sup>1</sup>, il est compréhensible, voire sain de constater que chacun veuille œuvrer à penser des « futurs habitables ». L'idée semble plus urgente que jamais. Force est de constater hélas que l'axiome « habiter », dans sa complexité, semble échapper à toute tentative de rationalisation universitaire, et ne réussit à fonder aucune forme d'épistémologie solide, capable de mettre sur pied une quelconque science de l'habitabilité. Peut-être parce que son apport est à la fois trop multiple, trop flou et trop difficile, qu'il est décevant en termes de potentialités d'application, le concept « habiter » ne se laisse appréhender ni comme une théorie à appliquer dans l'architecture ni comme

---

1. Servigne, Pablo, Stevens, Raphaël, *Comment tout peut s'effondrer. Petit manuel de collapsologie à l'usage des générations présentes*, Paris, Seuil, 2015.

## Conclusion

une éthique philosophique sachant orienter les décisions, guider les dessins, cautionner les paroles. Tout au contraire. Masque grotesque, « l’habiter » devenu omniprésent est la carte qui voudrait recouvrir le territoire – sans que pour l’heure aucune préoccupation pour son contenu lui-même soit venue remplir de sens ces appels à une habitation renouvelée. Les abus de langage (tant qualitatifs que quantitatifs) brouillent repères et héritages, autant que sont limitées les ouvertures et métamorphoses potentielles. Noyant dans une même soupe sans goût l’ensemble sémantique, ils finissent par détruire l’intérêt même de l’idée que l’humain puisse savoir configurer des géographies terrestres pour les rendre non seulement vivables, mais plus encore conditionnantes – existentiellement parlant. Dans son article intitulé *Il faut rêver le monde pour pouvoir l’habiter*, Marc Losson écrivait joliment : « les gestionnaires des gens ayant perdu leur autonomie ne peuvent qu’être surpris par le dérangement que va poser l’écart entre le projet d’hébergement humaniste et technologique et les brouillards brouillés des désirs de chacun de nous<sup>1</sup> ». Il importe de ne pas laisser ces grands lobbys de l’industrie libérale gérer notre habitation, de ne pas abandonner l’idée à Bouygues, de ne pas laisser l’usage exclusif de la notion à Vinci et Eiffage ; sous peine sans cela de se

---

1. Losson, Marc, « Il faut rêver le monde pour pouvoir l’habiter », revue *L’Ormée*, n° 106, Bordeaux, 2015, p. 6-7.

## Critique de l'habitabilité

voir collectivement configurés en tant que personne par ces « gestionnaires des gens ». C'est en ce sens que le présent ouvrage affirme la nécessité de ne pas systématiquement travailler contre la société des experts que représentent les architectes, cherchant plutôt à montrer que ceux-ci aussi, peuvent (parfois) devenir des ressources vivifiantes pour l'habitation. Certes, contre la dépossession à l'œuvre, l'architecture pourrait peut-être aider au développement d'une multitude de régénérations singulières. À condition quoi qu'il en soit qu'elle n'ait pas de prétention démesurées ou de discours hors propos sur ces questions habitationnelles.

S'il s'agit donc de le dire en conclusion, je dirai alors que, oui, l'architecte a, d'une certaine façon et parfois à son insu même, les moyens d'aider, par l'espace, à créer des conditions de possibilité particulières pour le développement de l'existence individuelle. Mais la question n'est pas de savoir si l'espace qu'il conçoit influence les modes de vie, mais de comprendre quelle légitimité a le concepteur pour proposer un *design* des modes de vie eux-mêmes. Si l'on se refuse à considérer l'architecte comme un garant moral, un éducateur populaire, un expert du « bien vivre », alors il faut cesser de lui demander d'être le porteur d'un « meilleur espace ». Ne rejetons pas l'architecture, mais ne nous faisons pas d'illusions non plus sur ce que nous attendons d'elle. On n'habite pas « mieux » dans une

## Conclusion

« bonne » maison. Et si l'espace influence bien nos comportements, à savoir s'il y a bien une relation incontournable entre éthique et esthétique, ce n'est pas pour autant que la variété de ces espaces et comportements peuvent être rangés dans une échelle de valeurs morales. L'architecture comme objet peut être fonctionnelle et rendre toute habitation aisée au quotidien, parce que les placards sont nombreux, les sièges confortables et les pièces bien articulées entre elles. On dira alors que l'objet « maison » est bien pensé, réussi – mais je ne crois pas que l'on puisse penser y habiter mieux. L'architecture comme espace peut être magnifique et lumineuse, formidable de richesses, de diversité de volumes, de teintes, d'odeurs et de matières. On dira alors qu'elle a été conçue par un grand architecte, mais sans véritablement croire qu'on y habite « plus facilement » (au contraire, le sentiment d'habiter dans un musée peut parfois freiner les processus d'appropriation). Et si, enfin, des liens sont à mettre à jour entre vie humaine et systèmes spatiaux, ces relations ne sont pas évaluables au moyen de la valeur éthique « habiter ». « On a trouvé par exemple, aux États-Unis, rappelle Augustin Berque, une corrélation entre l'étalement urbain et l'obésité<sup>1</sup> ». Si cela est vrai, alors en effet, un enjeu consiste bien à penser et construire des formes urbaines capables d'orienter la

---

1. Berque, Augustin, *Histoire de l'habitat idéal, de l'Orient vers l'Occident*, Paris, Le Félin, 2010.

## Critique de l'habitabilité

vie quotidienne vers la marche ou le vélo pour limiter les problèmes de surpoids. Mais en quoi cela a-t-il à voir avec une quelconque « qualité » habitationnelle, au sens où l'habitation serait « meilleure » dans un cas ou l'autre ? Heureusement, on n'habite pas mieux ou moins bien à la mesure de ce que l'époque prône comme « poids idéal ». N'en déplaise à mes propres convictions éthiques et écologiques, le paradigme du *tout-bagnole* habitait lui aussi les lieux avec un certain enthousiasme.

Il faut l'écrire clairement : chaque année un peu plus se dégradent tant les conditions d'exercice du métier d'architecte que les conditions de réalisations de l'architecture. Si, historiquement parlant, il est ainsi vrai que « l'art du bâtir » est à lire comme l'un de ces « arts qui humanisent l'homme », au sens révolutionnaire où l'entendait Mumford<sup>1</sup>, aujourd'hui, qui peut encore se revendiquer de cet « art » ? À savoir, concrètement, qui bâtit encore quoi ? À l'heure où les architectes et les maçons ne rencontrent plus les habitants des logements qu'ils dessinent et ne connaissent quasiment plus le site sur lequel ils sont amenés à bâtir, et où les habitants donc n'ont pas non plus idée, en retour, des conditions

---

1. « La Génération à venir dispose encore d'une autre possibilité de choix, la plus ancienne pour l'homme : celle de cultiver consciemment les arts qui humanisent l'homme », Mumford, Lewis, *Les Transformations de l'Homme*, trad. de Bernard Pecheur, Paris, Éditions de L'Encyclopédie des Nuisances, 2008, p. 16.

## Conclusion

de fabrication et raisons d'être des architectures qu'ils habitent – l'idée même de mettre en relation bâtir et habiter est devenue étrange, voire, dérangement. Par l'habitation nous avons pour l'heure trouvé une voie dans laquelle préserver et relancer notre humanité<sup>1</sup> bien que la relation au bâtir ait été perdue. Mais l'heure n'est plus maintenant à la construction croissante d'une humanité conquérante, puisqu'il s'agit tout au contraire d'essayer de savoir maintenant comment « préserver notre humanité » dans un écosystème global en plein dérèglement, dans un monde qui soudainement place notre espèce en témoin et responsable à la fois d'une métamorphose terrible des milieux. Demain, nous pourrions être confrontés à nouveau à la nécessité de bâtir pour rendre les lieux vivables. Pour l'heure, il s'agit surtout de cesser de bâtir, cesser d'empiéter sur les terres fertiles et les territoires partagés avec le non humain, cesser de détruire biodiversités et *biorégions*<sup>2</sup> immémorielles. Cesser de rêver de pavillons de jardins propres régénérateurs d'habiter, cesser nos coûteux voyages au kérosène censés nous faire « habiter le monde ». Cesser de nourrir l'univers spectaculaire hollywoodien désincarné qui ne fait que nous détourner de l'enjeu fondamental de l'époque en nous expulsant vers son exo-territoire ridicule. Et regarder plutôt avec

---

1. Salignon, Bernard, *Qu'est-ce qu'habiter ?*, op. cit., p. 31.

2. Cf. Sale, Kirkpatrick, *Dwellers in the land, the bioregional vision*, Sierra Club Books, 1985.

## Critique de l'habitabilité

lucidité dans quelle forme d'environnement de vie nous sommes aujourd'hui contraints d'habiter malgré nous.

Comment faire alors ? Puisque la philosophie de l'habitation humaine ne semble pas suffire à aboutir à une éthique architecturale satisfaisante, repensons donc en synergie avec d'autres valeurs éthiques la responsabilité du concepteur à l'égard du vivant tout entier – fut-il animal humain, ou animal non humain –, s'agisse-t-il du vivant à venir<sup>1</sup>, du vivant et de sa vulnérabilité<sup>2</sup>, du vivant et de ses *capabilités* fondamentales<sup>3</sup>. Repensons les formes d'établissements humains qui doivent naître de ces éthiques globales et singulières à la fois, mais sans se faire croire à aucun moment que l'on puisse faire habiter, rendre habitable, dicter, conseiller, ou enseigner l'habiter ; sans réduire la portée de l'habitation à des questions de logement ou de lieu de vie. Cessons enfin d'habiller nos architectures et d'affubler nos politiques territoriales du logo « habiter », pour nous concentrer enfin sur les problèmes plus urgents qui se posent effectivement à l'habitation humaine et non humaine au

---

1. Jonas, Hans, *Principe responsabilité. Une éthique pour la civilisation technologique*, Paris, Flammarion 2013 ; *Pour une éthique du futur*, Paris, Rivages, 1998.

2. Pelluchon, Corine, *Éléments pour une éthique de la vulnérabilité, les hommes, les animaux, la nature*, Paris, Cerf, 2011.

3. Nussbaum, Martha Craven, *Capabilités : comment créer les conditions d'un monde plus juste ?*, Paris, Flammarion 2012.

## Conclusion

quotidien. La conception architecturale n'est jamais la parfaite application d'une théorie ou d'une philosophie préalables, et la théorie de l'habitation ne peut parfaitement s'incarner en un espace universellement adapté à la recevoir dans sa diversité. Et si relations entre théorie et pratique de conception de l'habitation il doit y avoir, ces relations ne peuvent être qu'incomplètes, partiellement inconscientes et intuitives. C'est, à vrai dire, une excellente chose. Grâce à cela et cela seulement nous pouvons continuer de croire, aujourd'hui encore, dans ce siècle de démystification et de désenchantements destructeurs, en une diversité d'habitats créateurs, en une capacité de réinvention permanente et imprévue, en un ensemble toujours ouvert d'interactions entre humanités et environnements de vie. Entre-temps – ou peut-être justement pour qu'advienne de pareilles refontes –, je propose de méditer sur ces propos inspirants d'Adolfo Natalini (Superstudio) : « [...] Si le design est avant tout une injonction à la consommation, alors nous devons rejeter le design ; si l'architecture est avant tout la mise en forme des modèles bourgeois de la propriété et de la société, alors nous devons rejeter l'architecture ; si l'architecture et la planification urbaine sont avant tout la reproduction de l'injustice des divisions sociales présentes, alors nous devons rejeter la planification urbaine et ses villes... Jusqu'à ce que toutes les activités de conception soient tournées vers la satisfaction

## Critique de l'habitabilité

des besoins premiers. D'ici là, le design doit disparaître. Nous pouvons vivre sans architecture<sup>1</sup>... »

Comment ouvrir dès lors vers un paradigme « post-habitabilitaire » ? Il importe, je crois, d'œuvrer à la fondation d'une discipline mieux capable d'articuler les trois écologies – environnementale, sociale et mentale – de Felix Guattari en une « écosophie<sup>2</sup> » ; et poursuivre le combat de ce dernier, en quelque chose comme une écologie existentielle des milieux, ou peut-être donc, une écosophie des métabolismes urbains<sup>3</sup>. À savoir qu'avec ou sans « architecture », il importe de travailler à des formes de conceptions des établissements humains mieux capables de respecter biodiversités, écosystèmes et individualités humaines à la fois. Pour ce faire, par-delà échelles, disciplines, et méthodes, il faut inventer une conception capable de prendre en compte le rationnel (normes, mesures, performance) et l'irrationnel (symbolique, esthétique, usage). Et penser au plus vite les possibilités

---

1. « [...] *If design is merely an inducement to consume, then we must reject design ; if architecture is merely the codifying of the bourgeois models of ownership and society, then we must reject architecture ; if architecture and town planning is merely the formalization of present unjust social divisions, then we must reject town planning and its cities... until all design activities are aimed towards meeting primary needs. Until then, design must disappear. We can live without architecture...* » Natalini, Adolfo (Superstudio), AA School of architecture lecture, London, 3 March 1971.

2. Guattari, Félix, *Les Trois Écologies*, Paris, Galilée, 1989.

3. Rollot, Mathias, Younès, Chris, « *An introduction toward ecosophical studies* », in D'Arienzo, Roberto (dir.), *Recyclings : the metabolism and the metamorphosis of urban ecosystems*, Revue Global Environnement, WhiteHorse, 2017.

## Conclusion

d'alliance entre de nécessaires recherches, mesures, informations et conformations techno-écologiques d'une part, et d'autre part capacité philosophique, éthique et politique de prise en compte des facteurs esthétiques, kinesthésiques, sentimentaux et existentiels des milieux. Il faudra pour y parvenir renouveler le champ des « disciplines scientifiques » capable de tenir compte de ces deux univers. C'est dans ce cadre que s'inscrit cette recherche sur l'habitation humaine et ses relations avec l'architecture. Modestement, elle tente de s'insérer dans le corpus des tentatives de prises en compte *éco-techno symboliques*<sup>1</sup> des environnements de vie, ajoutant au passage la dimension existentielle qui s'y trouve. Elle s'est voulue critique, car, au-delà de la simple ingénierie écologique<sup>2</sup>, l'avènement d'une *écologie existentielle*<sup>3</sup> devra aussi passer par une remise en cause des modèles existants : pas de renouveau enthousiasmant sans dialogue avec une critique acerbe menée simultanément. Si, de fait, des formes d'esthétique politique et autres *formes de l'environnement*<sup>4</sup> doivent être déployées, c'est en complé-

---

1. Cf. Berque, Augustin, *Être humains sur la Terre*, op. cit.

2. D'Arienzo, Roberto, Younès, Chris (dir.), *Recycler l'urbain*, Genève, Métis-Presses, 2014.

3. Paquot, Thierry, *Petit manifeste pour une écologie existentielle*, Paris, François Bourin, 2007.

4. Au sens qu'a pu donner Nathalie Blanc à ces notions. Cf. Blanc, Nathalie, *Les Formes de l'environnement, manifeste pour une esthétique politique*, Genève, MétisPresses, 2016.

## Critique de l'habitabilité

ment d'une réduction drastique de la toute-puissance de l'ingénierie territoriale, de la législation et sa forme technocratique actuelle, et des politiques pseudo-démocratiques et leurs processus de publicité (enquêtes publiques, etc.). L'écologie ne pourra se passer d'une dimension critique et morale, quoi qu'en disent ses détracteurs, qui la trouvent « trop punitive ». Elle est avènement d'une nouvelle ère morale, et en cela même, post-capitaliste ; tout autant que renouvellement des critères de l'*habitabilité* de la Terre. Et elle remet en question à son tour la relativité, voire l'ethnocentrisme même, de cette idée culturelle moderne d'*habitabilité* dont il convient finalement de remettre en cause tant le sens que l'intérêt. Historiquement parlant, les sciences de l'habitabilité ont constitué une des armes les plus destructrices, du récit sociétal de l'Occident et de son « développement » mortifère. Elles ont nourri le mythe moderne en entretenant l'idée qu'une habitabilité meilleure pouvait être offerte par les artefacts et réseaux industriels ; elles ont cautionné les idéologies xénophobes sous couvert de dénonciation d'inhabitabilité ; elles ont trompé les masses en perpétuant le lien mensonger entre progrès technique et progrès sociétal.

En synthèse donc, faut-il porter un jugement moral sur l'habitation humaine de la Terre selon des critères écologiques ? Oui, en ce que nul peuple n'est en droit

## Conclusion

d'appauvrir les terres partagées avec le vivant ; nulle société n'est en droit d'éradiquer des espèces animales, de détruire des milieux de vie. Faut-il porter un jugement moral sur l'habitation humaine de la Terre selon des critères culturels ? Non, en ce que l'habitation est alors condition culturelle, personnelle, subjective, et échappe à toute tentative d'universalisation – la diversité des modes et manières d'habiter suffisant à le prouver. Et qu'à moins donc de savoir envisager l'intérêt d'une morale purement culturelle, voire subjective (et donc difficilement partageable), il reste dur de voir en quoi le facteur « habiter » peut devenir un élément moral capable d'aider à légiférer par exemple. Sortir ainsi de la société mortifère des sciences de l'habitabilité (peu importe le nom qu'on donne à celle-ci : industrielle, capitalistique, numérique, moderne et postmoderne, numérique) ne signifie pas juger meilleur l'avènement d'une autre société au regard de l'habitation elle-même. Je crois au contraire que c'est même en cessant de juger meilleure (plus « habitable ») une société à l'aune d'une autre qu'on pourra enfin clouer le bec à ces sciences qui ont la prétention et folie d'ériger les cultures les unes contre les autres. C'est en détachant les cultures de tout jugement moral *per se* qu'il sera possible, je l'espère, d'envisager ce fait qu'on n'était pas un habitant plus heureux hier qu'il y a deux mille ans ; que nos habitations ne seront pas plus sensées ici qu'elles ne le sont ailleurs ; que

## **Critique de l'habitabilité**

nos maisons n'auront pas de valeur intrinsèque plus grande demain qu'elles n'en avaient avant-hier. Et que l'on pourra enfin se tourner pleinement vers le drame écologique de notre époque. Et agir.

## REMERCIEMENTS

Ce texte est l'aboutissement de près d'une décennie de recherches sur les relations entre pratique de l'architecture et philosophie de l'habitation. Un travail de longue haleine, mené avec un nombre incalculable d'interlocuteurs qui, tout au long de l'aventure, l'ont accompagné de leurs postures réflexives. Au sommet de cette formidable pyramide d'acteurs, je voudrais remercier tout particulièrement Chris Younès et Stéphane Bonzani qui ont accepté et accompagné cette recherche en thèse de doctorat au Gerphau (Groupe d'étude et de recherche en philosophie architecture urbain) avec une grande humanité.

C'est ensuite à Cécile Raulet que vont mes remerciements sincères pour ses relectures rigoureuses et accompagnements intellectuels précieux. Nul doute que le texte ne serait probablement jamais paru sans son aide.

Je suis heureux que l'ouvrage sache exister avec les magnifiques illustrations d'Emmanuel Constant que je remercie pour son accord enthousiaste.

## Critique de l'habitabilité

Un mot particulier doit revenir aussi à toute l'équipe éditoriale pour sa gentillesse, sa confiance et son engagement éthique impressionnant.

Merci à mes étudiants à l'École d'architecture de Montpellier, auprès de qui j'ai pu tester et renforcer un certain nombre des positions ici exprimées.

Un petit clin d'œil ira à Isabelle Daëron pour qui j'ai une pensée amicale à l'heure de la publication de ce texte.

Merci enfin, plus que jamais, à ma compagne Manuela, qui a su m'accompagner au travers de ces années d'approfondissement parfois difficiles avec compréhension, bonté et bienveillance.

## BIBLIOGRAPHIE

- Abalos, Inaki, *The Good life, a guided visit to the houses of modernity*, Gustavo Gili, 2000.
- Anders, Günther, *L'Obsolescence de l'Homme* (1956), Paris, L'encyclopédie des nuisances, 2002.
- Anders, Günther, *Sur la pseudo-concrétude de la philosophie de Heidegger*, Paris, Sens et Tonka, 2003.
- Anders, Günther, *Nous, fils d'Eichmann*, Paris, Payot & Rivages, 2003.
- Anders, Günther, *La Menace nucléaire. Considérations radicales sur l'âge atomique*, Paris, Le Serpent à plumes, 2006.
- Anders, Günther, *Le Temps de la fin*, Paris, L'Herne, 2007.
- Anders, Günther, *Journaux de l'exil et du retour*, Lyon, Fage, 2012.
- Anders, Günther, *Visite dans l'hadès*, Lormont, Le Bord de l'eau, 2014.
- Anders, Günther, *L'Homme sans monde*, Paris, Fario, 2015.
- Antonioli, Manola (dir.), *Machines de guerre urbaines*, Paris, LOCO, 2015.
- Ansary, Pierre, Schoonbrodt, René (dir.), *Penser la ville, choix de textes philosophiques*, Archives d'architectures modernes, 1998, p. 478.
- Andert, Hannah, *Condition de l'homme moderne*, trad. Georges Frieder, Paris, Calmann-Lévy, 1983.
- Bachelard, Gaston, *L'Eau et les Rêves, essai sur l'imagination de la matière*, Paris, José Corti, 1942.

## Critique de l'habitabilité

- Bachelard, Gaston, *L'Intuition de l'instant*, Paris, Stock, 1992.
- Bachelard, Gaston, *La Poétique de l'espace*, Paris, PUF, 2012.
- Banham, Rayner, *The New brutalism* (1955), Architectural Press, 1966.
- Baudrillard, Jean, NOUVEL, Jean, *Les Objets singuliers. Architecture et philosophie*, Paris, Calmann-Lévy, 2000.
- Bauman, Zygmunt, *Identité*, Paris, L'Herne, 2010.
- Bégout, Bruce, *Lieu commun. Le Motel américain*, Paris, Allia, 2003.
- Bégout, Bruce, *Suburbia*, Paris, Inculte, 2013.
- Berque, Augustin, *Être humains sur la Terre, principes d'éthique de l'écoumène*, Paris, Gallimard, 1996.
- Berque, Augustin, Bonnin, Philippe, De Biase, Alessia (dir.), *L'Habiter dans sa poétique première*, Actes du colloque de Cerisy-la-Salle, Paris, Donner lieu, 2008.
- Berque, Augustin, *Histoire de l'habitat idéal, de l'Orient vers l'Occident*, Paris, Le Félin, 2010.
- Berque, Augustin, De Biase, Alessia, Bonnin, Philippe (dir.), *Donner lieu au monde : La Poétique de l'habiter*, Actes du colloque de Cerisy-la-Salle, Paris, Donner lieu, 2012.
- Berthet-Blondet, Isabelle, *20 maisons nippones, un art d'habiter les petits espaces*, Paris, Parenthèses, 2013.
- Berthoz, Alain, *Le Sens du mouvement*, Paris, Odile Jacob, 2013.
- Besse, Jean-Marc, *Habiter, un monde à mon image*, Paris, Flammarion, 2013.
- Blanc, Nathalie, *Les Formes de l'environnement, manifeste pour une esthétique politique*, Genève, MétisPresses, 2016.
- (de) Bodinat, Baudoin, *La Vie sur Terre. Réflexions sur le peu d'avenir que contient le temps où nous sommes*, Paris, L'Encyclopédie des Nuisances, 2008.
- (de) Bodinat, Baudoin, *Au fond de la couche gazeuse : 2011-2015*, Paris, Fario, 2015.
- Botta, Mario, *Éthique du bâti*, Marseille, Parenthèses, 2005.

## BIBLIOGRAPHIE

- Bourdin, Alain, *L'Urbanisme d'après crise*, La Tour d'Aigues, L'aube, 2014.
- Bourg, Dominique, Fragnière, Augustin, *La Pensée écologique. Une anthologie*, Paris, PUF, 2014.
- Campo Baeza, Alberto, *La Idea construida, penser l'architecture*, Montpellier, Éditions de l'Espérou, 2010.
- Camus, Albert, *L'Étranger*, Paris, Gallimard, 1971.
- Carle, Christian, *Libéralisme et paysage*, Paris, Éditions de la Passion, 2003.
- Cauquelin, Anne, *Essai de philosophie urbaine*, Paris, PUF, 1982.
- Chardel, Pierre-Antoine, Reber, Bernard, Kemp, Peter (dir.), *L'Éco-éthique de Tomonobu Imamichi*, Paris, Sandre, 2010.
- Chardel, Pierre-Antoine, Reber, Bernard (dir.), *Écologies sociales, Le Souci du commun*, Lyon, Parangon, 2014.
- Chollet, Mona, *Chez soi, une odyssée de l'espace domestique*, Paris, La Découverte, 2015.
- Chrétien, Jean-Louis, *L'Espace intérieur*, Paris, Éditions de Minuit, 2014.
- Clément, Gilles, *Le Petit manifeste du tiers paysage*, Sens & Tonka, 2014.
- Cooper Marcus, Clare, *Habitat et nature, du pragmatique au spirituel*, Gollion, Infolio, 2005.
- Coutard, Olivier, Lévy, Jean-Pierre, *Écologies urbaines*, Paris, Economica/Anthropos, 2010.
- Czechowski, Nicole (dir.), *Habiter, Habité*, revue Autrement, série Mutations no 116, Paris, 1990.
- D'Arienzo, Roberto, Younès, Chris (dir.), *Recycler l'urbain*, Genève, MētisPresses, 2014.
- D'Arienzo, Roberto, Younès, Chris, Lapenna, Annarita, Rollot, Mathias (dir.), *Ressources urbaines latentes*, Genève, MētisPresses, 2016.
- Dardel, Éric, *L'Homme et la Terre*, Paris, Colin, 1952.

## Critique de l'habitabilité

- De Certeau, Michel, *L'Invention du quotidien I : Arts de faire*, Paris, Gallimard, 1990.
- De Certeau, Michel, Giard, Luce, *L'Invention du quotidien II : Habiter, cuisiner*, Paris, 1994.
- Deleuze, Gilles, Guattari, Félix, *Mille Plateaux*, Paris, Éditions de Minuit, 1980.
- Deleuze, Gilles, *Différence et Répétition*, Paris, Éditions de Minuit, 2003.
- Dhoquois, Anne (dir.), *Habiter autrement*, Revue Le Mook, Paris, Autrement, 2009.
- Dollé, Jean-Paul, *L'Inhabitable capital : crise mondiale et expropriation*, Paris, Lignes, 2010.
- Dousson, Lambert, Viala, Laurent (dir.), *Art, Architecture, Recherche : Regards croisés sur les processus de création*, Montpellier, Éditions de l'Espérou, 2016.
- Dupuy, Jean-Pierre, *Pour un catastrophisme éclairé. Quand l'impossible est certain*, Seuil, 2002.
- Eliade, Mircea, *Le Sacré et le Profane*, Paris, Gallimard, 1965.
- Gehl, Jan, *Pour des villes à échelle humaine*, Paris, Écosociété, 2013.
- Giorgini, Bruno, Younès, Chris, *Lignes d'univers, lignes de vies urbaines*, Paris, Éditions Les Points sur les i, à paraître.
- Goetz, Benoît, *La Dislocation*, Paris, Passion, 2001.
- Goetz, Benoît, *Théorie des maisons, l'habitation, la surprise*, Éditions Verdier, 2011.
- Ghitti, Jean-Marc, *La Parole et le lieu, topique de l'inspiration*, Paris, Éditions de Minuit, 1998.
- Guattari, Félix, *Les Trois Écologies*, Paris, Galilée, 1989.
- Guattari, Félix, *Qu'est-ce que l'écologie ?*, Fécamp, Lignes, 2014.
- Guérant, Florian, Rollot, Mathias, *Du bon sens, en faire preuve, tout simplement*, Paris, Libre & Solidaire, 2016.
- Habermas, Jürgen, *De l'éthique de la discussion*, Paris, Cerf, 1992.
- Hall, Edward T., *La Dimension cachée*, Paris, Seuil, 2014.

## BIBLIOGRAPHIE

- Harvey, David, *Le Capitalisme contre le droit à la ville*, Paris, Amsterdam Éditions, 2011.
- Hatzfeld, Marc, *Les Dézingués, parcours de SDF*, Paris, Autrement, 2006.
- Heidegger, Martin, *Essais et conférence*, Paris, Gallimard, 1980.
- Heidegger, Martin, *Être et Temps*, 10<sup>e</sup> Édition, trad. Emmanuel Martineau, 1985.
- Illich, Ivan, *Le Chômage créateur*, Paris, Seuil, 1977.
- Illich, Ivan, *H2O, les eaux de l'oubli*, Paris, Lieu commun, 1988.
- Illich, Ivan, *Dans le miroir du passé*, Paris, Descartes et Cie, 1994.
- Jarreau, Philippe, *Du bricolage : archéologie de la maison*, Éditions du Centre Pompidou, 1985.
- Jeudy, Henri-Pierre, *L'Imaginaire des architectes*, Paris, Sens&Tonka, 2012.
- Jonas, Hans, *Principe responsabilité. Une éthique pour la civilisation technologique*, Paris, Flammarion 2013.
- Jonas, Hans, *Pour une éthique du futur*, Paris, Rivages, 1998.
- Jullien, François, *Il n'y a pas d'identité culturelle*, Paris, L'Herne, 2016.
- Kahn, Louis, *Silence et Lumière*, trad. de Mathilde Bellaigue et Christian Devillers, Paris, Linteau, 1996.
- Koolhaas, Rem, *Junkspace. Repenser radicalement l'espace urbain*, Paris, Payot, 2011.
- Le Breton, David, *L'Adieu au corps*, Paris, Métailié, 2013.
- Le Comité Invisible, *À nos amis*, Paris, La Fabrique, 2014.
- Le Comité Invisible, *L'Insurrection qui vient*, Paris, La Fabrique, 2007.
- Le Corbusier, *Vers une architecture*, Paris, Crès et Cie, 1923.
- Le Lannou, Maurice, *Le Déménagement du territoire, rêveries d'un géographe*, Paris, Seuil, 1967.
- Lefebvre, Henri, *Le Droit à la ville* (1967), 3<sup>e</sup> Édition, Paris, Economica, 2009.

## Critique de l'habitabilité

- Leopold, Aldo, *Almanach d'un comté des sables*, 1949.
- Lévinas, Emmanuel, *Totalité et infini, essai sur l'extériorité*, Paris, Poche, 1998.
- Lévinas, Emmanuel, *De l'existence à l'existant*, Paris, Vrin, 2013.
- Loos, Adolf, *Paroles dans le vide. Malgré tout*, Paris, Champ Libre, 1979.
- Lussault, Michel, Younès, Chris, Paquot, Thierry (dir.), *Habiter, le propre de l'humain : villes, territoires et philosophie*, Paris, La Découverte, 2007.
- Liotard, Jean-François, *La Condition postmoderne. Rapport sur le savoir*, Paris, Éditions de Minuit, 1979.
- Madec, Philippe, *L'Architecture et la Paix. Éventuellement, une consolation*, Paris, Jean Michel Place, 2012.
- Madec, Philippe, *Exist*, Paris, Jean-Michel Place, 2000.
- Madec, Philippe, *Habitant, le texte*, Paris, Ministère de la Culture et de la Communication, 2004.
- Magnaghi, Alberto, *La Biorégion urbaine, petit traité sur le territoire bien commun*, Paris, Eterotopia, 2014.
- Maldiney, Henri, *Regard, parole, espace*, Paris, Cerf, 1973.
- Maldiney, Henri, *Art et Existence*, Paris, Klincksieck, 2003.
- Mercier, Louis Sebastien, *Néologie ou vocabulaire des mots nouveaux*, 1801.
- Morel-Brochet, Annabelle, Ortat, Nathalie, *La Fabrique des modes d'habiter. Homme, lieux et milieux de vie*, Paris, L'Harmattan, 2012.
- Mottet, Jean, *Habiter, communiquer*, Paris, L'Harmattan, 2008.
- Morin, Edgar, *Science sans conscience*, Paris, Seuil, 1990.
- Mumford, Lewis, *Les Transformations de l'Homme*, trad. de Bernard Pecheur, Paris, Éditions de L'Encyclopédie des Nuisances, 2008.
- Neuburger, Robert, *Exister. Le plus fragile des sentiments*, Paris, Payot, 2012.

## BIBLIOGRAPHIE

- Norberg-Schulz, Christian, *Habiter, vers une architecture figurative*, Electa Moniteur, 1984.
- Norberg-Schulz, Christian, *Genius loci : Paysage, ambiance, architecture*, Éditions Mardaga, coll. « Architecture urbanisme », Ixelles, 1997.
- Nussbaum, Martha Craven, *Capabilités : comment créer les conditions d'un monde plus juste ?*, Paris, Flammarion 2012.
- Nussaume, Yann, *Tadao Andô, Pensées sur l'architecture et le paysage*, Paris, Arléa, 2014.
- Ogien, Ruwen, *L'Éthique aujourd'hui. Maximalistes et minimalistes*, Paris, Gallimard, 2007.
- Ortega y Gasset, José, *La Déshumanisation de l'art*, Paris, Allia, 2014.
- Ortega y Gasset, José, *Le Mythe de l'homme derrière la technique*, Paris, Allia, décembre 2015.
- Pallasmaa, Juhani, *La Main qui pense*, Arles, Actes Sud, 2013.
- Paquot, Thierry, *Demeure terrestre, enquête vagabonde sur l'habiter*, Besançon, Éditions L'imprimeur, 2005.
- Paquot, Thierry, *Petit manifeste pour une écologie existentielle*, Paris, François Bourin, 2007.
- Payot, Daniel, *Villes-refuges, témoignages et espacements*, La Tour d'Aigues, L'aube, 1992.
- Pelluchon, Corinne, *Éléments pour une éthique de la vulnérabilité, les hommes, les animaux, la nature*, Paris, Cerf, 2011.
- Perec, Georges, *Espèces d'espaces*, Paris, Galilée, 1974.
- Perec, Georges, *Penser/Classer*, Paris, Seuil, 2003.
- Pinson, Jean-Claude, *Habiter en poète : Essai sur la poésie contemporaine*, Paris, Champ Vallon, 1995.
- (de) Radkowski, Georges-Hubert, *Anthropologie de l'habiter, vers le nomadisme*, Paris, PUF, 2002.
- Rollot, Mathias, *Saint-Dizier 2020 : Projet de ville*, Cirey-sur-Blaise, Châtelet-Voltaire, 2014.

## Critique de l'habitabilité

- Rollot, Mathias, *L'Obsolescence, ouvrir l'impossible*, Genève, Métis-Presses, 2016.
- Rollot, Mathias, *La Conception architecturale. Méthodes, réflexions, techniques*, Montpellier, Éditions de l'Espérou, 2017.
- Rosa, Hartmut, *L'Accélération*, Paris, La Découverte, 2013.
- Sale, Kirkpatrick, *Dwellers in the land, the bioregional vision*, Sierra Club Books, 1984.
- Salignon, Bernard, *Où. L'Art - L'Instant - Le Lieu*, Paris, Cerf, 2008.
- Salignon, Bernard, *Qu'est-ce qu'habiter ?*, Paris, Éditions de La Villette, 2010.
- Sansot, Pierre, *Poétique de la ville*, Paris, Klincksieck, 1973.
- Sauzet, Maurice, Younès, Chris, Larit, Christian, *Habiter l'architecture, entre transformation et création*, Paris, Massin, 2003.
- Schütz, Alfred, *L'Étranger*, Paris, Allia, 2003.
- Serres, Michel, *Le Mal propre*, Paris, Le Pommier, 2008.
- Serres, Michel, *Habiter*, Paris, Le Pommier, 2011.
- Servigne, Pablo, Stevens, Raphaël, *Comment tout peut s'effondrer. Petit manuel de collapsologie à l'usage des générations présentes*, Paris, Seuil, 2015.
- Sloterdijk, Peter, *Bulles, Sphères 1*, Paris, Fayard, 2002.
- Stock, Mathis (dir.), *Habiter*, Travaux de l'institut de géographie de Reims, no 155-118, 2003-2004.
- Straus, Erwin, *Du sens des sens. Contribution à l'étude des fondements de la psychologie (1935)*, Grenoble, Jérôme Millon, 1989.
- Vial, Stéphane, *L'Être et L'Écran*, Paris, PUF, 2013.
- Westphal, Bertrand, *Le Monde plausible. Espace, lieu, carte*, Paris, Éditions de Minuit, 2011.
- Younès, Chris, Mangematin, Michel (dir.) *Donner l'habiter : Architecture - Œuvre d'Art - Existence*, Clermont-Ferrand, EACF, 1992.
- Younès, Chris (dir.), *Maison mégapole*, Paris, Passion Éditions, 1998.

## BIBLIOGRAPHIE

- Younès, Chris (dir.), *Ville contre-nature. Philosophie et architecture*, Paris, La Découverte, 1999.
- Younès, Chris, Paquot, Thierry (dir.), *Éthique, architecture, urbain*, La Découverte, 2000.
- Younès, Chris, Paquot, Thierry (dir.), *Géométrie : Mesure du monde*, Paris, La Découverte, 2005.
- Younès, Chris (dir.), *Henri Maldiney, Philosophie, art et existence*, Paris, Cerf, 2007.
- Zumthor, Peter, *Atmosphères*, Basel, Birkhäuser, 2008.



# TABLE

Du même auteur	4
<b>Introduction.</b>	
<b>L'enjeu d'une explicitation</b>	<b>7</b>

## **PREMIÈRE PARTIE** **Qu'est-ce qu'habiter ?** **Une diversité d'acceptions**

Habiter, se loger, vivre	23
Habiter, exister	31
Habiter, insister ; inhabiter	41
Habiter, être corps	51
Habiter, faire centre	61
Habiter, l'abandon et l'amitié aux lieux	69
Habiter, faire et être-fait	81

## **DEUXIÈME PARTIE** **Que serait une « habitabilité »** **des lieux ?**

La mythologie du « faire habiter »	95
L'habitable malgré tout	109

## Critique de l'habitabilité

L'inivable, l'inhabitable	121
Arguments incertains et luttes évidentes	127

## TROISIÈME PARTIE

### Doit-on reconsidérer l'architecture à la lumière de l'habitation ?

L'habitation <i>raison d'être</i>	141
Éthiques paradoxales	151
Responsabilités partagées	163
Directions et directives	173
Ne pas rejeter l'architecture	185

#### Conclusion

Nous pouvons vivre sans architecture	191
--------------------------------------	-----

Remerciements	207
---------------	-----

Bibliographie	209
---------------	-----



© LIBRE & SOLIDAIRE

Dépôt légal : quatrième trimestre 2017

Numéro d'édition : 82372

Imprimé en France

Couverture : Pablo Feix - Illustration Emmanuel  
Constant, *Heureux, ils s'échappent nus de la forêt de bambou,*  
linogravure, Ø 22 (30 x 30).

Suivi éditorial : Nathalie Mahéo

Préparation et relecture : Manon Dany

Mise en pages : Atlant'Communication  
85560 Le Bernard